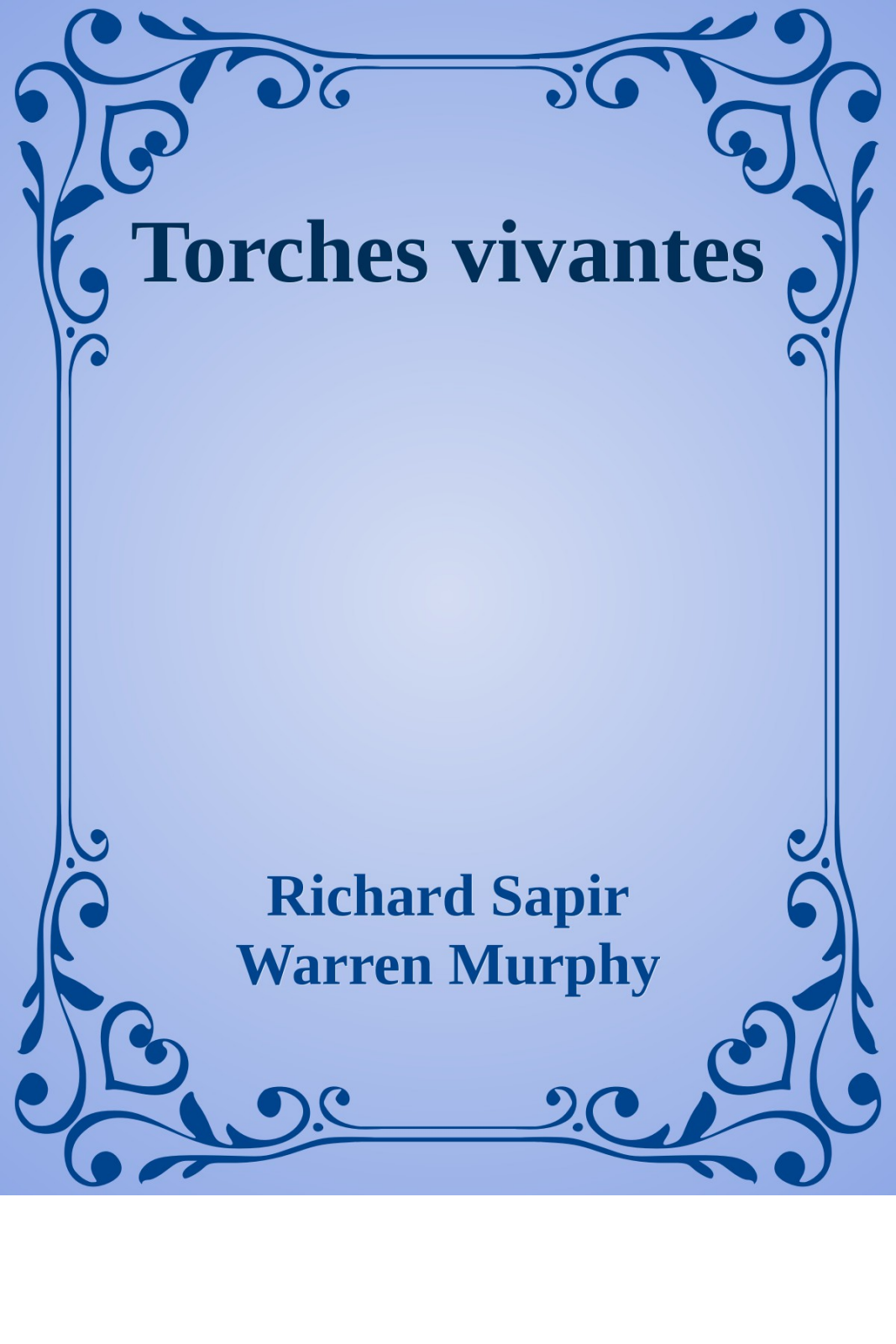




Torches vivantes

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

41

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Torches vivantes



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

TORCHES VIVANTES

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNE À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N 'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANTE
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX

RICHARD SAPIR

WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

TORCHES VIVANTES

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

FIRING LINE

Illustration de la couverture : Loris

© 1980 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1984

pour la traduction française

ISBN 2-259-01191-8

Édition originale :

ISBN : 0-523-41766-7

PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK

New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Selon la théorie de Solly Martin, les grandes idées étaient des diamants, pas des perles. Il entendait par là que les grandes idées naissent tout épanouies dans des éclairs d'inspiration ; elles ne sont pas créées, à la manière d'une perle, par des couches et des couches d'idées, de modifications et d'améliorations jusqu'à ce qu'un jour un grain de sable soit converti en une chose précieuse et pure.

Solly fut donc fort étonné quand sa grande idée – incendier l'Amérique – ne lui vint pas d'un coup mais fut soigneusement élaborée dans son esprit à partir du premier grain de sable irritant d'une idée.

Solly Martin était un homme d'affaires, mais lorsque Solly avait fait cette déclaration à son oncle Nathan, qui rendait visite à sa sœur, la mère de Solly, à Coney Island, l'oncle en question avait dit à sa sœur, comme si Solly n'était pas dans la pièce :

— Si celui-là est un homme d'affaires, je suis le pape de Rome.

Solly n'aimait pas son oncle Nathan ; le vieux avait des dents jaunes, il mangeait la bouche ouverte et il avait une passion pour le kreplach qui confinait à la folie ; l'abolition du kreplach à la maison avait été la première exigence virile de Solly en arrivant à l'âge de la puberté et de son bar mitzvah.

— Tu verras, oncle Nathan, avait promis Solly.

Et l'oncle Nathan avait piqué du nez dans son plat de beignets juifs.

— Du moment qu'il ne me demande pas d'investir de l'argent, avait-il dit à la mère de Solly. Sacré homme d'affaires. Il perd déjà ses cheveux et il lui reste à gagner son premier dollar intelligent. De quoi rire.

Ce commentaire fit hausser les épaules à Solly. L'oncle Nathan était riche mais il n'avait jamais eu la moindre idée dans la tête. L'idée qu'il se faisait de la réussite, c'était d'acheter du tissu bon marché, de le faire couper et coudre en vêtements bon marché, mais pas si bon marché qu'il n'en tirât pas un bénéfice. Son succès était basé sur la longévité ; il avait gagné de petites sommes d'argent pendant assez d'années pour en faire de grosses sommes. Solly allait gagner de grosses sommes, mais pas en durant plus que le dollar américain. Il allait les gagner avec les brillantes idées que personne d'autre n'avait.

Jusqu'à présent, les grandes idées lui avaient échappé. Les porte-clefs-médailles-d'or-souvenirs de Mark Spitz n'avaient rien donné. Ses jeux Galactica Guerre des Étoiles avaient fait un bide. Personne n'avait

voulu de ses cassettes pirates de la bande originale de *King Kong II*.

Il avait fait imprimer vingt mille tee-shirts Elvis Presley, n'avait pas pu les écouler et les avait bradés à dix cents pour un dollar. Deux semaines plus tard, Elvis Presley était mort, les tee-shirts valaient leur pesant d'or mais ils appartenaient maintenant à quelqu'un d'autre.

En désespoir de cause, Solly avait mis au point un système pour gagner aux courses, basé sur le biorythme des chevaux, mais quand il s'était aperçu que ça lui faisait perdre de l'argent, il avait cessé de jouer avec et il avait essayé de le vendre par correspondance à des joueurs. Personne ne l'avait acheté.

Quand il ne resta plus que vingt mille dollars à son compte en banque, sur le demi-million que lui avait légué son père, Solly Martin estima qu'il était temps de repenser sa carrière d'homme d'affaires.

Il se dit qu'il avait perdu de vue la réalité. Il était tellement brillant, tellement en avance sur son époque, tellement au-dessus du commun des mortels, qu'il avait oublié de garder le contact avec ce que le bon peuple pensait et croyait. Il décida d'agir immédiatement pour rétablir des rapports avec le consommateur et le cochon de payant.

— Je vais ouvrir un magasin, annonça-t-il à sa mère.

Son oncle Nathan leva le nez de son assiette.

— Il va vendre du sable aux Arabes, dit-il à la mère de Solly. Ouvrir une succursale en Iran. Vendre des étoiles de David. Un sacré homme d'affaires, tiens.

Il attaqua le dernier kreplach sans défense qui dérapait sur l'assiette pour échapper à sa fourchette.

— Ouais, grogna Solly. Mais ce n'est peut-être pas une mauvaise idée. Pense à toutes les étoiles de David qu'on pourrait vendre aux gens qui veulent les brûler dans des manifs et des trucs. Qui veulent les souiller. Tu n'as jamais pensé à ça, hein ?

— Non, grâce à Dieu, répliqua l'oncle. Si je pensais à des choses pareilles, je dormirais dans le ruisseau et je me ferais de la soupe dans une vieille boîte de conserve ! Monsieur l'Homme d'affaires. Ha !

Il regarda Solly et exhiba ses dents jaunes.

Solly Martin quitta la maison. Il était mal à l'aise. Son oncle était trop vieux-pays pour savoir quoi que ce soit sur aujourd'hui et sur ce qui se passait dans le monde du marketing. Et d'ailleurs, il était désagréablement proche de la vérité.

Solly venait d'acheter un immeuble près de Main Street, à White Plains dans l'État de New York, au cœur de l'élégant canton de Westchester. Il comptait vendre des importations du Moyen-Orient, qui s'achetaient maintenant pour une bouchée de pain, vu la déliquescence économique dudit Moyen-Orient.

Acheter bon marché et vendre cher. Quoi de plus simple ?

Malheureusement, les pays du Moyen-Orient ne considéraient pas le calendrier des expéditions maritimes comme une question de vie ou de mort, à la manière des compagnies américaines, ce qui fait que le jour de l'ouverture du magasin de Solly, il n'avait reçu que deux caisses de broches en forme de croissant islamique, une en métal doré l'autre en nacre, et dix-sept cartons de fanions portant le sigle de l'Organisation pour la Libération de la Palestine, que Solly ne se rappelait pas avoir commandés.

Il se plaignit par téléphone à son fournisseur qui, lorsqu'il avait pris la commande de Solly avait prétendu s'appeler Phil mais disait maintenant que son nom était en réalité Faoud Banidegh et affirmait qu'il avait commandé toutes les fournitures demandées par Solly, si monsieur, mais c'était la faute des Américains qui essayaient de ternir la réputation des hommes d'affaires iraniens pour aider à restaurer le régime impérialiste en Iran, mais qu'est-ce qu'on pouvait attendre d'impérialistes qui couchaient avec des sionistes et d'ailleurs il était trop tard pour que Solly fasse opposition à son chèque vu qu'il avait déjà été encaissé.

Le premier client de Solly entra, fit le tour du magasin et partit sans dire un mot.

Le second fut une cliente en tailleur-pantalon gris avec des cheveux grisonnants teints en rougeâtre. Elle fit le tour aussi et revint vers le comptoir, en tripotant un croissant islamique. Solly apparut devant elle.

— Que puis-je pour vous, Madame ?

— Bougez pas.

Sur quoi elle lui cracha à la figure, jeta le croissant par terre et l'écrasa sous son talon avant de repartir.

Ce furent les deux dernières personnes à entrer dans la Petite Fleur de l'Orient, à White Plains, à part des créanciers, des releveurs de compteurs et des livreurs envoyés par l'Iranien fou, Faoud Banidegh, qui semblait acharné à ensevelir Solly Martin sous des montagnes de croissants islamiques, la moitié en métal doré, l'autre moitié en nacre.

Solly décida de faire de la publicité, mais quand le journal local exigea d'être payé d'avance, Solly mit un écriteau dans sa vitrine. VENTE PROMOTIONNELLE n'attira personne, pas plus que LIQUIDATION GÉNÉRALE. DERNIERS JOURS ne lui amena pas de clients mais trois personnes s'arrêtèrent devant le magasin pour applaudir et, pendant la nuit, quelqu'un écrivit sur la vitre : « C'est pas trop tôt. »

NOUS DONNONS TOUT attira un adolescent s'imaginant à tort que la Petite Fleur de l'Orient était un sex-shop mais, ne voyant pas de films pornos, il fit une grimace de dégoût et s'en alla.

Le jour où le compte en banque fut à sec, alors que les croissants

islamiques et les fanions OLP continuaient d'arriver, Solly décida de faire ce que faisaient, à son avis, les hommes d'affaires américains quand ils affrontaient un désastre. Il alla dans un bar et fit ce que font beaucoup d'hommes d'affaires américains en cas de désastre, et il ne s'agissait pas de boire.

Solly raconta sa triste histoire à deux hommes assis à côté de lui sur des tabourets de bar.

Ils faisaient beaucoup craquer leurs phalanges et se regardaient en écoutant et en hochant la tête.

— Maintenant, non seulement je suis fauché, mais je dois les yeux de la tête à cet Arabe, conclut Solly.

— Vous avez mal calculé la psyché américaine, dit le plus petit des deux, qui s'appelait Mœ Moscalevitch.

Le plus grand avait la tête d'un beagle en cire qui aurait été accroché au soleil pour fondre. Il approuva.

— Définitivement exact, dit-il. Une mauvaise calculation de la psycho américaine.

— Psyché, rectifia Mœ Moscalevitch et Ernie Flammio, penaud, baissa la tête.

— Il n'y a qu'un moyen de vous en sortir, dit-il à Solly qui dressa l'oreille.

— Je suis trop jeune pour mourir, protesta-t-il.

— Qui parle de mourir ? demanda Flammio.

— Correctitude, déclara Moscalevitch qui employait beaucoup de mots comme ça. Personne n'a mentionné votre imminent trépas.

— C'est vrai, ça, renchérit Flammio. Personne n'a mentionné votre éminent trépas.

— Imminent trépas, rectifia Moscalevitch.

— C'est ça. Imminent.

— Quoi, alors ? demanda Solly Martin.

Les deux hommes ne répondirent pas tout de suite. Ils firent signe au barman, qui remplit leurs verres. Ils les payèrent, les premiers qu'ils payaient depuis qu'ils étaient tombés sur le malheureux Martin, puis ils l'emmenèrent dans un coin de la salle où ils s'assirent à une table et parlèrent à voix basse.

— Nous parlons d'un incendie, chuchota Moscalevitch.

— Un in..., fit Solly mais Flammio lui plaqua une main osseuse sur la bouche.

— C'est ça, murmura Moscalevitch. Un incendie. Rien qu'une allumette. Crac, boum, flash, vos problèmes sont résolus. Vous touchez l'assurance. Vous rentrez dans votre argent. Vous pouvez recommencer ailleurs avec une autre idée mirobolante.

Solly réfléchissait. Un incendie, ce n'était pas mal. Il se souvint que sa famille plaisantait toujours à propos de l'incendie annuel de l'oncle

Nathan, qui éclatait toujours, inexplicablement, quand c'était la morte-saison et que les affaires allaient mal. Un incendie avait autre chose de bon, aussi. Ça battait le suicide, qui était la seule solution que Solly Martin avait trouvée tout seul.

— Ma foi, dit-il et il but un grand coup de son dry-vodka.

Il regarda autour de lui avec méfiance pour s'assurer que personne ne les écoutait. Les deux hommes approuvèrent de la tête.

— Un incendie, murmura Solly. Mais comment...

— Le comment nous regarde, déclara Ernie Flammio. C'est pas pour rien qu'on nous appelle les Jumeaux Flambants.

Solly l'aurait volontiers embrassé. Comme ces deux hommes étaient charmants de l'aider ainsi ! Ce fut trois verres plus tard qu'il comprit que cette aide n'était pas purement altruiste. C'était un acte de secours à deux mille dollars, payables d'avance.

Solly pouvait soutirer ça à sa mère sans problème. Et ensuite, il monterait une nouvelle affaire. Une affaire que le public serait assez intelligent pour adopter. Il en avait assez d'échouer à cause de la stupidité du public. La prochaine fois, il donnerait aux gens ce qu'ils voulaient. Ils voulaient des idioties, il leur donnerait des idioties. Ah là là, qu'est-ce qu'il leur donnerait comme idioties ! Ils voulaient des hamburgers en sciure, ils les auraient. Ils voulaient du poulet assaisonné de sept cent douze produits chimiques toxiques, ils en auraient. Du poisson que jamais personne ayant senti l'océan ne voudrait manger ? Pas de problème. Il en avait assez d'essayer d'améliorer la vie américaine. Il allait leur donner tout ce qu'ils méritaient.

Le lendemain matin au réveil, Solly Martin avait une migraine horrible. Elle empira quand il se rappela ce qui s'était passé la veille au soir.

Il se demanda si Mœ Moscalevitch et Ernie Flammio l'attendraient à la Petite Fleur de l'Orient, mais ils n'y étaient pas. Ils lui téléphonèrent vers onze heures.

— Il ne faudrait pas que nous soyons vus là-bas, expliqua Moscalevitch.

— Non, bien sûr, dit Solly en se demandant comment il pourrait annuler tout ça.

— Ce sera demain soir, petit, annonça Moscalevitch. N'oubliez pas. Ne fermez pas la porte de derrière à clef quand vous partirez. Nous l'enfoncerons pour que ça ait l'air de cambrioleurs. Et arrangez-vous bien pour être en voyage quelque part, qu'on ne puisse rien vous coller sur le dos.

— Bon, dit Solly.

Il resta au bout du fil un moment, en cherchant le courage de leur dire qu'il ne marchait plus. Mais son regard se posa sur la pile de

factures envoyées par l'Iranien, Faoud Banidegh, alors il respira un grand coup et dit :

— Ouais. Demain soir. D'accord.

Bien fait pour eux. Bien fait pour tout le monde. Ces deux-là déclencheraient peut-être un incendie qui se propagerait jusqu'en Iran. Il pourrait peut-être prendre l'argent de l'assurance et dire à Mœ et Ernie d'aller incendier les bureaux de Banidegh à New York. Peut-être... peut-être... la petite étincelle d'un début d'idée brilla dans l'esprit de Solly Martin.

*

* *

Il savait qu'il ne devait pas être là. Il savait que c'était risqué. Mais, le lendemain soir, Solly fut incapable de rester loin de son magasin. L'idée qui avait doucement scintillé dans son cerveau commençait à prendre forme et il voulait observer, apprendre, voir si quelque chose pouvait réellement marcher.

Pour se ménager un alibi, il était allé dîner chez sa mère. Profitant de ce qu'elle ne regardait pas, il avait avancé de trois heures la pendule de la cuisine, puis il avait glissé un comprimé de somnifère dans son verre de vin de Manischewitz. Quand elle commença à s'assoupir à table, il attira son attention sur la pendule et lui dit :

— Il est minuit, maman, je crois que je vais aller me coucher aussi.

Ayant endormi la vieille dame, il descendit précipitamment, sauta dans sa voiture et fila à White Plains. Et maintenant il était là, garé du côté obscur de la rue, un peu plus loin et en face de son magasin. La Petite Fleur de l'Orient avait l'air encore plus minable et triste la nuit qu'en plein jour. Pas plus vide, mais plus attristante.

Il attendit, tassé dans sa voiture, pendant au moins une heure avant de voir quelqu'un s'approcher du magasin, dans la rue déserte du centre commercial.

Il s'attendait à voir Mœ Moscalevitch et Ernie Flammio. Il fut étonné par ce gamin maigrichon, aux bras comme des cure-pipes sortant d'un teeshirt loqueteux, en pantalon trop court de deux ans et de six centimètres.

Le garçon s'arrêta sous un lampadaire. Dans la lumière ambrée, Martin jugea qu'il devait avoir treize ans. Il avait une crinière rousse flamboyante et une figure sortant tout droit d'une affiche enjoignant les gens d'envoyer les sous-privilegiés dans des colonies de vacances.

Le gamin regarda autour de lui puis il plongea dans la ruelle entre le magasin de Martin et l'immeuble voisin. Le front de Solly se plissa. Qui était ce gosse ? Les deux pyromanes n'avaient pas parlé de gosse, comme assistant.

Quelques minutes plus tard à peine, Moscalevitch et Flammio passèrent rapidement. Flammio trimballait un sac. Sans hésiter ni regarder à droite ou à gauche, le tandem s'engouffra dans la ruelle à côté du magasin. Solly Martin approuva de la tête. Il était certain maintenant que le gosse avait été un guetteur.

La porte de service du magasin de Solly Martin n'était pas simplement poussée, mais grande ouverte et Mœ Moscalevitch grommela son irritation. Ce Martin était un plouc. Personne ne remarquait une porte qui n'était pas fermée à clef, mais laisser une porte grande ouverte, c'était inviter les voisins à appeler la police.

Il allait dire sa façon de penser à Ernie Flammio quand un bruit dans le magasin attira son attention et il se tourna vivement vers son compagnon, un doigt sur les lèvres pour lui imposer silence. Flammio hocha la tête. Tous deux écoutèrent.

Lester McGurl fredonnait tout bas en prenant des papiers derrière le comptoir de Solly Martin pour les jeter par terre. Il aimait ça. Il adorait ça.

Il tira des étagères les cartons de fanions OLP, les ouvrit et les lança dans un coin. Au début, il avait regardé à tout instant par la vitrine, pour s'assurer qu'on ne le voyait pas, mais cette prudence était oubliée. Il adorait ce qu'il faisait et parfois il aurait voulu que les gens s'arrêtent pour regarder. Il jeta encore des papiers par terre.

Dehors, Ernie Flammio chuchota à Mœ Moscalevitch :

— Il fredonne : *Je ne veux pas incendier le monde.*

— Non, pas du tout, rectifia Moscalevitch. Le titre de cette ritournelle est : *Je flambe pour toi.*

— Ah ? Oui, quelque chose comme ça, dit Flammio, pas contrariant. Qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

— Je ne Sais pas...

Moscalevitch était accroupi, au coin de la porte ouverte. Il avança la tête à l'intérieur.

— C'est rien qu'un gosse.

— Martin l'a peut-être embauché aussi ?

— Non. Ça doit être un indépendant, je crois.

Moscalevitch se releva et franchit la porte. Ernie Flammio, portant le sac contenant un bidon d'essence et de la ficelle imprégnée de nitrate de potassium et séchée, pour servir de mèches, le suivit.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? demanda Moscalevitch au dos du jeune Lester McGurl.

Le gamin maigrichon pivota et regarda les deux hommes. Instinctivement, il recula. Dans la faible lueur orangée des lampadaires, filtrant par la vitrine, il voyait leur figure. C'était des

grandes personnes et il n'aimait pas les grandes personnes. Pas celles-là ni aucune. Il n'avait jamais vu ces hommes mais il connaissait ce genre de tête. Il en avait vu dans des orphelinats et des foyers, et ces figures s'associaient généralement à des mains fortes et lourdes qui avaient passé des années à taper sur Lester McGurl. Jusqu'à ces derniers temps. Jusqu'à ce qu'il trouve un moyen d'échapper aux coups.

Même à travers la pièce, il sentait l'odeur de l'essence qu'ils apportaient et il savait, sans avoir à réfléchir, ce qu'ils venaient faire là.

— C'est mon incendie à moi ! grogna-t-il en reculant toujours. Allez-vous-en et fichez-moi la paix !

Solly Martin savait qu'il avait tort mais il en avait assez d'attendre. Et d'ailleurs il voulait en savoir plus sur toute cette histoire d'incendiaires.

Il descendit de voiture et suivit la ruelle à côté de son magasin. Sa porte de service était ouverte ; il s'arrêta, en secouant la tête. Il ignorait tout de l'incendie-sur-commande, mais ça lui paraissait idiot de laisser une porte ouverte, que n'importe qui pourrait remarquer et qui aurait alors l'idée d'avertir la police. Il s'approcha et entendit des voix à l'intérieur. Ils parlaient bien trop fort à son goût.

Il ne trouvait pas ça « cool » du tout. Un instant, il envisagea de se tirer de là vite-fait, avant que ces deux clowns incompetents le fassent arrêter en même temps qu'eux. Et puis merde, se dit-il. C'était son argent. Il entrerait tranquillement et leur dirait de faire moins de raffut, voilà.

Il s'arrêta sur le seuil, en voyant Moscalevitch et Flammio à quelques pas de lui, le dos tourné. Dans l'autre coin du magasin, il y avait le gamin.

Avant que Solly puisse faire une réflexion, Moscalevitch parla :

— Qu'est-ce que ça veut dire, ton incendie ? Ça, c'est un travail commandé et payé.

Flammio et lui avancèrent d'un pas.

— Je ne veux pas vous faire de mal, cria le gosse.

Solly Martin jugea que cette voix d'enfant était trop aiguë et trop fluette pour ces mots menaçants. Flammio pouffa.

— Elle est bien bonne ! Toi, nous faire du mal, à nous ? Dis donc, Mœ, qu'est-ce qu'on va faire de ce petit con ?

— Je crois que nous devons le laisser ici.

Martin regarda les deux hommes marcher lentement vers le gamin.

— Je vous avertis ! cria le petit.

Flammio rit encore.

Le gamin écarta les bras, tout grands, comme s'il avait l'intention de s'envoler.

S'il ne l'avait pas vu de ses propres yeux, Solly Martin ne l'aurait jamais cru.

Le jeune garçon écarta les bras juste au moment où Flammio et Moscalevitch se ruaient sur lui.

Et le gosse se mit à briller. Sous les yeux de Martin, il se mit à briller, à étinceler, d'abord d'une faible lueur bleue comme si une flamme de gaz entourait son corps. La lueur devint plus intense et l'enveloppa comme une aura spirituelle. Moscalevitch et Flammio interrompirent leur charge. Ils restèrent cloués au sol, au milieu du magasin, et le gamin pointa sur eux ses deux bras et ses index. L'aura bleue qui l'environnait commença à changer de couleur. D'abord, elle devint violette, puis toute trace de bleu disparut, du rouge apparut, de plus en plus vif. Puis ce fut une lumière orangée, palpitante, de la couleur d'un tisonnier chauffé dans un feu de charbon.

Solly en avait mal aux yeux. Mais il continua de regarder et, à travers ce scintillement orangé, il voyait la figure du gamin, ses yeux rétrécis et luisants, sa bouche grande ouverte et ses dents étincelant dans un large sourire de joie pure.

Sur ce, comme si les deux hommes étaient les pôles négatifs d'une batterie et le garçon une génératrice positive géante, des éclairs orangés jaillirent à travers le magasin et enveloppèrent les hommes. Solly Martin retint un cri. Les vêtements de Moscalevitch et de Flammio avaient été instantanément consumés et la flamme orangée les brûlait, les calcinait. Ils eurent l'air de fondre en s'étalant lentement par terre.

Ils n'avaient pas poussé un cri et Martin savait qu'ils étaient morts. Puis le bidon d'essence de Flammio explosa et éclaboussa de flammes tout le magasin ; immédiatement, les papiers et les fanions OLP se mirent à flamber.

Dans le fond de la boutique, le jeune Lester McGurl étincelait toujours. Il fit demi-tour et pointa ses doigts vers le mur du fond et des flammes jaillirent de ses mains. Quand ces longues langues de feu touchèrent le mur, le vieux bois prit instantanément.

Le gamin regarda autour de lui. Il hocha la tête. Les corps des deux incendiaires, par terre, continuaient de brûler, de la graisse grésillait, sautait de leurs carcasses et là où les gouttes retombaient le plancher prenait feu. Tout le magasin flambait et le garçon commença à changer lentement de couleur, de l'orange au rouge, du rouge au violet et au bleu et retrouva sa couleur normale, presque comme s'il était une batterie qui vient d'épuiser sa dernière goutte de jus.

Lester McGurl courut vers la porte de service. Solly Martin prit une de ces décisions dont, plus tard, il se demandait où il trouvait le courage de les prendre.

Alors que le gosse passait devant lui, Solly l'empoigna par ses

maigres épaules et avant que le gamin surpris songe à se débattre il lui souffla :

— Faut nous tirer d'ici. Viens. Je suis ton ami. Je ne vais pas te faire de mal.

La fragilité des os de l'enfant l'étonnait. Il avait l'impression de tenir un oiseau entre ses mains. Le gosse ne résistait pas, à croire qu'il ne lui restait plus d'énergie. Solly Martin l'entraîna rapidement dans la ruelle vers sa voiture.

Il tenait à s'en aller avant l'arrivée de la police. Il savait que là, au creux de son bras, il tenait l'article commercial qu'il avait toujours cherché.

Jamais il n'avait été capable de gagner un seul dollar en vendant quoi que ce soit à la clientèle générale mais à présent, il allait en avoir une tout autre. Il allait vendre des incendies aux gens qui voulaient des incendies et en Lester McGurl il avait l'instrument qui le distinguait de toute autre personne colportant de l'incendie aux États-Unis.

Lester McGurl se laissa installer sur le siège avant. Quand Solly se mit au volant, il vit que Lester le dévisageait.

— Vous allez me taper dessus ? demanda McGurl.

— Non. Je vais te donner à manger.

Le gosse secoua la tête.

— Vous allez me taper dessus.

— Mais non, voyons ! Je vais te rendre riche. Et je vais te donner tous les incendies que tu voudras. Qu'est-ce que tu dis de ça, hein ?

— J'y croirai quand je le verrai, répliqua Lester.

— Crois-le, insista Solly Martin.

Ils étaient loin quand les pompiers arrivèrent.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et le sable qui lui tombait sur le ventre était humide et froid.

Il ouvrit un œil et vit une petite blonde de trois ans, accroupie au bord d'un long fossé qu'elle creusait sur la plage.

— Pourquoi me jettes-tu du sable sur le ventre ? lui demanda Remo.

Il était en short de bain, couché sur le dos sur une serviette Mickey, au brillant soleil de la plage de Point Pleasant sur les côtes du New Jersey.

— Je creuse une bouverie, répondit la petite sans lever les yeux.

Sa petite pelle de fer – la première que voyait Remo depuis des années et il croyait qu'on ne faisait plus que des pelles en plastique – étincelait en s'enfonçant inlassablement dans le sable, pour soulever des cuillerées à café de sable et les rejeter par-dessus l'épaule de la petite fille sur le ventre de Remo. Elle serrait les lèvres en se concentrant sur son travail de terrassier.

— Qu'est-ce qu'une bouverie ? demanda Remo.

— C'est ce qu'on creuse autour d'un chatofou. Ma grande sœur Ardaff m'a tout raconté.

— Ce n'est pas une bouverie, c'est une douve, dit Remo en faisant tomber le sable de son ventre. Et d'abord, où est ton château ? Pourquoi est-ce que tu creuses une douve autour d'un château quand tu n'as pas de château ? Je crois que c'est simplement un truc pour me jeter du sable sur le ventre.

La petite fille continua de creuser. Le sable continua de s'entasser sur le ventre de Remo. Quelques pelletées, plus sèches, atterrirent sur sa figure.

— Je fais la bouverie avant, parce que c'est plus facile de faire la bouverie.

— Douve.

— Oui, bouverie. Après je ferai le chatofou.

Elle avait de longues nattes blondes, parsemées de sable humide qui brillait comme des éclats de diamants. Son corps était rose, pas encore brûlé par le soleil, et elle semblait être toute en ovales, ronde, douce, sans muscles apparents.

— Pourquoi veux-tu construire ton château à côté de moi alors que tu as toute la plage ? demanda Remo.

Il écarta les bras pour indiquer la vaste étendue et reçut pour sa

peine une pelletée de sable en pleine figure. Il se tourna sur le côté et se souleva sur un coude pour observer la petite fille.

— Parce que si les dragons viennent, tu défendras mon chatofou.

Pour la première fois, elle le regarda et sourit. Elle avait des yeux bleus comme le ciel et ses petites dents de lait étaient bien régulières et brillantes comme des perles.

— Pourquoi moi ? Tu as déjà vu un dragon ?

— Parce que t'as l'air gentil. Et ma grande sœur Ardaff m'a tout raconté sur les dragons, et ils sont plus gros que moi.

— Tu trouves que j'ai l'air gentil ?

Remo regarda ses mains. Elles étaient responsables de centaines de morts et si les taches de sang ne se voyaient pas, elles étaient là, dans son esprit. Il chercha quand il avait été trouvé gentil pour la dernière fois.

— Bien sûr, t'es gentil, affirma la petite fille avec l'assurance sans timidité des tout petits. Très gentil.

Et elle recommença à creuser et à lancer le sable par-dessus son épaule sur Remo.

— Je ne suis pas gentil.

— Si !

— Tu veux te marier avec moi ?

— Pas avant d'avoir construit mon chatofou.

— Alors il va falloir que je t'aide à le construire, pas vrai ?

La petite avait creusé son fossé plus ou moins en carré d'un peu plus d'un mètre de côté. Remo s'agenouilla à côté d'elle et les mains qui avaient été entraînées à tuer devinrent aussi légères et adroites que celles d'un chirurgien mais encore plus précises que ne pourrait le souhaiter n'importe quel chirurgien.

Avec le seau de la petite fille, il mouilla le sable et le forma avec les mains en grandes masses rectangulaires. Avec ses doigts pour poinçons, il perça des fenêtres sur les côtés des murailles. Puis, sur cette base, il construisit des tours et des échauguettes, des créneaux et des mâchicoulis, entassant de plus en plus de sable tandis que la petite fille retenait sa respiration, certaine que les tours allaient s'écrouler. Mais Remo sentait avec ses doigts la tension interne du sable et juste au moment où il savait que tout allait s'effondrer sous son propre poids, il reculait et commençait à bâtir une autre tourelle.

Le château était une création d'Oz, avec ses tours et son donjon de fausses pierres dressés vers le ciel, plus grand que la petite fille. Des gens, sur la plage, commencèrent à observer cette construction, maintenant haute de près de deux mètres, sortant tout droit d'un conte de fées.

Remo recula de son chef-d'œuvre, entouré d'un pitoyable fossé sinueux, et dit :

— Et voilà. Tu te maries avec moi, maintenant ?

— Quand j'aurai joué un peu. T'es vraiment gentil.

Elle le prit par la main et le fit tomber à côté d'elle pour pouvoir lui embrasser la joue. En se relevant, Remo vit que tout le monde les regardait et il se sentit gêné et intimidé.

— C'est toujours comme ça. Je tombe toujours amoureux d'une femme qui veut d'abord jouer un peu.

Il aperçut derrière la foule la personne qu'il attendait, un homme grand, mince, aux cheveux gris clairsemés, en costume trois-pièces gris même sous la chaleur estivale d'une plage du New Jersey. Il était assis sur un banc, sur l'étroit chemin de planches, regardant Remo de haut. Quand leurs regards se croisèrent, il hocha la tête. Remo répondit de même.

— Je reviens dans un moment, dit-il à la petite fille.

Il lui serra la main et traversa le sable brûlant, vers le Dr Harold W. Smith, directeur de l'agence ultra-secrète CURE. Il marchait lentement, sans prendre garde à la brûlure du sable.

Remo s'assit à côté de Smith et épousseta le sable séché de son torse et de son ventre. Remo était grand et mince et avait un corps d'athlète, musclé, bien entraîné mais pas exceptionnel. La seule chose qui aurait pu attirer l'attention était l'épaisseur particulière de ses poignets, qu'il faisait travailler en tournant les poings, comme s'il était ankylosé. Il avait des cheveux bruns, aussi noirs que ses yeux enfoncés au-dessus des pommettes saillantes qui le faisaient presque ressembler à un Oriental.

— Je suis heureux de voir que vous gardez comme d'habitude un profil bas, dit Smith.

— Vous croyez que la gosse est un agent ennemi ? Attendez ici, je vais aller la tuer.

Remo commença à se lever. Smith soupira.

— Rasseyez-vous. Pourquoi faut-il que toutes les conversations commencent de la même façon ?

— Parce que vous commencez toujours par m'attaquer, parce que je ne me cache pas derrière un buisson ou quelque chose, répliqua Remo. Enfin quoi, c'est la côte du Jersey. La moitié des gars sur cette plage sont des politiciens de Jersey. Ils contemplent l'océan en cherchant comment ils pourraient bien le voler. L'autre moitié, c'est des agents fédéraux, qui observent les politiciens. Personne ne me regarde.

Il regarda Smith puis de nouveau la petite blonde en bikini rouge. Elle était accroupie à côté de son château de sable. Ses lèvres remuaient, elle était en pleine conversation avec elle-même. Remo sourit. C'était agréable de faire quelque chose de gentil pour quelqu'un. Il se dit qu'il était peut-être gentil, après tout.

— Qu'est-ce qui vous turlupine ? demanda-t-il à Smith.

— C'est Ruby.

Ruby, c'était Ruby Jackson Gonzales, la jeune Noire à la peau claire qui était devenue l'assistante de Smith. À part Smith, Remo et quiconque était actuellement président des États-Unis, elle était la seule personne au monde à connaître l'existence de l'agence secrète CURE, créée bien des années auparavant pour lutter contre le crime sans faire attention outre-mesure aux délicatesses de la loi. Remo était le tueur. Remo songea à Ruby puis il se rappela sa voix stridente agressive et dit à Smith :

— Je ne veux pas en entendre parler. Elle est votre problème. Vous l'avez embauchée. Qu'est-ce qu'elle essaie encore de faire, de vous renverser et de vendre des actions dans l'organisation ?

— Elle veut démissionner, murmura Smith.

Il croisa les mains sur l'attaché-case posé sur ses genoux. Remo ne se souvenait pas d'avoir jamais vu Smith sans son attaché-case et il se demanda ce qu'il y avait dedans, que Smith gardait près de lui à tout instant. On aurait dit que le directeur de CURE portait un costume quatre-pièces : pantalon, gilet, veste et attaché-case.

— Eh bien bon, dit Remo, qu'elle démissionne. J'en ai assez de l'entendre tout le temps me crier après, d'abord.

— Ce n'est pas si facile, dit Smith.

Ça ne l'était pas, naturellement, Remo le savait. Une personne lâchée dans la nature, au courant de CURE mais n'en faisant pas partie, c'était un trop gros problème, une trop énorme menace.

— Pourquoi veut-elle démissionner ?

— Elle dit qu'elle s'ennuie. Le travail est assommant. Elle veut retourner à sa fabrique de perruques et refaire des affaires et gagner beaucoup d'argent.

— Vous avez essayé de l'augmenter ?

— J'ai essayé.

— Et alors ?

— Elle dit qu'il n'y a pas assez d'argent dans le monde pour rendre le travail moins assommant.

— Ça n'est pas le genre de Ruby, ça, marmonna Remo. Cette fille adore l'argent. Elle doit vraiment se faire suer.

Il observait la petite fille qui passait son bras minuscule dans les fenêtres de son château fort, qui jouait une aventure dont le scénario se déroulait dans sa tête.

— Vous voulez que je lui parle ? proposa-t-il.

— Non.

— Alors quoi ?

— Je veux que vous... l'éliminiez.

Remo tourna vivement la tête et regarda Smith en face. La figure

était toujours aussi impassible, tournée vers la mer grise.

— Ruby ! s'exclama Remo. Vous voulez que je la tue ?

Il examina Smith mais l'expression ne changea pas, elle resta neutre, lisse comme l'océan sans vagues. Il fit un petit signe de tête affirmatif.

— C'est ça ! dit amèrement Remo. Vous restez tranquillement assis là, vous hochez la tête, mais il est question de tuer quelqu'un. Un des nôtres. Vous avez oublié ? Ruby nous a sauvés une fois, Chiun et moi. Et vous êtes assis là comme une momie grise et vous hochez la tête comme un magot, et pour vous c'est juste un signe de tête mais pour moi ça veut dire allez tuer quelqu'un, allez tuer une amie.

— Écoutez, Remo, je comprends ce que vous ressentez. Mais elle connaissait les risques quand elle s'est engagée. Je ne sais pas pourquoi vous vous imaginez que cela me plaît.

— Parce que ça vous plaît, espèce de...

Remo s'interrompt. Il regardait la mer et il le vit arriver. Un grand blond tout bronzé avec des cheveux aux épaules, portant sous le bras une planche de surf, qui courait sur la plage ; méchamment, au passage, il piétina le château de sable que Remo avait construit. De trente mètres, Remo entendit son rire joyeux. La petite fille au maillot rouge, surprise et choquée, leva les yeux vers ce coureur, puis elle regarda les ruines de son château de rêve et se laissa lentement tomber sur le sable en pleurant. De loin, Remo voyait son petit dos secoué par les sanglots.

— Excusez-moi, dit-il à Smith. Attendez là.

Il sauta légèrement par-dessus la balustrade de l'allée de planches et courut à la petite fille et aux ruines du château fort.

Elle avait la figure maculée de larmes. Elle regarda Remo d'un air douloureux.

— T'étais censé faire attention aux dragons, accusa-t-elle. Et regarde ce qui est arrivé.

— Ne t'en prends pas à moi ! Nous ne sommes pas encore mariés. Et d'abord, nous allons le réparer.

— Ah oui ?

— Et comment !

Remo chargea la petite fille d'apporter de l'eau avec son seau et, de ses mains habiles, il rebâtit rapidement le château, encore plus haut et plus grandiose que le premier. Tandis qu'il travaillait, la petite fille se dandinait d'un pied sur l'autre, en l'observant, à peine capable de maîtriser son bonheur.

Quand il eut fini, elle le contempla avec adoration et il essuya ses larmes.

— Tu sais, je n'ai pas le droit de me marier. Ma grande sœur Ardaff dit que je suis trop petite.

— Je sais, dit Remo.
— Mais quand je serai plus grande, je me marierai avec toi.
— Je l'espère !
— Parce que t'es gentil.
— Merci, dit Remo en se relevant. Maintenant joue ici et amuse-toi bien, parce qu'il faut que je parte.
— Tu as envie de partir ?
— Non.
— Ah ? dit-elle, acceptant cela avec la résignation d'enfants pour qui la plus grande partie de la vie est encore une triste surprise. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, dit Remo.
Il s'éloigna de la petite fille et longea la plage vers la suivante, où une petite anse était formée par deux longs promontoires rocheux qui attiraient les vagues dans leur piège et créaient assez de turbulence pour permettre du petit surf de papa.

Le grand surfeur blond se tenait sur une minuscule dune dominant la plage, semblable à un dieu grec surveillant son domaine. Sa planche était plantée dans le sable devant lui comme un bouclier perse.

Remo le contourna et lui fit face. Le jeune homme était plus grand que lui, plus fort d'aspect. Il avait l'air de boire chaque jour sa dose d'huile solaire pour se maintenir.

— Vous êtes dans mon soleil, dit-il sur un ton désagréable.
— Vous avez démoli le château de sable de cette petite fille, riposta Remo.

— Elle a tort de construire des trucs sur une voie de circulation.
— Ce n'est pas pour ça que vous l'avez démoli.
— Ah non ? Pourquoi, alors ?
— Parce que vous n'êtes pas quelqu'un de gentil, accusa Remo. Moi, si. Je sais, de la source la plus sûre et de la plus haute autorité, que je suis quelqu'un de gentil.

— Les types gentils arrivent derniers.
— Plus maintenant. C'est passé de mode, déclara Remo.
Il souleva la planche de surf, d'environ trente centimètres, et puis il replanta violemment le panneau de fibre de verre dans le sable. Pour bien se planter, le panneau devait passer à travers les orteils du pied droit du jeune homme. Ce qu'il fit.

Le garçon regarda son pied. Il le souleva et constata que ses orteils manquaient.

— Mon pied, mon pied ! beugla-t-il. Mes orteils ! Mais qu'est-ce...
— Bon surf, dit nonchalamment Remo avant de s'en aller.
Il retourna vers les planches où Smith l'attendait toujours sur le banc.
— Smitty, dit Remo, j'ai quelque chose à vous dire mais d'abord je

vais vous rendre un service. Est-ce que Ruby sait que vous avez rendez-vous avec moi ?

— Oui.

— Alors, elle sait ce que vous mijotez. Elle sait ce que vous êtes venu me dire ici. Je vous conseille de vous assurer qu'elle n'a pas déposé une bombe dans votre voiture.

— Aucune importance. Je suis venu en car.

— M'étonne pas, marmonna Remo.

— Vous aviez quelque chose à me dire ?

— Oui. Vous pouvez prendre cette mission et vous la mettre où vous savez. Vous pouvez prendre ma fonction et vous la mettre où vous savez. Je laisse tomber.

— Comme ça ? demanda Smith.

— Comme ça, dit Remo.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire pourquoi ?

— Certainement. Parce que je suis trop gentil pour travailler au service de gens comme vous. Voilà pourquoi.

Remo tourna les talons et s'éloigna. Aux marches descendant sur le trottoir il s'arrêta, se retourna et revint vers Smith.

— Du moment que ça n'a plus d'importance, grogna-t-il, je vais satisfaire ma curiosité.

Il écarta d'une bourrade les mains de Smith et ouvrit l'attaché-case de cuir gris.

Il trouva à l'intérieur un téléphone portatif et un flacon de comprimés. Il n'y restait qu'un seul comprimé.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire pourquoi c'est faire, ça ?

— Certainement, répondit Smith. Le téléphone est relié aux ordinateurs de CURE. Si j'en ai besoin, je n'ai qu'un numéro à former pour effacer tout ce qu'il y a sur nos bandes magnétiques, toute trace de notre existence passée.

— Et le comprimé ?

— Si je dois effacer les bandes, expliqua Smith, je devrai m'effacer aussi. Le comprimé est destiné à cela.

Toujours aussi impassible, toujours aussi indifférent, il regarda Remo.

Cette réponse n'apporta guère de satisfaction à Remo. Il claqua le couvercle de l'attaché-case.

— J'espère que vous n'aurez jamais à vous en servir, bougonna-t-il.

— Merci, dit Smith.

*

* *

Remo rentra à pied dans la petite ville. Il erra dans des rues

bordées de petites maisons pas plus grandes que des garages, exemple frappant de l'architecture côtière du New Jersey. Le plus dur restait à faire. Comment expliquer à Chiun, son maître et entraîneur, qu'il venait de quitter CURE. Remo avait déjà laissé tomber plusieurs fois, mais il y avait toujours eu quelque chose pour le ramener. Cette fois, il n'y aurait pas de retour. Il en était sûr et il était tout aussi sûr que cela offenserait Chiun, le Maître régnant de Sinanju, chef d'une très ancienne maison d'assassins coréens qui avaient été les tueurs à gages de rois et de shahs, d'empereurs et de pharaons, et pour qui rien n'était plus sacré que d'honorer son contrat, à part la nécessité d'être payé rubis sur l'ongle. De préférence en or.

Chiun ne comprendrait pas. Il avait pris Remo en charge peu de temps après que ledit Remo, jeune agent de police, eut été condamné pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, envoyé à une chaise électrique qui ne marchait pas et confié à Chiun pour que le maître l'entraîne à l'exécution des missions de CURE. Et, au cours de longues années d'entraînement, il avait transformé le corps de Remo et son esprit, avait fait de lui quelque chose de plus que le commun des mortels. Il en avait fait un homme qui employait pleinement son corps et son cerveau ainsi que tous ses sens, mais il n'avait jamais pu faire de Remo un Coréen. Et il ne comprendrait pas que Remo veuille quitter le service d'un employeur qui avait toujours payé rubis sur l'ongle. Pour Chiun, Smith était le meilleur des empereurs.

Remo croyait qu'il errait au hasard mais quand il leva les yeux, il était devant le *Norfield Inn*, où Chiun et lui étaient descendus ; il entra par la porte de côté et monta par l'escalier au tapis élimé jusqu'à leur chambre du premier.

Chiun n'y était pas. Remo remercia le ciel de ces petites faveurs et rangea dans son sac de voyage ses uniques biens terrestres, du linge de rechange, une brosse à dents et un rasoir.

Il enleva son short de bain, prit une douche et enfila un jean et un tee-shirt noirs. Peut-être était-il quelqu'un de gentil, après tout. Il avait été élevé dans un orphelinat mais – qui sait ? – il venait peut-être d'une longue lignée de personnes gentilles. Ses ancêtres avaient peut-être été toujours gentils.

— Gentil garçon, Remo Williams, se marmonna-t-il tout seul. Fier descendant d'une lignée ininterrompue de gentils garçons.

Il prit son sac et descendit au bord de la petite piscine, derrière le vieil hôtel. Il trouva Chiun assis dans un coin du jardin, sous un arbre, les mains paisiblement croisées sur ses genoux. Une brise légère agitait les fines mèches de cheveux blancs de chaque côté de sa figure parcheminée. Le vieux Coréen regardait l'eau onduler vaguement, agitée par le système de filtrage.

Remo resta devant lui sans un mot, jusqu'à ce que Chiun lève les

yeux.

— Chiun, j'ai démissionné.

— Encore ?

— Pour de bon, cette fois.

— Pourquoi ? demanda Chiun.

— Parce que je pense que je suis quelqu'un de gentil. Croyez-vous que je sois quelqu'un de gentil ?

— Je pense que tu es un imbécile. Assieds-toi là et parle-moi.

Remo s'assit dans l'herbe à côté de Chiun.

— Smitty voulait que je tue Ruby, expliqua-t-il.

— Ah, fit Chiun.

Remo comprit, au ton de la voix, que cette révélation inquiétait Chiun.

— Parce qu'elle veut quitter CURE, ajouta-t-il.

— Et maintenant que tu as trahi ton employeur, tu crois qu'elle vivra ? Tu crois que l'empereur Smith va simplement dire : ah bon, Remo ne veut pas éliminer Ruby, par conséquent Ruby ne doit pas mourir ? Tu sais bien qu'il ne dira pas ça, Remo. Il prendra des mesures pour éliminer Ruby d'une autre façon. Alors qu'est-ce que tu auras gagné ? Au lieu de faire ce que tu as été entraîné à faire et de garantir que sa mort sera rapide et sans douleur, tu as fait en sorte qu'elle souffrira des mains de quelque crétin. Et elle sera morte quand même. Tu n'auras rien accompli du tout.

— Je sais tout ça, Chiun. Mais je ne veux pas faire partie d'une organisation qui tue ses meilleurs agents... comme Ruby. Je ne le supporte plus. Ecoutez, je vous le demande : Est-ce que vous tueriez Ruby ?

— Si mon empereur me disait d'exercer sur elle mon art de l'assassinat, alors je le ferais. La décision de procéder à cette exécution est l'affaire de l'empereur et par conséquent pas la mienne. Je ne suis pas un empereur. Je suis un assassin.

— Et comme ça, tout simplement, vous la tueriez ?

— Comme ça, tout simplement, je satisferais le désir de l'empereur.

— Smitty risque de vous envoyer à mes troussees, avertit Remo. Exécuterez-vous cette mission ?

— Je t'aime comme un fils, parce que tu es mon fils, dit Chiun en contemplant l'eau miroitante de la piscine.

— Je sais, dit Remo. Et vous aimez vos milliers d'années de tradition de Sinanju.

— Oui. Comme tu le devrais.

— Je pars, affirma Remo.

— Où iras-tu ?

— Je ne sais pas. Je veux réfléchir à moi-même et à ce que je suis exactement. Je vous ferai savoir où je suis, si vous avez besoin de me

trouver.

Chiun hocha la tête.

— Vous pouvez rester seul ? demanda Remo.

— Oui, je peux rester seul.

Remo se leva. Il regarda Chiun, d'un air embarrassé, en cherchant ce qu'il pourrait dire pour rompre le silence, pour alléger la tension de l'instant.

— Eh bien, alors, salut, dit-il.

Chiun hocha la tête.

Quand Remo eut passé la grille, Chiun regarda de ce côté pendant un long moment. Puis il se murmura tout bas :

— Stupide enfant. Personne ne va tuer Ruby Gonzales si facilement.

CHAPITRE III

Après avoir conduit le Dr Harold W. Smith à l'arrêt des cars, Ruby Jackson Gonzales n'était pas retournée au sanatorium de Folcroft, le bâtiment de Rye, dans l'État de New York, servant de couverture aux opérations de CURE et abritant le réseau massif d'ordinateurs de cette agence anti-crime.

Depuis quatre jours, elle vidait prudemment son bureau, emportant le soir dans son sac à main ses effets personnels ; à présent, elle se rendait directement au luxueux appartement de trois pièces qu'elle avait loué à Rye, pour y prendre sa valise faite la veille.

Smith et elle n'avaient pas parlé de l'endroit où ils allaient mais elle savait, par les factures arrivant sur son bureau, que Remo et Chiun étaient sur une plage de Jersey. Et elle savait, aussi, que Smith avait pris lui-même rendez-vous avec Remo, une tâche qui incombait généralement à Ruby. Cela signifiait que Smith ne voulait pas qu'elle sache de quoi ils allaient parler.

Compte là-dessus et bois de l'eau ! Ruby savait très bien que le seul moyen qu'on avait de quitter CURE était dans une caisse en sapin et Smith était parti dire à Remo de la tuer. Qu'il essaie ; avant que la glace arrive, cette viande froide serait loin depuis longtemps.

Une demi-heure après le départ du car de Smith, Ruby pointait aussi sa Continental blanche vers le sud, vers Newark, New Jersey, une ville où elle avait de la famille et où sa figure noire serait perdue parmi les centaines de milliers de figures noires. Là, elle réfléchirait à ce qu'elle ferait. Pas question pour le moment de rentrer chez elle à Norfolk, en Virginie ; ce serait le premier coin où on la chercherait.

Alors qu'elle sortait de Rye par l'autoroute Trans-Westchester, une idée lui vint et au lieu de prendre le pont de Tappan Zee vers le New Jersey, elle bifurqua au sud sur la voie express de New York et se rendit à New York. Elle avait quelque chose à faire d'abord.

CHAPITRE IV

Newark, New Jersey. Carrefour de trois cent mille vies privées. Gigantesque scène où se jouent quotidiennement mille drames.

Et, en cette journée particulière, trois drames particuliers.

En principe, Remo ne devait jamais retourner dans la ville parce qu'il l'avait quittée mort. Mais il y était déjà allé une fois, depuis, et l'orphelinat Sainte-Thérèse était une vieille bâtisse en briques noire de suie, avec des planches clouées sur les portes et les fenêtres, un immeuble mort attendant que le reste du quartier le rattrape.

Il y avait deux ans de ça et à présent le quartier avait rattrapé le vieil orphelinat. La rue était une suite de terrains vagues et de vieilles baraques calcinées. Même en plein jour, des rats cavalaient dans la rue. Remo gara sa voiture et leva les yeux vers l'orphelinat délabré. Il était toujours aussi mort, mort comme Newark, comme Remo Williams... cet ancien Remo Williams qui avait grandi dans ce bâtiment et qui avait reçu des coups de règle sur les doigts quand il n'était pas sage... tout comme il était mort aussi. Il soupira. Qu'avait-il espéré ? Une fanfare et une plaque immortalisant l'endroit où Remo Williams avait été élevé ? On ne collait pas de plaques de cuivre dans ce genre de quartier. Les toxicos volaient le cuivre.

La perspective de rechercher son identité, de découvrir quand, comment et pourquoi il était arrivé tout petit à Sainte-Thérèse lui paraissait soudain un problème insurmontable. Il passa sa vitesse et démarra. Il y penserait demain, se dit-il. D'abord, il lui fallait une chambre d'hôtel.

*

* *

Lester McGurl, qui aimait être appelé « Sparky », avait déjà une chambre d'hôtel.

Il y était installé en ce moment devant un feuilleton télévisé de l'après-midi, un verre à dents de la salle de bains par terre devant le fauteuil où il était vautre.

Le gamin s'était remplumé depuis quelques semaines qu'il était avec Solly Martin. Il avait pris près de dix kilos et maintenant cet excédent de poids était enveloppé dans un costume coûteux qui lui allait très bien.

D'ailleurs, Sparky aurait adoré ce costume même s'il lui allait mal,

tout simplement parce que c'était son costume, à lui, et pas un laissé-pour-compte élimé par une demi-douzaine de possesseurs avant d'aboutir finalement sur lui.

Il arracha une allumette d'une pochette, l'alluma et la lança vers le verre posé à un mètre cinquante, par terre. Elle heurta le bord du verre et retomba sur le tapis, où elle brûla un instant en faisant une tache grillée noire dans le nylon avant de s'éteindre. Le verre était à moitié plein d'allumettes calcinées ; le tapis était grêlé de quelques dizaines de taches noires brûlées. Il arracha une nouvelle allumette et recommença. Elle tomba dans le verre, continua de flamber puis mit le feu aux bouts de carton noircis et tordus de ce récipient.

Sparky se leva et alla verser de l'eau dans le verre pour éteindre la conflagration. Solly n'aimait pas quand Lester cassait des verres sur les tapis ou mettait le feu dans des hôtels. C'était le seul reproche à faire à Solly ; il ne voulait pas que Sparky allume des incendies à moins qu'ils soient payés d'avance. Mais il ne frappait pas le gamin, il le nourrissait et l'habillait bien, il ne le prenait pas pour une espèce de monstre simplement parce qu'il avait le pouvoir d'allumer des incendies et, tout bien pesé, Solly Martin était le premier être humain gentil que Sparky avait jamais croisé dans sa vie. Penser « père » était douloureux pour Sparky ; il n'avait jamais connu le sien, rien qu'une succession de gros buveurs mariés à des femmes désespérées, qui s'étaient servis de lui pour faire rentrer les chèques de la pension payée par l'État aux parents nourriciers et qui avaient abusé de l'enfant en l'avilissant. Non, pas un père. Sparky ne voulait pas penser « père ». Plutôt un grand frère. Voilà ce que Solly Martin était pour lui, et le gosse était encore assez jeune pour ne pas être gêné de se dire qu'il aimait Solly. Il craqua une autre allumette et la jeta vers le verre. Rien que pour faire plaisir à Solly, il prit la résolution de ne pas incendier cet hôtel quand ils partiraient.

*

* *

À trois kilomètres de là, Ruby arrêta sa Lincoln Continental contre le trottoir et trois badauds descendirent du perron pour examiner la voiture de près.

Ruby ouvrit sa portière et fit tout un cinéma en branchant son antivol sur le tableau de bord, puis elle descendit et referma soigneusement la porte à clef.

— Les Jackson habitent là ? demanda-t-elle à un des trois jeunes gens, le plus costaud avec une gigantesque brousse de coiffure Afro.

— Y a des tas de Jackson par ici, grogna-t-il d'un air maussade. Chouette bagnole.

— C'est pas une chouette bagnole, eh, dit un des autres jeunes gens. Un gros cube, c'est chouettos. Un buggy, c'est chouettos. Ça, c'est qu'une Continental.

— Ta gueule, dit le grand. Cette bagnole est chouette.

— C'est ça, dit aimablement Ruby. C'est une chouette bagnole et je suis sa chouette propriétaire, et je vais vous poser la chouette question encore une fois. Les Jackson habitent ici ?

Le grand jeune homme croisa son regard et il y vit quelque chose de froid et d'assuré qui lui fit donner à la civilité puérile et honnête une meilleure note que d'habitude.

— Quatrième par derrière. Qui vous êtes ?

— Amie de la famille, répondit Ruby. Gardez un œil sur ma voiture, vous voulez ? Dites à ceux qui chercheront à la voler qu'il y a une bombe de gaz toxique dedans qui sautera si quelqu'un essaie de la faire démarrer sans la clef.

— C'est vrai ?

— Bien sûr, affirma Ruby. Mais ce n'est pas si grave que ça en a l'air. Ça ne les tuerait pas. Simplement ça les rendrait provisoirement aveugles.

— C'est lourd, ça, dit le jeune homme.

— Ouais. C'est plus difficile de lancer le couteau sans voir.

Elle sauta rapidement sur le perron du vieil immeuble dont l'entrée en pierre avait l'air d'un formulaire rempli pour un concours international de gros mots. En haut des marches, elle poussa le bouton de sonnette des Jackson. Elle entendait derrière elle les trois aimables jeunes gens discutant avec véhémence pour savoir où il pourraient voler un masque à gaz afin de pouvoir voler la voiture sans devenir aveugles. Elle sourit. On ne répondait pas au coup de sonnette, alors elle poussa la porte intérieure, qui n'était pas verrouillée, et monta.

Au quatrième étage, il y avait une autre sonnette à la porte des Jackson, mais elle ne marchait pas non plus. Elle tambourina jusqu'à ce qu'une voix crie à l'intérieur :

— Merde, c'est fini, ce raffut ? Qu'est-ce que c'est ?

Cependant, la porte ne s'ouvrit pas.

— Tante Lettie, c'est Ruby !

— Qui ?

— Ruby, ta nièce.

La porte ne s'ouvrait toujours pas. La femme demanda :

— Qu'est-ce que c'est, le nom de ta maman ?

— Cornelia. Et elle continue de fumer sa pipe en trognon de maïs et elle porte toujours en médaillon ce dollar d'argent que tu lui as donné.

La porte s'ouvrit en grand. Une petite Noire a la figure ratatinée par l'âge, comme un pruneau, toisa Ruby des pieds à la tête, et finit

par l'empoigner par le bras et par la tirer dans le logement.

— Ruby, ma petite fille, qu'est-ce qui t'arrive ? Qui te court après ? Elle se hâta de refermer la porte.

— Pourquoi est-ce que tu te figures qu'il y a quelqu'un après moi, tante Lettie ?

— Parce que guère de gens viennent à Newark rien que pour une visite. Tu vas bien, ma petite fille ?

— Très bien, tante Lettie. Vraiment très bien.

Et quand la vieille femme fut enfin convaincue, elle étouffa Ruby dans une étreinte assez forte pour compenser les dix dernières années, pendant lesquelles elles s'étaient à peine vues.

— Entre donc, ma petite fille. Eh bien, eh bien, comme tu es devenue grande et jolie ! Allez, viens tout raconter à ta tante Lettie. Comment va ta maman ? Qu'est-ce qui t'amène ici, d'abord ?

— J'ai pensé que tu pourrais peut-être me garder ici pendant quelques jours, dit Ruby en suivant sa tante dans le petit appartement bien net mais sommairement meublé, jusque dans la cuisine.

— Maintenant, je sais qu'il y a quelqu'un après toi ! s'exclama Lettie Jackson. Si tu veux rester ici...

Ruby rit.

— Vraiment, tante Lettie, tu es la femme la plus méfiante que j'aie jamais vue. Je n'ai pas le droit d'avoir simplement envie de te faire une petite visite ?

Finalement, les cajoleries et l'évidente bonne humeur de Ruby apaisèrent la vieille femme. Tandis que Ruby parlait, à la table de la cuisine, elle allait et venait, fabriquait des galettes, faisait du thé, insistait pour que Ruby lui raconte tout ce qu'elle avait fait, comment elle allait, comment allait sa mère et son va-de-la-gueule-traîne-savates-de-Lucius, qu'elle prononçait d'une traite comme un seul mot, comme s'il s'agissait d'un titre et d'un nom, à l'instar du prince Charles ou du roi Édouard. Traîne-savates-de-Lucius.

Toute la journée, des enfants entrèrent et sortirent. Les enfants de Lettie, les enfants de ses enfants, ses nièces, ses neveux. Elle les présentait tous, officiellement, à Ruby, fille de sa sœur Cornelia, et Ruby oublia instantanément tous leurs noms. Dans cette grande commune, personne ne semblait s'en formaliser. Quand le soir tomba, la tante Lettie expliqua à Ruby que puisqu'elle était une invitée, elle n'aurait à partager son lit qu'avec une seule personne, une cousine de seize ans qui avait appris que Ruby était dans le commerce des perruques et qui voulait qu'elle en envoie deux, une pour le jour, une pour le soir, comme ça elle n'aurait pas besoin de s'embêter à se coiffer.

Enfin, Ruby put s'endormir.

— C'est là ?

Solly Martin se détourna de l'immeuble gris et regarda Lester McGurl.

— Ouais, répondit-il. Ensuite, nous partirons de ce patelin et nous irons quelque part pour gagner de l'argent... Regarde-moi cette rue ! dit-il avec indignation en fronçant les sourcils. Tu croirais que n'importe qui, avec un peu de jugeote, voudrait brûler toute la ville. Mais le type nous a payés pour cet immeuble, alors ce sera cet immeuble.

— Bon, eh bien autant que j'y aille, dit Sparky.

— Tu vas bien ? demanda Solly. T'es tout chargé et tout ?

— Probable. Je me sens bien.

— Ça me renverse, que tu entres comme ça dans un bâtiment et que tu agites les bras et v'lan, l'incendie éclate, comme ça.

— Moi aussi, avoua Sparky. Je n'ai jamais su comment ça marche. Ça se fait tout seul. Je crois même que ça devient plus fort. La dernière fois, j'étais vraiment bien.

Solly secoua la tête. Il regarda à droite et à gauche. La rue était sombre et déserte. Il fut étonné de voir une Lincoln Continental blanche garée devant l'immeuble. Ce n'était pas le genre de voiture qu'on s'attendrait à trouver dans ce quartier. Bien sûr, il y avait le mythe des gosses de l'Assistance qui conduisaient des Cadillac et passaient la journée à regarder la télévision en couleurs, mais en réalité, les Cadillac avaient généralement cinq ans et consommaient leur pesant d'essence pour faire le tour du pâté de maisons. Cette Continental ne semblait pas appartenir à cette espèce.

Sparky McGurl sauta de la voiture, courut dans la rue obscure et s'engouffra dans l'immeuble délabré.

Solly attendit. Newark n'était pas le rêve. Tout ce qui valait la peine d'être incendié avait déjà flambé. Il n'y avait que ce bâtiment et le but de ce soir n'était pas à proprement parler de la démolition de biens immobiliers ; c'était la mort. L'homme qui les avait embauchés voulait que des gens meurent. Solly haussa les épaules. Ça lui était égal. Il leva les yeux vers l'immeuble de cinq étages. Et Sparky s'en fichait aussi. Le gamin mettrait le feu à n'importe quoi, rien que pour voir les flammes.

Sparky monta sans bruit les cinq étages. Il mit le feu au dernier, puis il déclencha un nouvel incendie à chaque étage en descendant. Avant que le feu soit découvert, la cage d'escalier devrait bien flamber, pensait-il.

Remo traversa la rue étroite devant son hôtel, dans un parc qui avait été aménagé au-dessus d'un parking souterrain.

Quand il était enfant, les religieuses de l'orphelinat emmenaient leurs élèves une fois par mois au musée de Newark, mais le grand moment de la journée, c'était le pique-nique, après la visite, dans ce parc. À l'époque, il était élégant, parfaitement entretenu, plein de familles, d'étudiants et d'hommes d'affaires.

Mais lui aussi avait succombé, comme la ville. En entrant dans le parc, Remo se sentit volé. Bien peu de son enfance lui appartenait, bien peu avait encore une signification ; mais il s'était rappelé ce parc avec affection et cela l'attristait de le voir à présent.

Des ivrognes se vautraient sur les bancs, sous la lumière crue des lampadaires. Remo entendit sous les buissons des couples qui riaient. Il pressa le pas et vit un revendeur de drogue noir, avec presque autant d'or autour du cou que dans la bouche, adossé à une petite baraque à outils.

Une bande de jeunes se tenait à une vingtaine de mètres du revendeur et l'observait. Remo comprit que ces gosses attendaient leur tour. Un par un, ils s'approchaient du trafiquant, lui remettaient de l'argent et recevaient en échange un petit paquet. Dès que l'un s'était éloigné, un autre prenait sa place. Remo se demanda si le revendeur leur donnait des numéros, comme chez le pâtissier, et s'ils devaient attendre que leur numéro soit appelé, avant d'avoir le droit d'acheter leur drogue.

Il examina trois bancs avant d'en trouver un qui ne soit pas cassé, puis il s'assit et observa le revendeur. Il vit les billets passer rapidement sous la lumière et le scintillement des petits sachets que le Noir remettait après avoir examiné et empoché l'argent.

Remo se demanda où était la police ; il était heureux que sœur Mary-Margaret n'ait pas vécu pour voir ce qui était arrivé à leur parc. Quelque chose se mit à bouillonner en lui, profondément, et au début il crut que c'était de la colère et puis il s'aperçut que c'était bien plus que ça. Du chagrin. Il avait cru échapper au monde malade dans lequel il gagnait sa vie et retourner dans cette ville, aux jours innocents de son enfance. Mais le monde malade avait tout envahi, ici, aussi, et il se demanda, rien qu'un instant, s'il restait en Amérique un seul coin propre, des parcs où les enfants jouaient encore et n'avaient pas à s'inquiéter de drogués, d'ivrognes ou de trafiquants de drogue,

Le trafiquant vit que Remo le regardait. Il ne semblait pas avoir peur, il était simplement curieux, et Remo se dit que si c'était arrivé autrefois, quand le revendeur avait encore ses dents à lui et quand

Remo était encore un agent de police de Newark, cet homme aurait eu peur.

Il se demanda aussi pendant combien de temps il supporterait le chagrin avant que cela se transforme en une violente envie de faire quelque chose à propos de la cause de ce chagrin.

Le revendeur appela près de lui le petit groupe d'acheteurs. Ils discutèrent le coup ; le revendeur montrait Remo. Alors le chagrin disparut, faisant place à une rage froide. Remo se leva de son banc.

— Ça va, cria-t-il. Tout le monde s'en va.

Huit figures étonnées se tournèrent vers lui.

— Vous avez entendu. Tout le monde s'en va de mon parc.

Remo s'approcha du groupe. Les autres regardèrent le mince homme blanc, puis ils se regardèrent entre eux, en échangeant des clins d'œil et des ricanements.

— Votre parc ? répéta le revendeur.

— Ouais. Mon parc. De l'air, dit Remo.

— C'est le parc du peuple, déclara le revendeur.

Remo était plus près de lui, maintenant, et le Noir recula jusqu'à ce qu'il soit séparé de Remo par un rempart de jeunes gens.

Le rempart n'était pas assez épais. La main de Remo passa entre les gosses, empoigna le revendeur par ses chaînes d'or et tira. L'homme vola vers Remo comme une bille jaillissant du toboggan d'un flipper.

— Hé, faites pas ça ! C'est notre filière.

— Ouais, grogna un autre jeune.

Mais avant qu'ils puissent se ruer sur Remo, il tenait le revendeur la tête en bas, par les chevilles, et le secouait. Des petits sachets de poudre et des paquets d'herbe tombèrent de ses poches. Remo secoua plus fort. De l'argent, des billets et des pièces, cascadèrent par terre. Chaque fois que Remo secouait, la tête du revendeur touchait les pavés de l'allée et il gémissait.

— Au secours, geignait-il. Gratuit si vous m'aidez.

— Ta gueule, dit Remo. C'est gratuit, n'importe comment.

Il balança un coup de pied dans les sachets et l'argent et les fit glisser et s'éparpiller vers les sept jeunes gens.

— Là. Prenez ce que vous voulez. Mais tirez-vous de mon parc.

Il continuait de secouer le trafiquant, les sachets et l'argent continuaient de tomber. Et Remo continuait de les pousser du pied vers le groupe. Les gosses parurent débattre silencieusement avec eux-mêmes puis, tous ensemble, ils se précipitèrent sur le pactole. En quinze secondes, l'allée fut nette, dégagée, et les pas du dernier s'éteignaient dans la nuit.

— Je les aurai pour ça, gronda le revendeur.

— C'est terrible de se rendre compte qu'on est tout seul, hein ?

— Vous êtes qui ? demanda le Noir. Qu'est-ce que vous voulez ?

Arrêtez de me cogner la tête.

Remo remit le revendeur sur ses pieds. Il était aussi grand que Remo et encore plus mince.

— Rien qu'un élève de sœur Mary-Margaret. Elle n'aime pas ce que vous faites tous dans son parc.

Le trafiquant était très affairé à se rajuster.

— Je vous dis, mec, c'est le parc du peuple.

Il se frotta le crâne de la main gauche. La droite plongeait dans la ceinture de son pantalon, dans son dos, et reparut avec un couteau à cran d'arrêt, qui s'ouvrit avec un déclic et se pointa vers Remo. À la lumière du lampadaire, il paraissait cassant et vitreux.

Remo secoua la tête.

— Dommage, dit-il. Et moi qui allais te laisser filer.

— De la merde, tu laisseras, menaça le revendeur. Tu me coûtes et je reprends tout, dugland. Morceau par morceau.

Il brandit le couteau devant la gorge de Remo. Remo se pencha en arrière. La lame passa sans mal devant sa figure. Et soudain Remo tenait de nouveau le revendeur la tête en bas et le traînait dans l'allée vers le banc. Il le souleva et le lâcha, la tête en bas, dans une corbeille à papiers. La tête tomba dans un fracas de verre et de métal sur les bouteilles qui remplissaient la corbeille. Le revendeur dépassait. Remo appuya sur le couvercle. Le bruit des bouteilles cassées fut l'unique son, après le premier gémissement étouffé. Finalement, l'homme fut à l'intérieur. Seuls ses souliers dépassaient. C'était de vilains souliers jaune vif à talons avec une semelle plate-forme de cinq centimètres. Remo poussa et plia les jambes jusqu'à ce qu'elles entrent bien dans la corbeille, puis il donna une dernière poussée pour faire bon poids. Tout y était, maintenant. Il s'épousseta les mains, satisfait de son travail, et retourna s'asseoir sur son banc.

Dix minutes plus tard, il entendit des pas. Des pas lourds, bruyants, qui s'appliquaient à être bruyants et lourds. Pour Remo, ça signifiait flic. Jeune flic.

Il baissa les yeux sur le sol quand le policier s'adressa à lui.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous ? demanda-t-il avec un petit chevrottement de peur dans la voix.

— Rien, je suis assis dans mon parc.

— Votre parc ?

— Ouais. Le mien et celui de sœur Mary-Margaret.

L'agent se détendit un peu, comme s'il prenait Remo pour un cinglé inoffensif.

— Et vous allez rester assis là ? demanda-t-il après un bref silence.

— Oui.

— Ce parc est dangereux pour un homme blanc.

Pour la première fois, Remo leva les yeux de ses pieds et regarda

au fond de ceux de l'agent.

— Pas ce soir, dit-il. Pas ce soir.

*

* *

Ruby avait senti avant d'entendre ou de voir. Elle s'assit dans son lit.

Elle respira profondément. Pas d'erreur, c'était une odeur avec laquelle elle avait vécu depuis son enfance.

Le feu.

Elle sauta du lit et secoua sa petite cousine de seize ans.

— Réveille-toi, Lenora. La boîte flambe.

La petite était à moitié endormie, lente à réagir, alors Ruby la gifla violemment.

Lenora se réveilla, secoua la tête et porta machinalement une main à sa joue. Elle regarda Ruby, qui allait déjà vers la porte.

— L'immeuble est en feu, dit calmement Ruby. Nous devons réveiller tout le monde.

À elles deux, elles secouèrent tous les Jackson. Comme pour un exercice d'alerte, les enfants se dirigèrent vers la porte de l'appartement, chacun des plus âgés se chargeant d'un des plus jeunes.

Ruby tendit sa valise à Molly, dix-huit ans.

— Porte ça en bas. Mets-la dans le coffre de ma voiture et conduis la bagnole au coin de la rue, qu'elle ne soit pas brûlée ! ordonna-t-elle.. Et, sans attendre la réponse, elle courut dans le couloir en frappant à toutes les portes et en criant : Au feu ! Réveillez-vous, tout le monde ! Y a le feu !

Elle remarqua que l'escalier montant à l'étage supérieur flambait, les murs et les planchers étaient embrasés mais elle ne sentait aucune odeur d'essence ou de benzine et elle ne voyait pas la moindre trace de papiers ou d'autre chose qui aurait pu servir à allumer le feu.

Elle entendit des pas sur les marches et en levant le nez elle vit le jeune homme à l'Afro monumentale qui traînait tout à l'heure dans la rue. Il était en caleçon et tee-shirt et sautait les marches quatre à quatre.

Il allait passer devant Ruby sans ralentir mais elle allongea le bras gauche et le saisit par la taille.

— Où tu vas ? demanda-t-elle.

— Y a le feu ! Cette boîte flambe.

— Exact. Il y a des gens qui habitent là-haut ?

— Bien sûr. Laissez-moi...

Il fit un effort et au moment où il se dégageait du bras de Ruby, elle plongea la main droite dans la poche de son peignoir de bain et en

tira un petit revolver de calibre 38. Elle posa le canon court sur le front du garçon, entre les deux yeux.

— Monte et réveille-les.

— Ah merde.

Ruby haussa les épaules.

— Fais ça ou crève ici. Ce qui peut te faire plaisir.

Elle arma le revolver. Le jeune homme sursauta.

— Ah merde, répéta-t-il.

Ruby appuya le canon un peu plus fort et il tourna les talons pour remonter quatre à quatre à travers les flammes en hurlant à pleins poumons :

— Au feu ! Au feu ! Au feu !

Ruby leva les yeux et vit des flammes au sommet des marches. Elle comprit qu'on avait mis le feu. Ce n'était pas un seul incendie mais une suite d'incendies individuels en différents endroits. Mais qui voudrait incendier cet immeuble, à part des gosses tordus ?

Ça ne servait à rien de se poser des questions. Elle regarda autour d'elle. Des gens commençaient à sortir des logements et elle eut un instant l'impression d'être au cirque et de regarder deux douzaines de personnes sortir d'une seule Volkswagen. Ils défilaient hors des appartements par poignées, deux par deux, quatre par quatre, en frottant leurs yeux ensommeillés, leurs pas ralentis par la fatigue.

Ruby écouta un moment les cris au cinquième étage. Puis elle se fraya un passage dans le flot des enfants qui descendaient et s'arrêta au troisième, pour frapper à d'autres portes et réveiller de nouvelles familles.

Elle fit ainsi à tous les étages, jusqu'à ce qu'elle sorte sur le trottoir. Elle fut heureuse de constater qu'on avait déplacé sa voiture.

Au bas de la rue, on entendait la sirène des pompiers. Des flammes jaillissaient maintenant des fenêtres de tous les étages de l'immeuble. La tante Lettie courut vers elle.

— Ah, ma petite fille, je croyais que tu étais prise !

— Non, ça va, répondit Ruby. Tout le monde est sorti ?

Sa tante examina la foule encombrant les trottoirs.

— Je crois. Attends voir, murmura-t-elle et elle regarda encore, en comptant sur ses doigts. Je ne vois pas les Garigle.

Ruby caressa une médaille d'or qu'elle avait au cou.

— Ils habitent où ?

— Tout en haut, au cinquième sur le devant.

Les pompiers se rapprochaient. Ruby s'élança. Sa tante cria derrière elle :

— Petite fille ! Ne retourne pas là-dedans !

Les Garigle sortirent. Pas Ruby. Ils dirent à la tante Lettie qu'ils n'avaient pas vu sa nièce.

Les pompiers ne pouvaient plus sauver l'immeuble et, dix minutes après leur arrivée, le toit s'effondra à l'intérieur du bâtiment comme un soufflé raté qui s'affaisse.

Les locataires avaient été repoussés de l'autre côté de la rue, où ils étaient interrogés par des policiers qui avaient l'air de s'ennuyer.

Quand elle vit le toit s'écrouler, la tante Lettie laissa tomber sa figure dans ses mains :

— Ah, mon Dieu ! Ah, ma pauvre Ruby ! Ah, ma petite fille !

Le révérend Horatius Q. Witherspool, vêtu d'un costume italien de shantung gris, mit un bras consolant autour de ses épaules.

— Ne vous inquiétez pas, M^{rs} Jackson, tout ira bien.

Tout en parlant, il regardait les autres locataires, comme s'il les comptait.

Une heure plus tard, les murs s'écroulèrent. Des pompiers, travaillant du milieu de la rue et des immeubles voisins, déversaient des tonnes d'eau sur l'incendie. Il fallut attendre encore deux heures avant qu'ils puissent entrer. Ils fouillèrent dans les décombres mais ce fut seulement le jour venu qu'un jeune pompier découvrit le cadavre. Il cherchait dans ce qui avait été le sous-sol. Il était accompagné par un photographe du *Post-Observer* de Newark, qui avait été récemment accusé d'indifférence pour la communauté noire et avait désormais pour mission permanente d'obtenir des photos des grands incendies dans les quartiers noirs. Il avait fallu quinze jours à la direction pour savoir au juste quel genre d'incendie on devait photographier.

Seraient-ils insensibles s'ils négligeaient les incendies avec des morts, comme si les Noirs n'avaient aucune valeur journalistique une fois morts ? Le rédacteur en chef prit une décision : pas de photos d'incendies mortels, à moins qu'il y ait au moins trois morts.

Celui-ci n'avait pas de morts apparentes, alors le jeune photographe était au sous-sol avec le pompier débutant, cherchant une photo intéressante. Le photographe buta sur quelque chose qui roula plus loin. C'était long et à peu près du diamètre d'une batte de baseball. C'était marron foncé et calciné. Le photographe se pencha pour regarder de plus près. Puis il vomit.

C'était un bras.

Le pompier appela du renfort et ils dégagèrent des décombres des restes humains. Le photographe répétait à qui voulait l'écouter :

— J'ai buté sur le bras du type. Là-bas. Ça, c'est son bras.

— Ce n'est pas le bras du type, déclara un pompier.

— Si, si, c'est son bras. J'ai buté dessus, insista le photographe.

— Ce n'est pas celui d'un type. C'est un bras de cadavre. Jusqu'à ce qu'on ait identifié le corps, ce n'est ni lui ni elle, c'est le cadavre.

Quand ils eurent exhumé tout le corps, il fut impossible de savoir si c'était celui d'un homme ou d'une femme, tant la destruction de la

chair était totale.

C'était pour le photographe un cruel dilemme. Maintenant, on avait trouvé un corps. Un mort ne faisait pas une photo pour le *Post-Observer*. Mais s'il retournait au journal sans photo et si plus tard ou découvrirait d'autres cadavres dans les décombres, ça ferait un incendie à trois morts ou plus, et ça valait la photo et on lui sonnerait les cloches parce qu'il n'en avait pas.

Toute décision lui fut épargnée par le pompier qui avait retourné le corps. Quelque chose brillait, une médaille d'or, en forme de trapèze étroit rayé d'une marque en diagonale.

Le photographe prit une photo de la médaille. On ne trouva plus de cadavre mais le mystère de la médaille d'or intrigua le rédacteur en chef et il fit passer la photo à la Une. Personne, policiers ou civils, n'avait interrogé Lettie Jackson. Le corps resta sans identité.

*

* *

Remo se réveilla avec le soleil brillant à sa fenêtre du quatrième donnant sur le parc. Il alla regarder dehors. Il vit le banc où il avait passé la plus grande partie de la nuit à réfléchir. La corbeille à papiers à côté était toujours pleine et il voyait briller un peu des souliers jaunes toujours fourrés dedans. Cette vue lui fit chaud au cœur. Rien ne vaut un spectacle de beauté pour commencer la journée.

Même s'il n'avait pas faim et mangeait généralement très peu, Remo téléphona et commanda une demi-douzaine d'œufs brouillés, deux rapiers de bacon, des frites, des toasts et une grande cafetière de café. À la réflexion, il ajouta une bouteille d'eau et un bol de riz, sans assaisonnement. Et un journal.

Était-ce ce que les gens normaux prenaient au petit déjeuner ? Pourquoi pas ? Il y avait beaucoup réfléchi pendant la nuit et ne voyait pas pourquoi il ne serait pas une personne normale. Bon, d'accord, certains de ses souvenirs d'enfance avaient tourné à l'aigre et une grande partie de sa vie avait été gaspillée à travailler pour un service du gouvernement qu'il n'aimait pas tellement, mais il n'avait pas besoin d'être un assassin comme Chiun en avait besoin. Lui, il pouvait faire un tas de choses. Il évita de se les énumérer.

Il avait déjà pris sa douche quand les vivres arrivèrent sur une grande table roulante, avec le journal soigneusement plié à côté de son assiette. Il donna dix dollars de pourboire au garçon d'étage, contempla avec tendresse les œufs, le bacon et le café, puis il se servit du riz et le mâcha laborieusement jusqu'à ce qu'il soit liquide, avant de l'avaler. Il déplia le journal et une photo à la Une le fit sursauter.

Elle représentait une médaille dorée et cette médaille était le

symbole de Sinanju, un trapèze allongé traversé par un éclair en diagonale.

Rapidement, il lut l'article sur l'incendie d'un immeuble vétuste du Central Ward. Le cadavre découvert s'était révélé celui d'une femme inconnue ; la médaille avait été trouvée sous elle. L'incendie était criminel, d'après les pompiers, parce qu'il y avait quatre différents foyers dans l'immeuble.

Une médaille de Sinanju. Mais qui ? Et comment ? Il n'avait jamais vu une telle médaille, et seuls Chiun et lui connaissaient le symbole de Sinanju. Seulement Chiun et lui et... peut-être... Ruby.

Remo repoussa l'assiette de riz et alla s'asseoir sur le lit à côté du téléphone. Il composa le numéro du *Norfield Inn*, sur la plage du New Jersey.

Quand la standardiste répondit il demanda la réception et posa sa question :

— Est-ce que le vieux monsieur oriental, M^r Chiun est encore chez vous ?

— Oui, monsieur. Vous voulez lui parler ?

— Non, non, non. Je veux que vous lui portiez un message.

— Vous ne voulez pas que je vous le passe et vous pourrez lui faire votre commission vous-même ? Je viens de le voir monter à sa chambre.

— Non. Parce que si vous faites sonner le téléphone chez lui, vous aurez un appareil réduit en poudre. Écoutez, faites comme je vous le dis. Il y aura vingt dollars pour vous.

La voix de l'employé devint très, très méfiante.

— Vous allez me les envoyer par téléphone ?

— Chiun vous les donnera. Faites simplement ce que je vous dis. Si je dois aller là-bas et vous apporter quelque chose, ça ne sera pas vingt dollars, mon petit père.

— Très bien, grogna l'employé dégoûté. Quel est le message ?

— Montez dire à Chiun que Remo est au téléphone.

— Remo ?

— Oui, Remo. Dites-lui que je suis au téléphone et ainsi, quand vous le sonnerez, il décrochera le téléphone et ne l'arrachera pas du mur.

— Très bien. Quittez pas.

Trois minutes plus tard, l'employé était de retour.

— Je le lui ai dit.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit, si j'ai bien compris, qu'il n'est pas secrétaire de rien. Il ne va pas passer sa journée à bavarder avec des gens au téléphone. Il a demandé Remo comment ? Il a dit que vous devez lui écrire. Il ne veut pas vous parler. Il a parlé d'un morceau d'oreille de cochon. Des trucs

comme ça.

— Très bien. Alors vous allez remonter...

— Hé là, minute ! Combien de trajets vous voulez pour vingt dollars ?

— C'est passé à cinquante. Retournez là-haut et dites-lui que Remo a dit que c'était important. Que c'est au sujet de Ruby.

— Je ne sais pas. Il n'avait pas l'air content.

— Il n'a jamais l'air content. Cinquante dollars.

— Oh ! Bon...

L'employé posa son combiné sur son comptoir. Quand il revint, il annonça :

— Il dit qu'il fera une exception à un règlement irrévocable et qu'il vous parlera.

— Ah, tant mieux.

— Comment est-ce que je touche mes cinquante dollars ?

— Je dirai à Chiun de vous les donner.

— Je savais que ça serait quelque chose comme ça, maugréa l'employé.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Remo.

— J'ai vu ce Chiun à l'action, hier. Il est descendu pour déjeuner. Il donne des ordres au garçon. Il ne voulait personne aux tables autour de lui. Quand il est parti, il a fait le tour de toutes les tables et il a raflé toute la monnaie que les gens avaient laissé en pourboire. C'est pas lui qui va me donner cinquante dollars.

— Faites-moi confiance. Je veillerai à ce qu'il vous les donne.

— Bon, mais je croirai ça quand je le verrai. Quittez pas, je vous passe la communication.

Le téléphone sonna douze fois avant que Chiun décroche. Comme d'habitude, il ne parla pas à l'appareil, pas même pour se nommer. Il décrocha et attendit.

— Chiun, c'est Remo.

— Remo comment ?

— Allez, Chiun, cessez de faire l'idiot ! Remo.

— J'ai connu autrefois un Remo, dit Chiun. C'était un ingrat et un mauvais sujet. Au fait, il avait une voix un peu comme la vôtre, même. Cette espèce de nasillement geignard des Blancs. Des Américains surtout.

— Ecoutez, Chiun, j'attendrai pendant que vous ferez passer votre bouderie, parce que j'ai quelque chose d'important à vous dire.

— Cet autre Remo disait toujours qu'il avait des choses importantes à dire, aussi, mais quand j'écoutais, il me racontait des stupidités sans queue ni tête.

— Chiun, c'est au sujet de Ruby.

Chiun garda le silence, attendant que Remo en dise plus.

— Est-ce que vous lui avez donné une médaille de Sinanju ?

— Non.

— Ah...

— Mais elle en avait une. Elle me l'a gagnée aux cartes. Elle a triché. Jamais je ne pardonnerai à cette femme.

— Une médaille d'or avec l'emblème de Sinanju dessus ?

— Oui.

Remo gémit, un long *aaaaaaah* angoissé.

— Qu'est-il arrivé à ma médaille ? demanda Chiun.

— Ce n'est pas votre médaille, c'est Ruby. J'ai peur qu'elle soit morte.

— Avec ma médaille ?

— Avez-vous fini de vous inquiéter de votre foutue médaille ? Je vous dis que je crois que Ruby est morte. On a trouvé un cadavre dans un incendie, un cadavre de femme et elle avait une médaille de Sinanju.

— C'est terrible, ça, dit Chiun.

— Donnez cinquante dollars à l'employé de la réception, dit Remo.

— Certainement. Des médailles par-là, cinquante dollars par-ci. Tu dois penser que je suis fait de richesses.

— Faites ce que je vous dis. Donnez-lui cinquante dollars et restez un moment chez vous. Quand j'en saurai davantage, je vous rappellerai.

Chiun raccrocha sans répondre.

Remo contempla un moment l'appareil, commença à composer un autre numéro, puis il raccrocha et retourna à la table roulante où il relut l'article du *Post-Observer*. Incendie criminel, pensait-on, mais quand même un drôle d'incendie criminel. Divers foyers, quatre endroits différents, aucun signe de petit bois ou de papier ni de méthodes incendiaires comme pour mettre le feu à l'immeuble.

Remo songea à l'emplacement des foyers. Ce n'était pas des vandales. Les vandales flanquaient le feu et s'enfuyaient. Quatre foyers, ça signifiait un travail de professionnel, mais qui voudrait incendier ce vieil immeuble misérable ? Ce n'était pas comme une entreprise dont le propriétaire, après l'incendie, peut réclamer des tas de remboursements de matériel et d'articles qu'il a déjà volés et emportés et vendus. L'assurance pour l'incendie d'un immeuble vétuste de Newark ne couvrirait même pas le remplacement des boutons de porte.

Alors pourquoi ? Et qui ?

Il retourna au téléphone et composa un numéro portant l'indicatif 800. Il le mit en communication avec une ligne commerciale, celle d'un sex-club dans le vent.

Une voix féminine un peu haletante répondit.

— Salut, trésor, roucoula-t-elle.

— Salut, dit Remo à l'enregistrement. Je voudrais acheter une charrie.

— Si tu en veux autant que moi, répondit la voix enregistrée, tu dois aspirer à un peu plus de compagnie.

— À dire vrai, j'allais regarder la rediffusion de la « Famille Partridge » à la télé.

— Écoute ça, dit le répondeur.

La voix féminine fut remplacée par des gémissements féminins et par la respiration oppressée d'un homme, puis la femme murmurait entre ses dents : « Ah oui, oui, oui. Encore, encore. » Et tandis que se poursuivait ce dialogue orgiaque, Remo dit clairement au téléphone :

— Cinq, quatre, trois, deux, un.

L'enregistrement se tut. Remo entendit une sonnerie et puis il eut Harold W. Smith au bout du fil.

— Oui ?

— Smitty, écoutez, je dois vous dire que j'aime beaucoup mieux votre nouveau message que lorsqu'il me fallait demander la « Prière-par-fil ».

— Ah, Remo. Qu'est-ce que c'est ? demanda Smith, sa voix normalement froide un peu plus glaciale que d'habitude.

— Où est Ruby ?

— Vous ne le savez pas ?

— Si je le savais, est-ce que je le demanderais ?

— Elle est partie. Quand je suis rentré hier, elle n'était plus là. Je pensais que vous aviez quelque chose à voir là-dedans.

— Ruby n'a pas besoin de moi pour lui dire de mettre les bouts quand un endroit devient dangereux. Vous n'avez pas eu de ses nouvelles ?

— Aucune.

— Vous ne savez pas où elle est allée ?

— Elle n'est pas retournée chez elle à Norfolk, dit Smith. J'ai déjà vérifié.

— Où aurait-elle pu aller d'autre ?

Remo crut voir Smith hausser les épaules au téléphone.

— N'importe où. Elle a de la famille à Newark. Je ne sais pas. Pourquoi ? Vous avez décidé de revenir au travail ?

— Pas encore, répliqua Remo.

Son estomac se crispait. Il était de plus en plus certain que le cadavre calciné trouvé dans les décombres de l'incendie, impossible à identifier tant il était brûlé, était celui de Ruby, la jeune, belle et vibrante Ruby qui ne demandait rien à la vie qu'à la vivre. Pour la seconde fois en moins de douze heures, il se laissa envahir par le chagrin, un chagrin d'autant plus triste qu'il se rappelait l'émotion. La

veille, il avait été attristé en s'apitoyant sur lui-même, en s'apercevant que son enfance était morte. Mais cette peine-ci était plus profonde, basée sur la terrible certitude que pour Ruby toute vie avait disparu. Et pour la deuxième fois en moins de douze heures, le chagrin fit place à une autre émotion : la colère.

— Smitty, dit-il, c'est important. Avez-vous quelque chose dans vos ordinateurs sur les incendies criminels ?

— Dois-je comprendre que cela signifie votre retour au travail ?

— Je vous en prie, Smitty, ne marchandez pas avec moi. Les incendies criminels ?

Il y avait quelque chose, dans la voix de Remo, qui poussa Smith à demander :

— Quel genre d'incendie criminel ? Quelque chose de spécial ? Il y a des caractéristiques ?

— Je ne sais pas, avoua Remo. Des foyers multiples éclatant dans un immeuble, peut-être. Aucune trace de carburant ni de matières inflammables, ni de système de mise à feu.

— Attendez, dit Smith.

Il mit Remo en attente.

Remo imaginait Smith posant le combiné et appuyant sur le bouton qui faisait monter le clavier et l'écran du terminal de son bureau.

Il voyait Smith taper consciencieusement les informations qu'il voulait et se carrer dans son fauteuil pour attendre que les banques de mémoire gigantesques de CURE se fouillent, se compulsent et comparent ce qu'elles savaient avec ce que Smith demandait.

Il revint au bout du fil après exactement quatre-vingt-dix secondes.

— Il y a eu cinq incendies de ce genre depuis deux mois, annonça-t-il. Les deux premiers dans le canton de Westchester, près d'ici. Et puis trois dans le nord du New Jersey.

— Ça fait six, maintenant. Vous ne savez pas qui fait ça ?

— Non. Pas de témoins. Pas d'indices. Rien. Pourquoi ? Pourquoi est-ce si important pour vous ?

— Parce que je dois quelque chose à quelqu'un, répliqua froidement Remo. Merci, Smitty. À un de ces jours.

— Y avait-il autre chose que vous vouliez me dire ?

— Ouais. Ne vous faites plus de souci pour Ruby. Vous pouvez rappeler vos chiens.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous racontez ?

— Ne vous en faites pas, dit Remo. Nous rendons simplement service à un ami.

— Remo, dit Smith.

— Ouais ?

— Nous n'avons pas d'amis, déclara le directeur de CURE.

— Maintenant, nous en avons même un de moins que ça, dit Remo.

CHAPITRE V

— Combien de temps, ô Seigneur, combien de temps ?

— Combien de temps ? répétèrent les fidèles.

— Combien de temps, ô Seigneur, vas-tu laisser opprimer ton pauvre peuple noir ? Dis-nous combien de temps !

— Combien de temps ? psalmodia obligeamment la congrégation.

Le révérend Dr Horatius Q. Witherspool se dressait dans sa chaire, dominant ses cent vingt ouailles, cent femmes et vingt hommes de plus de soixante-cinq ans. Il levait théâtralement les bras, ses manchettes blanches éblouissantes sortaient des manches de sa veste de mohair noir, ses boutons de manchettes en or et brillants étincelaient au soleil dominical comme du toc tout neuf.

— Nous en avons encore perdu un, dit-il.

— Amen, fit la foule.

— Le feu a encore frappé et a emporté l'un de nous ! gémit le révérend Witherspool.

— Emporté ! se lamentèrent les fidèles.

— Nous ne savons pas qui... Nous ne savons pas comment... Et nous devons nous demander ! Cette personne était-elle prête à retrouver son créateur ? Était-elle prête ?

— Était-elle prête ? chantèrent les ouailles.

— Quand on aura trouvé qui elle était, est-ce qu'on trouvera ce qu'elle pensait de ceux qu'elle a laissés derrière elle ?

Le révérend regarda autour de lui et joignit les mains sur le bord de son lutrin. Il considéra ses fidèles d'un air pénétré, c'est-à-dire en penchant légèrement la tête et en fermant à demi les yeux.

— Où découvrira-t-on que cette pauvre femme a quitté cette vallée des larmes pour être avec le Grand Seigneur et qu'elle n'a laissé derrière elle pour ceux qui l'aimaient que des dettes et des factures et les éternels pas des créanciers ? Est-ce cela que nous découvrirons ?

Il examina tout son monde.

— Nous ne devons jamais oublier. Quand Dieu appelle, nous voulons être prêts à le retrouver. Mais nous laissons des êtres chers derrière nous. Nous voulons partir à la rencontre de ce Seigneur et nous voulons pouvoir sourire et regarder ce grand Seigneur en plein dans ses yeux de grand Seigneur et lui dire : « O Seigneur, j'ai bien agi envers ceux que je laisse derrière moi. Je leur ai laissé ce qu'il leur faut pour vivre. Je leur ai laissé l'argent de l'assurance et quand ils vont m'enterrer ils n'auront pas à vendre les meubles et tout ça, mais

ils toucheront l'argent de l'assurance et ils trouveront les moyens...

— Les moyens, dirent les fidèles.

— Et le nécessaire...

Et Witherspool articulait en détachant bien chaque syllabe : « Néces-sai-re ».

— Et le nécessaire, répétèrent les fidèles.

—... pour m'enterrer. Et même mon église que j'aime, la Première église évangélique abyssine apostolique de la Bonne Cause et le révérend Dr Horatius Q. Witherspool, n'ont pas été oubliés dans ma police d'assurance, et ils pourront continuer à travailler pour toi, Seigneur.

Encore une fois, il regarda ses fidèles.

— Et le bon Seigneur lui dira : « Voyons, sois bénie, ma Sœur, et entre donc, parce que tu as vraiment fait mon travail et tu as montré ta bonté et ta générosité, et j'aimerais seulement que tout le monde en fasse autant pour que nous puissions tous vivre ensemble ici en haut dans l'éternité... »

— Dans l'éternité ! psalmodia la foule.

— Dans le bonheur ! entonna Witherspool.

— Dans le bonheur ! fit l'écho.

— Et avec des primes bien payées au jour dit, pour protéger notre famille et notre église.

— Pour nous protéger, Seigneur ! clama la congrégation.

— Amen, dit Witherspool.

Il alla se planter à la porte de derrière de son église pour saluer ses fidèles qui partaient, en leur serrant longuement la main de sa droite tandis que la gauche fourrait dans leur poche ou leur sac un prospectus de la Compagnie d'Assurances Prudence-d'Abord Grandchlem, expliquant comment, pour soixante-dix cents par jour seulement, sans examen médical, on pouvait prendre pour cinq mille dollars d'assurance sur la vie. Le prospectus contenait aussi un formulaire, déjà partiellement rempli, garantissant deux mille cinq cents dollars de l'assurance au révérend Dr Horatius Q. Witherspool, pasteur de la Première église évangélique abyssine apostolique de la Bonne Cause.

Quand le dernier paroissien fut parti, Witherspool ferma la porte et suivit la travée de sa petite église en sifflotant : *Nous sommes une Famille.*

Il s'arrêta sur le seuil de la petite pièce, derrière l'autel. Un homme blanc était assis à la table et lisait la rubrique sportive du *New York News*, où le révérend Dr Witherspool avait entouré de rouge les équipes de baseball sur lesquelles il misait ce jour-là.

L'homme blanc leva les yeux.

— À votre place, je ne prendrais pas les Red Sox, dit-il. Ils sont sur

le point d'entamer leur déclin annuel et en allonger neuf pour en gagner cinq ne me paraît pas très judicieux.

— Qui êtes-vous ? grogna Witherspool, en se demandant si ce Blanc faisait partie de la brigade anti-jeux.

— Je sais que vous vous intéressez beaucoup aux assurances, dit le Blanc.

— Je ne comprends pas, répliqua Witherspool et il recula légèrement.

Le Blanc se leva et continua de parler comme s'il n'avait pas entendu le pasteur.

— Moi, je représente la compagnie d'assurances de la Dernière Chance Pigeon, et j'ai à vous proposer une stupéfiante police qui, sans paiement d'aucune prime, garantit que vous allez vivre.

Witherspool cligna des yeux. Il n'avait jamais entendu parler d'une police d'assurance comme ça.

— Vivre ? demanda-t-il. Combien de temps ?

— Assez pour voir si ces boutons de manchettes vont ternir, répondit Remo. Et la seule prime que vous aurez à payer sera de me dire qui vous avez payé pour incendier cet immeuble au bas de la rue.

Il sourit. Pas Witherspool.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Maintenant, il était sûr que cet individu était un inspecteur d'assurances.

Il répéta qu'il ne savait pas de quoi cet homme parlait. Il le répétait encore avec insistance quand il fut fourré dans le coffre d'une voiture de location et, tout en sachant fort bien que le conducteur ne l'entendait pas, il ne cessa pas de crier qu'il ne comprenait rien, pendant les vingt minutes de trajet, jusqu'à ce qu'il entende la voiture quitter la route principale et rouler sur un chemin de gravier.

Il ne savait pas ce que voulait ce cinglé, mais, bon Dieu de bon Dieu, est-ce qu'il ne savait pas que le mohair se froissait ? Et si son costume était taché d'huile, il serait fichu ! Cinq cents dollars de perdus ! Il avait bien l'intention de flanquer son pied au cul de ce blanchet dès qu'il sortirait de ce coffre.

Quand le couvercle se souleva, il cligna des yeux au soleil de midi, s'extirpa du coffre et lança une bonne droite à la tête de ce mince homme blanc. Il rata sa cible et fut retourné et traîné par le col de son beau costume, par terre, derrière l'homme.

— Vous n'avez pas le moindre respect pour les vêtements, dit Witherspool.

— Là où vous allez, vous n'en aurez pas besoin, rétorqua Remo.

Witherspool ne pouvait pas bouger la tête, mais en tournant les yeux à droite et à gauche, il vit qu'ils étaient dans la cour d'une des grandes raffineries qui bordent la partie nord de l'autoroute du New

Jersey, près de l'aéroport de Newark.

Ce Blanc dément le traînait vers une des cheminées de soixante mètres de haut qui brûlaient les déchets gazeux du processus de raffinage. En se tordant le cou, le pasteur distinguait le sommet de la cheminée et, tout là-haut, les flammes omniprésentes sortant en gerbe vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et puis le Blanc arriva à la base de la cheminée de briques jaunes et Witherspool se demanda ce qu'il faisait. Il eut très peu de temps pour se noyer dans les hypothèses ou s'abîmer dans les conjectures, car soudain il quitta le sol. Le Blanc, le tenant de la main gauche, se servait de la droite et de ses pieds pour grimper le long de la paroi lisse de la cheminée.

Witherspool avait si peur qu'il ne se demandait même plus comment le Blanc montait sur ces briques unies légèrement inclinées, mais il sentait leur dureté contre son dos. Et quand il regarda en bas, il vit qu'il était déjà à trente mètres de hauteur. Alors il pria, il pria vraiment pour la première fois depuis des années, en disant :

— O Seigneur, je ne sais pas ce que veut ce fou mais assurons-nous, Seigneur, qu'il ne va pas trop vite perdre ses talents de grimpeur comme ça tout à coup.

Quelques instants plus tard, Witherspool était au sommet de la cheminée. Il sentait la chaleur du gaz enflammé. Il sentit que le Blanc le soulevait et le lâchait. Tendant les mains, le pasteur s'accrocha au bord de la cheminée et resta suspendu, ses pieds se balançant dans le vide au-dessous de lui.

— Ne ruez pas comme ça, conseilla Remo. Ce sera plus difficile de vous cramponner.

Witherspool leva les yeux. Remo était assis sur le rebord de briques, aussi tranquille que s'il était sur un banc de parc.

— Je n'aime pas être accroché là, dit le pasteur. Faites-moi redescendre.

— Vous n'avez qu'à tout lâcher. Vous descendrez assez bien.

Witherspool se cramponna de plus belle.

— Qu'est-ce que vous voulez ? gémit-il.

— Eh bien, comme je disais tout à l'heure, qui avez-vous embauché comme torche, pour incendier cet immeuble ?

— Je ne...

— Simple avertissement, révérend, interrompit Remo. Un mensonge de plus et je vous fais tomber *dans* la cheminée. Je le ferai peut-être de toute façon, d'ailleurs. Alors, qui ?

— Faites-moi descendre et je vous le dirai.

Il regardait Remo d'un air implorant, mais Remo haussa les épaules et marmonna :

— Ma foi, je ne sais pas.

— Vous me laisserez vivre, si je vous le dis ?

- Je ne sais pas, répéta Remo.
- Vous ne me lâcherez pas dans la cheminée ?
- Je ne sais pas.

Witherspool transpira. Il commençait à avoir mal aux doigts, ses mains moites glissaient et son ventre sentait la chaleur des briques.

- Bon, dit-il en essayant de sourire à Remo. Marché conclu.

Remo ne lui rendit pas son sourire.

- Qui ? répéta-t-il.

— Il s'appelle Solly.

- Solly comment ?

— Il ne l'a pas dit. Un jeune homme blanc, Solly. Dans les vingt-huit ans. Il a un partenaire.

- Qui est le partenaire ?

— Je ne l'ai pas vu mais j'en ai entendu parler.

- Et alors ?

— Un gosse. Dans les quatorze ans. Solly l'appelle Sparky et il dit que ce même est un magicien pour mettre le feu.

- Où avez-vous rencontré ce Solly ?

— Il m'a contacté. J'avais fait savoir que je cherchais une torche.

- Et il vous a contacté ?

— Oui.

- Il est de Newark ?

— Je ne crois pas. Je l'ai rencontré dans le bar du *Roberts Hôtel*.

- Il est descendu là ? demanda Remo.

— Je ne sais pas.

Witherspool regarda de nouveau Remo, qui fronça les sourcils.

— Attendez, dit précipitamment Witherspool. Il a signé l'addition du bar. Avec le numéro de sa chambre. Il devait être descendu là.

- Merci, mon Révérend, dit Remo.

Il se repoussa du rebord. Lentement, le dos contre les briques de la cheminée, il commença à descendre à pied le long de la paroi lisse.

- *Vaya con Dios*, dit-il.

— Hé ! Attendez !

Remo s'arrêta. Il était à trois mètres au-dessous de Witherspool, collé contre la cheminée comme une mouche sur un mur.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Vous ne pouvez pas me laisser ici !

- Pourquoi pas ?

— Mais... mais... c'est pas humain !

- C'est le business, trésor, dit Remo.

Il reprit sa descente. Il avait fait encore cinq mètres quand il s'arrêta et cria à Witherspool :

— Hissez-vous sur le rebord. Quelqu'un finira bien par vous remarquer.

— Merci, grommela Witherspool. Mais de quoi ça aura l'air ? Un homme d'Église en haut d'une cheminée d'usine ?

— Vous pourrez toujours raconter que c'est un coup du diable.

Remo se remit à descendre, en courant presque, à croire qu'il enfonçait ses talons dans les petits interstices entre les briques et s'en servait comme si c'était de larges marches. Arrivé en bas, il se retourna et agita la main à Witherspool, qui était assis avec son ample postérieur sur le rebord et essayait vaillamment d'empêcher ledit postérieur d'être embrasé par les vapeurs enflammées.

Remo alla remonter dans sa voiture, démarra et reprit l'autoroute du New Jersey.

Il avait deux visites à faire.

*

* *

Le gérant expliqua soigneusement à Remo qu'il comprenait fort bien l'importance de la chose, oui, mais non, il regrettait beaucoup de ne pouvoir permettre à Remo de regarder la note d'un client parce que, eh bien, c'était contre les règlements de l'hôtel et cela ne se faisait pas.

Puis il s'assit dans son fauteuil, incapable de bouger, pendant que Remo examinait toutes les notes du *Roberts Hôtel*.

Il en trouva une au nom de Solly Solomon. C'était le seul nom se rapprochant de ce qu'il cherchait.

— Ce Solly Solomon, demanda-t-il au gérant. Comment est-il ?

Le gérant essaya de répondre mais ne put remuer les lèvres ni parler.

— Ah, pardon, murmura Remo.

Il se retourna du classeur et toucha un point sur le cou du gérant, qui put alors parler tout en restant incapable de bouger.

— Jeune, dans les trente ans, peut-être, taille moyenne, cheveux bruns.

— Il voyage avec un gosse ?

— Ouais. Un petit gamin maigrichon, dans les treize ans. Il n'arrêtait pas de gratter des allumettes et de les jeter dans les corbeilles à papier. Je pense qu'il doit être attardé.

Remo hocha la tête.

Il prit toutes les notes de Solly Solomon, les mit dans une enveloppe et se dirigea vers la porte.

— Hé ! Attendez ! cria le gérant.

— Oui ?

— Je ne peux pas bouger. Vous ne pouvez pas me laisser comme ça !

Remo secoua la tête.

— Ça passera d'ici un quart d'heure. Détendez-vous et appréciez. Vous vous sentirez si bien quand ce sera fini !

Dehors, Remo s'approcha du premier taxi jaune en tête de la station. Il se pencha à la vitre baissée.

— Vous allez à l'extérieur ? demanda-t-il au chauffeur.

— Si le prix est bon.

— Rye, New York.

— Trop loin, dit le chauffeur.

— Cent dollars.

— Le prix est bon.

Remo remit l'enveloppe au chauffeur.

— Ceci doit être donné en mains propres au Dr Harold Smith, au sanatorium de Folcroft, à Rye, dans l'État du New York. Vous avez compris ?

— Compris. Ça doit être important.

— Pas tant que ça.

— Et mes cent dollars ?

Remo lui tendit un billet de cent tout neuf. Pendant que le chauffeur l'examinait, il regarda la plaque avec le nom, au-dessus du compteur. Quand le chauffeur releva les yeux, il lui dit :

— Maintenant, Irving, je connais votre nom et le numéro de votre taxi. Si cette enveloppe n'est pas livrée, je vous rendrai la vie assez intéressante.

Le chauffeur le regarda d'un air dédaigneux. Sa main droite glissa instinctivement sur le siège, vers une énorme clef à molette qu'il gardait bien en vue.

— Intéressante comment ? demanda-t-il.

Remo plongea les deux mains par la portière et prit la clef.

— Comme ça, dit-il.

Il plia la grosse clef à molette entre ses mains et la cassa en deux. Il rejeta les deux moitiés sur le siège.

Irving regarda la clef, puis Remo et de nouveau la clef. Il passa sa vitesse.

— Rye, New York, nous voici !

— Le Dr Harold W. Smith, sanatorium de Folcroft, lui rappela Remo.

— C'est pigé, répliqua Irving puis, à la réflexion : Dites, c'est dimanche. Il sera là ?

— Il y sera, affirma Remo.

Il attendit au bord du trottoir que le taxi démarre, puis il traversa et se rendit au siège de la police. Pendant un long moment, il resta devant le bâtiment, de l'autre côté de la rue. Ça n'avait pas changé depuis qu'il faisait ses rondes en uniforme dans cette ville, qu'il entraînait

et sortait de cet immeuble plusieurs fois par jour. Ce n'avait été qu'une vieille baraque avec un large perron, mais Remo le voyait maintenant d'un autre œil. Il sentait l'usure des marches, il savait quelle force il faudrait appliquer pour fendre la pierre. Il lui suffisait de regarder le vieux mur de briques pour savoir à une livre près la force nécessaire pour faire sauter le mortier d'entre les blocs. Il se souvenait d'une lourde porte en bois mais il voyait maintenant une porte de bois et savait immédiatement comme il devrait frapper du gras de la main sur la serrure pour l'ouvrir.

Il était différent. La ville n'avait pas changé, c'était lui. Les gens disaient qu'on ne pouvait pas retourner chez soi mais ce n'était pas vrai. On pouvait revenir, seulement quand on arrivait, on se rendait compte qu'on n'était pas chez soi et qu'on ne l'avait jamais été. Un homme transportait son foyer avec lui, dans sa tête, en sachant qui il était et ce qu'il était.

Remo ruminait ces pensées. Et puis il se demanda : *Mais qu'est-ce que tu es ?* Et avant de se laisser répondre, il traversa et entra au siège de la police.

L'agent Calicano travaillait aux objets trouvés. Il faisait partie des meubles, implanté dans cet emploi par un oncle ayant des relations politiques, et il en faisait juste assez pour qu'il soit trop embêtant de le muter ou de le renvoyer.

Remo se planta devant son bureau.

Calicano leva les yeux. Pendant un moment, il eut l'air de reconnaître Remo, puis il baissa de nouveau le nez sur ses papiers.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? grogna-t-il.

Remo jeta sur le bureau une carte du FBI au nom de Richard Quigley.

— FBI, dit-il.

Calicano examina la carte, vérifia que la photo avait bien la tête de Remo, puis il la rendit.

— FBI, hein ? C'est peut-être là que je vous ai vu. Votre tête me dit vaguement quelque chose.

— Probablement, reconnut Remo.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Cet incendie d'hier. Je peux voir cette médaille qu'on a trouvée ?

Calicano hocha la tête. Il se leva lourdement et se dandina vers un mur tout criblé de petits casiers. Dans l'un d'eux, il prit une longue enveloppe en papier kraft.

— Pourquoi le FBI s'intéresse à cet incendie ? demanda-t-il.

— Bof, une histoire d'impôts, je crois. C'est ça ?

Calicano ouvrit la grande enveloppe, qui était perforée et attachée par-derrière avec de la ficelle rouge.

— Ouais.

Dans la grande il prit une autre enveloppe plus petite et une feuille de papier.

— Faut d'abord me signer ça, dit-il.

Remo prit un stylo et quand il voulut signer il ne se souvint plus du nom de la carte du FBI.

Richard. Richard quelque chose. Alors il finit par signer Richard Williams.

Sans regarder la feuille, Calicano la posa sur son bureau et ouvrit l'enveloppe blanche. Il fit glisser la médaille dorée dans sa main et la tendit à Remo. Remo la prit de la main droite, et l'enveloppe blanche de la gauche.

Il examina la médaille. Il fit tout un petit cinéma, en la soupesant et en la faisant sauter dans sa main. Il la haussa à la lumière, comme s'il cherchait des éraflures microscopiques, puis il hocha la tête et, sous les yeux attentifs de Calicano, il parut la remettre dans l'enveloppe, dont il lécha et colla le rabat. Et il la rendit à l'agent.

— Ça va. Merci, c'est tout ce qu'il me fallait, dit-il.

Il tourna les talons. Calicano remit la petite enveloppe dans la grande et ramassa la feuille que Remo avait signée. Il la regarda et cria :

— Hé, Williams !

Remo s'arrêta et se retourna.

— Ouais ?

— Je croyais que vous vous appeliez Quigley ? Sur votre carte.

— Oh ça, une vieille carte, expliqua Remo.

Il sortit, laissant le policier se gratter la tête et se demander pourquoi ce Williams le nom et la tête, lui semblaient familiers. Comme quelqu'un qu'il aurait connu dans le temps. Mais le baseball allait commencer, alors Calicano alluma sa télévision et oublia promptement Williams et la médaille. Jusqu'au milieu de la nuit, quand il se réveilla en sursaut, la figure convulsée, comme un homme qui vient de voir un fantôme. Il resta assis un moment, écoutant les battements désordonnés de son cœur, puis il se dit qu'il était fou, qu'il était bête, que Remo Williams était mort depuis des années, et il se promit d'y aller désormais mollo sur les linguine à la sauce aux clams blancs, parce que ça lui faisait toujours cet effet-là.

Il se rallongea et se rendormit avec le sourire.

CHAPITRE VI

Le Dr Smith tendit la médaille à Chiun. Les deux hommes se faisaient face, de part et d'autre du bureau de Smith, et si le directeur de CURE n'était pas particulièrement grand, il avait tout de même une tête de plus que le vieil Oriental.

— Vous reconnaissez ceci ? demanda Smith.

Chiun caressa la médaille, puis il la fit prestement disparaître dans un des replis de son volumineux kimono jaune d'après-midi.

— C'est le symbole de Sinanju, dit-il.

— Remo dit que vous l'avez donnée à Ruby.

— Ah, oui. Remo. Et où est-il maintenant ? demanda Chiun.

— Cette médaille a été découverte après un incendie. Ruby est morte, dit Smith.

— Oui, murmura Chiun, la figure impassible, la voix neutre et dépourvue d'émotion.

Smith avait vu et entendu cette figure et cette voix des centaines de fois, mais elles le mettaient toujours mal à l'aise. Il savait que les rares personnes qui le connaissaient le jugeaient insensible. Mais Chiun, quand il le voulait, savait être plus froid et plus cruel que Smith n'aurait jamais rêvé de l'être. Le directeur de CURE se méfiait aussi de l'apparente incapacité de Chiun de comprendre ce qu'était CURE et ce que l'on y faisait. Il était certain que Chiun comprenait beaucoup plus qu'il ne le paraissait.

— Je crois que Remo cherche les gens qui sont responsables de l'incendie, dit Smith.

— Parce que des gens sont responsables ?

Smith hocha la tête.

— C'était un incendie criminel. Remo m'a envoyé des renseignements sur quelqu'un qui a pu y être mêlé. Quand nous les avons programmés, les ordinateurs ont révélé que l'homme en question était celui dont le magasin avait été le premier à brûler, dans cette suite d'incendies. Solly Martin. Nous avons obtenu sa photo, par sa famille, et c'est Remo qui l'a maintenant.

Chiun eut l'air d'approuver. Smith était embêté de rester debout mais sans trop savoir pourquoi, il n'osait pas s'asseoir si Chiun ne s'asseyait pas le premier.

— Ces incendies ? demanda Chiun. Ils ont été provoqués contre de l'argent ?

— Oui, Maître. Ce Martin et un jeune garçon... Ils voyagent un peu

partout, et provoquent des incendies contre des gages.

Smith s'étonna de voir passer une ombre de souci dans les yeux de Chiun.

— Un jeune garçon ?

— Nous savons très peu de choses de lui, sinon qu'il doit avoir treize ou quatorze ans. Quant à savoir pourquoi il est embarqué avec ce Martin, nous l'ignorons. Ce n'est pas un parent. Nous avons vérifié.

— Ces incendies... Est-ce qu'ils éclatent de la manière conventionnelle ?

Smith examina Chiun. Le pli vertical, au-dessus de son nez, se creusa.

— Eh bien, à vrai dire, non. Ils sont insolites parce qu'ils éclatent sans...

— Matières inflammables, compléta Chiun. Ni carburant.

— Oui. Pourquoi ? Est-ce important ?

— C'est important pour moi. Où est Remo ?

— Je ne sais pas. Il y a eu toute une série d'incendies dans des villes de plus en plus à l'Ouest. J'ai donné la liste à Remo. Il doit suivre cette piste. Vous la voulez ?

Chiun secoua la tête.

— Toutes les villes américaines se ressemblent pour moi. New quelque chose ou un nom indien ou celui d'un saint. Je trouverai Remo tout seul.

Il sortit du bureau. En le regardant partir, Smith se laissa tomber dans son fauteuil. Il aurait bien aimé savoir pourquoi le fait qu'un enfant soit mêlé à ces incendies criminels était important.

Dans le couloir, Chiun s'arrêta, devant le bureau de Smith. Il tira de son kimono la médaille de Sinanju et la regarda en souriant. Il la fit sauter deux ou trois fois dans sa main, comme s'il la soupesait, et la fit de nouveau disparaître.

Puis il s'éloigna rapidement. À présent, il ne souriait plus.

CHAPITRE VII

Remo, assis au volant de sa voiture, pliait et repliait sa carte mais, à chaque fois qu'il changeait la pliure, le volet qu'il voulait consulter se retrouvait à l'intérieur.

Son prochain arrêt serait Saint-Louis. Il en était sûr. Les incendies suivaient une piste, de White Plains à Newark puis, de ville en ville, de village en village le long de la côte atlantique d'abord, puis vers l'ouest à travers le pays. Remo leva les yeux et vit un panneau indicateur qui lui apprit que Saint-Louis était à soixante-cinq kilomètres.

Il jeta la carte par la portière et appuya sur l'accélérateur.

À Saint-Louis, il ne sut pas du tout où s'adresser pour trouver un incendiaire. Est-ce qu'ils avaient des bureaux de placement, comme les dockers et les valets de chambre ? Comme il ne trouvait rien de mieux, il prit une chambre dans un hôtel, puis il acheta un journal et un titre au bas de la première page attira son attention :

COMMENT L'INCENDIAIRE

M'A RENDU MEILLEUR

par Joey Geraghty

Au *Punchie's Saloon*, là où mon copain Wallace T. McGinty reste assis si longtemps que les gens veulent lui fourrer des robinets dans l'oreille, il me racontait qu'il y a des choses qu'on ne fait absolument pas, même pour de l'argent. Il me l'a prouvé en m'expliquant que l'idée ne lui viendrait jamais de jeter tout un car de religieuses aveugles dans un ravin.

— Et ça, c'est un fait, m'a-t-il dit.

Je lui ai répliqué qu'il ne reconnaîtrait pas un fait si ça venait le mordre dans son livret de caisse d'épargne. En regardant autour de moi dans *Punchie's Saloon*, j'ai dit que je savais bien qu'on pouvait faire faire n'importe quoi à n'importe qui, sauf peut-être se reproduire à bon escient.

Je ne sais pas pourquoi, Wallace T. McGinty a pris ça tellement à cœur. Il a déclaré qu'il demanderait à la première personne qui entrerait son opinion, que la chose serait décidée et que le perdant paierait la tournée. Comme même une chance moitié-moitié de voir Wallace T. McGinty payer son premier verre, depuis que Harry S. Truman a sauvé la démocratie du monde en incinérant des Japonais,

était une aubaine, j'ai accepté.

La première personne qui entra, ce fut Arnold Pas-de-Feu, qui traîne chez Punchie quand il n'exerce pas sa profession, qui consiste à transformer des affaires en faillite en zones de rénovation urbaine, au moyen d'une application d'essence et de flamme.

Arnold doit son nom à la fois où, pour son tout premier boulot d'incendiaire, il a oublié d'apporter des allumettes. Il avait essayé de flanquer le feu avec une rallonge électrique et avait reçu une telle décharge qu'il s'était d'abord retrouvé à l'hôpital et ensuite en prison. Maintenant, il n'oublie plus les allumettes.

— Vous voulez savoir, dit-il, s'il y a des choses que les gens ne font pas pour de l'argent.

— C'est exact, répondit Wallace McGinty.

— Bien sûr qu'il y en a, déclara Arnold Pas-de-Feu.

— Paie les verres, me dit Wallace McGinty.

— Minute, j'ai dit. Qu'est-ce que vous ne feriez pas, par exemple, pour de l'argent ? j'ai demandé à Arnold. Est-ce que ça vous est arrivé de refuser un boulot, n'importe quel boulot, pour de l'argent ? Je vous défie de dire oui.

— Oui, dit Arnold et il m'a raconté l'histoire d'un de nos amis communs qui était autrefois dans les chevaux mais dont le problème était qu'il devenait trop célèbre, connu surtout de la police de la brigade des jeux quand ces types-là n'étaient pas occupés à se faire soudoyer.

Alors cet ami commun était arrêté pour la septième fois et il allait passer le restant de sa vie à l'ombre quand il est allé voir Arnold Pas-de-Feu avec une proposition parce que, disait-il, Arnold était le seul capable de le sauver. Il avait cette merveilleuse théorie, que rien ne pourrait lui arriver si ses archives étaient perdues. Il faisait allusion à son casier judiciaire.

— Comment puis-je vous aider ? demanda Arnold.

— Contre mille dollars, dit notre ami commun.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda Arnold.

— Brûler mes archives, dit notre ami commun.

— Où sont-elles ? demanda Arnold.

— Au siège de la police, dit notre ami commun.

— Un instant, dit Arnold. Que je comprenne bien le risible de la chose. Pour mille dollars, vous voulez que j'incendie le siège de la police.

— C'est exact, dit notre ami commun. Vous pouvez choisir un moment où il n'y a pas beaucoup de flics en service. Ça réduira le nombre des morts.

Arnold m'a regardé et puis mon copain Wallace T. McGinty et il nous a dit :

— Et voilà. Ça c'est un truc que je ne ferais pas pour de l'argent, incendier le siège de la police.

Comme je n'avais pas l'air d'avoir le choix, je payai un verre à Wallace T. McGinty et un à Arnold, aussi bien, établissant ainsi un précédent pour toute la journée dont ni l'un ni l'autre ne voulut dévier.

Arnold Pas-de-Feu est comme Dracula. Il ne travaille que la nuit, alors quand le soleil se coucha sur *Punchie's Saloon*, il tituba par la porte, le ventre plein de mon alcool, pour lequel je comptais bien être remboursé.

À la porte, il se retourna et sourit en m'éblouissant avec sa dent unique.

— C'est pour ça que vous ne réussirez jamais dans votre profession, dit-il.

— Pourquoi ça ? je lui demandai.

— Parce que vous ne posez pas les bonnes questions, dit Arnold.

— Quelle mauvaise question est-ce que j'ai posée ? j'ai demandé.

— Vous m'avez demandé si j'accepterais de l'argent pour incendier le siège de la police.

— C'est ça. Et vous avez dit non.

— Exact, dit Arnold et il se retourna vers la porte mais s'arrêta encore une fois. Mais je l'aurais fait pour rien.

Ceci est donc un avis adressé à toutes les personnes que j'interrogerai désormais. J'ai renoncé à poser des questions faciles. Que quelqu'un d'autre paie la tournée.

Remo relut l'article deux fois, puis il trouva *Punchie's Saloon* dans l'annuaire du téléphone et un policier obligeant lui indiqua le chemin de LaDoux Street.

Quand Remo arriva au bar, il y avait un camion de la télévision devant. Des gens faisaient la queue sur le trottoir et un jeune homme en blouson de cuir espagnol et jean de styliste repoussait le monde de la porte d'entrée. Remo s'approcha de lui.

— Désolé, petit père, dit le jeune homme. Le bar n'ouvre pas avant une heure ou deux.

— Pourquoi ? demanda Remo.

— On tourne une pube dans la salle.

— Ah bon, dit Remo.

Il parut s'éloigner. Le garde se tourna légèrement pour chasser quelqu'un d'autre et Remo, observant les yeux du gardien, attendit qu'il se soit tourné juste assez pour ne plus être dans son champ, après quoi il passa tranquillement derrière lui et par la porte du saloon.

— Navré, vous ne pouvez pas encore entrer, dit le gardien à un autre homme, un ouvrier en veste à carreaux et jean de Farmer

Brown.

— Pourquoi que t'as laissé entrer l'autre mec ? demanda l'homme.

— Quel mec ?

— Ce type maigrichon.

— De l'air. Je l'ai chassé aussi, affirma le garde.

— Pauvre con.

— Revenez dans deux heures, insista le garde.

Le vieux plancher du bar était quadrillé de gros câbles électriques et c'était éclairé comme un stade pour une nocturne.

Un homme était debout au comptoir. Un homme lourd et trapu, vêtu d'un costume qui avait l'air de lui avoir été envoyé par la poste dans un sac en papier. Remo reconnut en lui Joey Geraghty, d'après la photo illustrant sa rubrique.

Derrière Geraghty, il y avait un homme et une femme, deux mannequins bien habillés pour avoir l'air de clients. Derrière le comptoir se tenait un barman, qui paraissait authentique, sans doute parce que son tablier était mouillé.

Remo s'assit à une table pour regarder. Le metteur en scène était à la caméra et écoutait Geraghty se plaindre.

— Est-ce qu'on va finir par en finir ? demandait Geraghty.

— Dès que vous aurez bien dit cette réplique.

— Si je dois avaler encore de cette saloperie, je vais dégueuler.

— Ne la buvez pas. Humectez-vous simplement les lèvres. Allez, on recommence encore une fois.

Le metteur en scène fit signe au cadreur et Geraghty se tourna face au barman.

Les deux personnes à côté de lui se mirent à parler fort. Un juke-box tonitrua sa musique en conserve. Geraghty commença à raconter au barman pourquoi il pensait que les musulmans chiites étaient en réalité de braves gens et que le monde serait un endroit plus sûr entre leurs tendres mains affectueuses.

Le metteur en scène attendit que le preneur de son lève le nez de son magnétophone et fasse signe que le mixage des bruits de fond était bon.

— Allez-y ! dit le metteur en scène.

Remo vit la tension voûter les épaules de Geraghty, qui se tourna vers le metteur en scène et gémit :

— Ce costume gratte. Pourquoi est-ce qu'il faut que je porte ce truc-là ?

— Parce que ça colle avec votre image de marque d'homme du peuple.

— Du peuple mon cul. Y en a des qui ont des costumes de Pierre Cardin. Pourquoi pas moi ?

— Les gens qui ont des costumes de Pierre Cardin ne boivent pas

de bière Bunco, déclara le metteur en scène.

— Personne ne boit de bière Bunco, grogna Geraghty.

— Allez ! Tournons ce spot et tirons-nous de là, dit le metteur en scène.

Geraghty se retourna vers le comptoir. Il commença à parler au barman de la scandaleuse discrimination contre les gens qui parlaient espagnol à Saint-Louis. Le barman avait l'air de s'ennuyer.

Le metteur en scène attendit le mixage des bruits de fond puis il dit :

— Allons-y !

Lentement, Geraghty se détourna du barman et regarda la caméra, comme s'il s'étonnait de la voir là.

— Salut, dit-il. Je suis Joey Geraghty.

Il s'interrompit et s'adressa au metteur en scène.

— Quand est-ce que je touche mon chèque ? Mon agent m'a dit de bien faire attention et de le toucher tout de suite.

— Je l'ai là, affirma le metteur en scène. Maintenant, oui ou merde, allez-vous dire votre foutue réplique ?

— D'accord.

Ils recommencèrent et quand le metteur en scène cria « Allez », Geraghty se tourna de nouveau vers la caméra, en prenant toujours un air surpris, et répéta :

— Salut, je suis Joey Geraghty et je ne suis pas un comédien, je suis un journaliste. Je suis ici au *Punchie's Saloon*, avec des amis.

Il fit un geste vague derrière lui pour désigner les deux mannequins, qui sourirent docilement à la caméra en faisant semblant d'écouter Geraghty.

— Je tourne cette pube parce qu'on me paie bien. Mais aussi parce que personne ne connaît mieux la bière que moi.

Tout aussi docilement, les deux figurants rirent de bon cœur. Le barman essaya de sourire. Remo remarqua qu'il lui manquait deux dents de devant.

— Alors je m'en vais vous parler franchement, dit Geraghty à la caméra. Comme j'écris toujours franchement.

Il leva son verre et s'humecta les lèvres de bière. Remo vit qu'il gardait soigneusement la bouche fermée. Puis il allongea le bras et prit la boîte de bière sur le bar.

— La bière Bunco est de la bonne bière. Pas moyen de vous le dire autrement, déclara-t-il en jetant un coup d'œil derrière le metteur en scène à la scripte qui présentait les cartes avec la réplique. C'est une bière pour toute la soirée. Une bière pour les copains. Alors, quand vous passez toute une soirée avec des copains, buvez de la bière Bunco. Dites Bunco et vous sortirez gagnant.

Le barman rit ainsi que les deux pseudoclients et Geraghty se

tourna vers le comptoir pour porter la chope à sa bouche fermée.

— Ça va ! cria le metteur en scène. C'est dans la boîte.

— Dieu soit loué, marmonna Geraghty et il vida la chope sur le comptoir. Je déteste cette bibine. C'est de la pisse d'âne. Hé, Punchie, dit-il au barman. Comme d'habitude.

Punchie versa une mesure de Courvoisier dans un verre ballon et le posa devant Geraghty qui le renifla et déclara :

— Jésus soit loué pour un truc qu'un être humain peut boire.

Il but une gorgée et cria au metteur en scène :

— N'oubliez pas mon chèque !

Puis il dit au barman :

— Mon vieux Punchie, je te rends célèbre.

— Vous me rendez fauché, répliqua Punchie.

— Ma rubrique te rend célèbre.

— Célèbre, c'est pas le pied, Joey. Vous faites venir des gens ici et ils ne dépensent rien. Ils font que regarder les habitués. Vous ne pourriez pas m'amener quinze buveurs de bière ?

— Le seul endroit où tu trouveras quinze buveurs de bière, c'est en prison, répliqua Geraghty. Et d'abord, les buveurs de bière suent. Je vais me changer.

Il quitta le bar et alla aux toilettes. L'équipe de télévision remballait déjà ses caméras et se dirigeait vers la porte. Remo alla au comptoir. En passant devant les deux figurants de la pube, il entendit la femme marmonner :

— Ce Geraghty. Quel trou du cul.

Remo s'accouda au comptoir et, quand Punchie apparut, il commanda une bière.

— Ainsi, c'est Joey Geraghty ? dit-il.

— Ouais.

— Bon client ?

— Pensez-vous. Je l'avais même jamais vu ici et il s'est mis à écrire un papier sur ma boîte. Il l'a choisie dans l'annuaire. Et comme il a continué, je l'ai invité. Mais il ne vient pas souvent et c'est aussi bien.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai des travailleurs, par ici. S'il s'incrute trop, avec ses costumes français fantaisie et ses souliers vernis et son cognac, je vous demande un peu, du cognac dans un verre ballon, et il se met à parler d'oppression de la police et de droits civiques et tout ça, mes bons clients vont le laisser dans un crachoir.

— Et tous ces gens dont il parle dans ses papiers ? demanda Remo. Ce type Irving ou je ne sais qui Pas-de-Feu ?

— C'est des conneries qu'il invente. Mais je vais vous dire. Y en a des, c'est des vrais cons et tous les jours il y a un papier comme ça, vous avez qu'à voir. Je vois passer une dizaine de mecs ici. On voit

qu'ils ont des magasins de merde et qu'ils sont en faillite. Et ils s'installent aux tables, ils attendent qu'un incendiaire vienne leur causer. Mais ils ne boivent pas un clou, ça ne vaut pas un pet de lapin.

— Et ils en trouvent, des incendiaires ?

— Sais pas, répondit Punchie. Y a des jours, des tas de types arrivent, en costume rayé. Pas mes habitués. Il y a des tas de conversations dont j'aime mieux rien savoir.

Joey Geraghty revient au comptoir, en costume prince-de-Galles gris clair, à la taille cintrée, avec un pantalon droit. Les revers étaient juste de la largeur préconisée par les arbitres de la mode masculine pour la saison. Sa cravate faisait cinq centimètres à la base, au lieu des sept de la semaine précédente. Il regarda Remo.

— Qu'est-ce que vous pensez du destin islamique ? lui demanda-t-il.

— Il n'est pas trop mal, répondit Remo, tant qu'il ne rend pas les gens de couleur trop arrogants.

Geraghty contempla son cognac.

— J'aurais dû m'en douter, dans cette boîte.

— Qu'est-ce que vous pensez du destin islamique ? demanda Remo.

— Je pense que c'est l'avenir.

— Nous allons tous progresser dans le quinzième siècle ?

— Vous ne pouvez pas juger ce que sera un mouvement après la révolution, tant qu'il est en pleine révolution.

— Quand les gens se bouffent entre eux, on peut être sûr qu'ils ne seront pas végétariens, déclara Remo.

— Vous êtes raciste, accusa Geraghty et il but encore un petit coup de cognac.

— Non, pas du tout, protesta Remo. Mais j'aime bien distinguer les gens les uns des autres. Quand ils se mettent tous à s'appeler Moustapha, j'ai des ennuis.

— Raciste, insista Geraghty.

— Comme tout le monde, dit Remo.

— D'accord. Comme tout le monde. Vous vous appelez comment ?

— Remo.

— Ne me dites pas votre nom de famille. Je n'aime pas les noms de famille.

— Et Irving Pas-de-feu ? Il a un nom de famille ?

Geraghty se mit sur la défensive.

— Arnold ? Bien sûr. Pourquoi ?

— Comme ça, pour savoir. Il vient ici ?

— Bien sûr.

— Vous nous présenterez ?

— Ma foi, s'il vient. Et si je suis là. Mais je ne reste pas. Et il n'est pas là aujourd'hui, en général.

Remo comprit que le barman disait la vérité. Arnold Pas-de-Feu était un produit de l'imagination de Geraghty.

Il laissa cinq dollars de pourboire et porta son verre de bière à une table. Le barman n'avait pas menti. En une demi-heure et bien qu'il ne soit pas midi le bar se remplit d'hommes nerveux qui commandèrent des Chivas on the rocks, ne les burent pas, et s'assirent en se regardant entre eux et en se tournant vers la porte chaque fois qu'elle s'ouvrait. La moitié de ces hommes portaient une moumoute. Les autres en avaient besoin. Remo se demanda s'il y avait un rapport entre la baisse des ventes et la perte des cheveux. Ça venait peut-être de ce qu'ils se les arrachaient quand les échéances arrivaient.

Un homme entra. Ses cheveux lui appartenaient mais son costume avait l'air d'un prêt des Industries Alcoa. Il examina la salle.

Les hommes assis aux tables se redressèrent, pleins d'espoir, comme des putes dans un bordel de Honolulu. Remo se leva et alla aborder le nouveau venu.

— Venez me parler, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que si vous ne venez pas, je ferai frir vos yeux, dit Remo.

Il prit le coude de l'homme entre deux doigts et serra.

— Ouillouillouille ! Si c'est comme ça...

— Allons-y.

Ils s'assirent à la table de Remo. Remo lâcha le coude et passa une main dans ses épais cheveux bruns.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'homme.

— Faisons ça comme il faut, dit Remo. Premièrement, je ne suis pas un flic. Deuxièmement, je crois que vous savez quelque chose sur les incendies à gages. Troisièmement, je veux que vous m'en parliez.

— Pourquoi ?

— Je croyais que nous avions mis ça au point. Vous voulez que je vous rappelle votre coude ?

— Pas la peine. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— D'abord, comment vont les affaires ?

— Mal, dit l'homme. Mais la rubrique de Geraghty amène toujours des gens avec des trucs à brûler. Tout le monde qui vient ici.

— D'accord. Alors pourquoi est-ce que les affaires vont mal ?

— C'est pareil avec la mienne qu'avec la leur. Trop de concurrence. Vous savez, il n'y a que tant de chemises qu'on peut vendre et tant d'incendies qu'on peut allumer.

— Je cherche un nommé Solly. Son nom de famille c'est Martin mais des fois il se fait appeler autrement.

Remo observa les yeux de l'homme, qui se voilèrent.

— Solly ? Connais pas.

— Il n'est pas d'ici. Il voyage avec un gosse...

La figure de l'homme s'anima.

— Le gosse. Ouais !

— Vous les connaissez ?

— Non, mais j'en ai entendu parler. Ils sont en ville, pour vendre leur truc. J'en ai entendu parler. C'est pour ça que les affaires vont mal. Ils acceptent tous les boulots.

— Où est-ce que je peux les trouver ?

— Je ne sais pas.

Remo regarda sa bière intacte. Il prit une pochette d'allumettes et en craqua une. Il s'en servit pour allumer les dix-neuf autres. La pochette s'enflamma. Remo l'enveloppa dans sa main et éteignit le feu avec ses doigts.

— J'espérais que vous me seriez plus utile que ça, dit-il avec beaucoup de sincérité en laissant tomber la pochette calcinée sur la table. Votre coude aussi.

— La vérité, monsieur, la vérité. Je n'en sais rien. Je viens juste d'entendre parler d'eux. Ils sont arrivés ici hier et je ne sais pas comment, ils se sont mis en rapport avec les commerçants.

Remo désigna la salle d'un geste.

— Ils n'ont pas l'air d'avoir été en rapport avec ceux-là.

— Je viens juste d'entendre parler d'eux par le téléphone arabe. Solly et Sparky. Ils sont par ici.

— Comment est-ce que je peux les trouver ? demanda Remo.

— Je ne sais pas.

— Réfléchissez. Je vous récompenserai bien.

— Ah oui ? Comment ?

— Je vous laisserai avec deux coudes en état de marche.

— Bon, bon, d'accord. Je vais vous donner un nom.

— Quel nom ?

— John Barlin.

— Qui c'est ça ? demanda Remo.

— Le propriétaire du magasin d'articles de sports Barlin de Quimby Street. Je sais qu'il était acheteur d'un incendie. Je comptais aller le voir mais des amis m'ont dit de laisser tomber, qu'il avait déjà fait affaire avec ce Solly. Foutus arrivistes.

Remo se leva.

— Merci.

— Merci pour mon coude, grogna l'homme.

*

* *

Barlin Sports de Quimby Street était un long bâtiment en bois avec des appartements au-dessus, serré entre un tas d'autres immeubles

semblables. Les trottoirs racontaient l'histoire du quartier ; ils étaient sales, jonchés de détritus, jamais balayés. Tous les magasins avaient des rideaux de fer pour protéger les vitrines des vandales. Si Remo avait recherché un exemple de commerces en faillite prêts à être incendiés, il n'aurait pas pu trouver mieux que Barlin Sports.

Comme il s'y attendait, le patron n'était pas là. Un vendeur très obligeant lui apprit que M^r Barlin avait pris l'avion de Chicago, pour affaires, et ne rentrerait que le lendemain.

Par conséquent, se dit Remo, l'incendie était, pour cette nuit.

Il décida de tuer le temps en allant au cinéma. Il y avait trois salles dans la rue. La première affichait *Furie de Hong Kong* et *Poings d'acier*. La suivante présentait *Tyrannie de Hong Kong* et *Poings de fer*. La troisième passait *Holocauste à Hong Kong* et *Poings de Pierre*.

Remo vit tous les films. Il considéra cela comme un après-midi et une soirée très instructifs. Il apprit ainsi que les films duraient quatre-vingt-dix minutes, que les Noirs étaient tous des millionnaires qui voyageaient de par le monde sans travailler, apparemment, et possédaient quand même des immeubles et des avions à réaction personnels. Il découvrit que certains de ces Noirs, en s'efforçant d'apporter la paix et la justice dans un monde imparfait, s'alliaient toujours avec un Oriental, expert en arts martiaux, capable de battre n'importe qui au monde en combat à mains nues, excepté le Noir parce que tous deux avaient été entraînés par le père de l'Oriental. Ensemble, ils tuaient un tas de méchants, tous Blancs, et gras pour la plupart.

Ces Blancs gras étaient tous des lâches corrompus qui contrôlaient les gouvernements partout où ils habitaient et opprimaient les Noirs et les Orientaux. Les deux héros n'aimaient pas non plus les portes, qu'ils enfonçaient en volant dans les airs. Ils volaient beaucoup.

Les Blanches étaient toutes des prostituées convoitant le corps du Noir. Les Noires étaient toutes de nobles personnes qui gardaient leur vertu jusqu'à la fin du film, où elles se donnaient par amour pur.

On applaudissait beaucoup dans la salle chaque fois qu'un Blanc mordait la poussière. Remo se dit que s'il devait y avoir un jour la paix entre les races, il faudrait d'abord brûler ces films. Il se demanda, en quittant le cinéma, s'il ne devrait pas voler dans les airs et enfoncer les portes. Il jugea cela inutile. Les protestations symboliques n'étaient pas sa tasse de thé.

À ce moment, il commençait à faire nuit. Les rideaux de fer étaient baissés sur les vitrines de Barlin Sports.

Remo resta un moment devant le magasin fermé et, quand la petite queue du cinéma fut entrée dans la salle et la rue de nouveau déserte, il saisit entre le pouce et l'index le cadenas de la grille. Il chercha à tâtons sur la surface le léger renflement sous lequel étaient situés les

ressorts et serra. La boucle sauta. Remo ôta rapidement le cadenas, se glissa derrière la grille de fer et la referma.

La porte du magasin était fermée à clef mais la serrure était simple. Après s'être assuré que personne ne le voyait, il frappa du plat de la main le bois de la porte, sous la serrure, et elle s'ouvrit. Il entra dans la salle obscure, referma derrière lui et remit la serrure en place.

Dans le fond, il trouva les marches descendant au sous-sol. Comme il s'y attendait, la réserve avait été vidée. Il y avait bien un tas de cartons et de caisses mais elles ne contenaient plus rien, que du bric-à-brac, des journaux, des vieux souliers, du matériel de sport cassé. De toute évidence le propriétaire, prévoyant son incendie, avait tout bazarde. Après l'incendie, il prétendrait avoir tout perdu et toucherait l'assurance. Un double bénéfice.

Remo s'assit dans le noir, sur une caisse. Pour que l'incendie criminel soit une réussite commerciale, le feu devrait être mis dans le sous-sol. C'était donc le bon endroit pour attendre Solly et Sparky, l'endroit voulu pour leur faire payer la mort de Ruby Gonzalez.

Tandis qu'il était assis là, une vague idée lui trottait par la tête. Il y avait quelque chose qu'il devait faire, qu'il devait faire avant tout. Mais il n'arrivait pas à se rappeler quoi.

Le temps passa lentement dans le sous-sol obscur. Remo était là depuis maintenant trois heures et il comprit pourquoi : les deux incendiaires attendraient que les cinémas de la rue soient fermés, avant de passer à l'action. Ce serait trop dangereux de travailler dans une foule. Il décida de faire un somme mais il n'avait pas dormi une heure quand il entendit des pas au-dessus de sa tête. Des pas légers, à peine des frôlements, mais indiscutablement des pas.

Une seule personne. Remo attendit, l'oreille tendue, mais il n'y avait réellement qu'une seule personne dans le magasin. L'autre devait faire le guet.

Il se dit que le plus sûr serait de monter. Ainsi, il pourrait régler son compte à celui qui était là et avoir encore une chance de sortir et de s'emparer du guetteur avant qu'il s'échappe.

Il avança sans bruit dans l'obscurité, vers l'escalier.

Le gamin était ridiculement petit. Remo l'observa tandis qu'il faisait tomber des cartons des étagères et renversait des vitrines de battes de baseball et d'équipement sportif.

— Minable, dit Remo.

Sparky pivota. Il distingua Remo dans la pénombre. À travers la vitrine, Remo vit une voiture garée de l'autre côté de la rue, avec un homme à l'intérieur. Ce devait être Solly. Il ressemblait à sa photo. Le gosse était donc Sparky.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Sparky.

— Tu ne sais pas encore que le feu devrait éclater au sous-sol pour couvrir la marchandise volée ?

— Vous en faites pas, répliqua le gamin d'une voix qui ne trahissait plus la crainte. Mon incendie descendra.

— Pas ce soir, petit. Je m'en vais étouffer son feu, répliqua Remo.

Il fit un pas mais s'arrêta. Le gosse levait les bras de chaque côté, comme s'il imitait Dracula.

Et alors, sous les yeux médusés de Remo, il se mit à rayonner. Une aura bleue entourait son corps frêle. Et puis les couleurs changèrent, passèrent du violet au rouge, à l'orangé, à un jaune vif éblouissant et, alors que Remo tentait encore d'avancer, Sparky pointa ses mains vers lui et des gerbes de feu traversèrent le magasin. Remo fit un bond de côté mais sentit les flammes lécher ses vêtements. Ils brûlaient. Il brûlait. Il se jeta par terre et roula sur lui-même pour les éteindre. Il s'arrêta juste au moment où le jeune garçon lui lançait d'autres flammes. Les vêtements étaient éteints. Remo se releva. Mais, encore une fois, une gerbe de feu se dirigea vers lui. Elle frappa le plancher devant ses pieds et, d'un coup, tout le sol s'embrasa. Des flammes jaillirent autour de Remo et son pantalon prit feu. La chaleur lui roussit la figure. Et partout, d'autres flammes montaient ; il était entouré, cerné par l'incendie allumé par le gamin. Il entendit Sparky éclater de rire. Un mur de flammes l'entourait et se resserrait autour de lui. Il plongea à travers les flammes, roula par terre et passa derrière un comptoir, où il tapa sur ses vêtements pour les éteindre.

Autour de lui, tout crépitait alors que les flammes projetées par le gosse frappaient les murs, les vitrines. Partout, de tous côtés, ça flambait. Les cartons embrasés dégringolaient des étagères, tombaient sur Remo. Ses cheveux furent brûlés, sa chemise prit feu de nouveau.

Il se roula par terre. Des images lui passaient par la tête. Le gamin incandescent, lançant du feu. Comment faisait-il ? Qu'est-ce que c'était que ce pouvoir ?

Remo se releva derrière le comptoir. Déjà, Sparky était à la porte. Remo vit qu'il avait changé de couleur, qu'il était passé du jaune flamboyant au rouge sombre. Est-ce que ça signifiait qu'il n'avait plus le pouvoir de lancer des flammes ? Avant que Remo puisse sortir de derrière le comptoir. Sparky se retourna vers lui et leva les bras vers le plafond. Deux éclairs fulgurèrent. Le garçon perdit sa couleur rouge. Et puis Remo regarda en l'air juste au moment où un grand bloc de plafond enflammé tombait vers lui. Il s'écarta vivement. De grands pans de bois s'écroulèrent dans des gerbes d'étincelles. L'incendie faisait maintenant rage dans tout le magasin.

Il y avait une odeur, aussi. Une odeur aigre-douce de porc grillé et Remo comprit que c'était sa propre chair qui rôtissait.

Il se demanda si ça s'était passé comme ça pour Ruby Gonzales. Il

entendit Sparky rire en courant dans la rue. Est-ce que la dernière chose qu'elle avait entendue était le rire de ce petit fumier ? Remo, en grondant, sauta par-dessus le comptoir et se précipita par la porte ouverte. Sparky montait dans la voiture, de l'autre côté de la rue. L'homme au volant vit arriver Remo et démarra en vitesse. Remo changea de direction. Il savait qu'il pouvait courir et atteindre la voiture avant qu'elle disparaisse.

Et puis, derrière lui, il entendit un cri.

Un hurlement.

Il pesta, s'arrêta, se retourna. Les flammes jaillissaient des fenêtres de Barlin Sports, léchaient les murs et montaient vers les logements. Il se rappelait maintenant ce qui lui avait échappé, au sous-sol, cette chose qu'il savait importante. Avant que Sparky et Solly arrivent, il aurait dû faire sortir tout le monde de l'immeuble, pour que personne ne périsse dans l'incendie.

Il revint sur ses pas en courant. La porte d'entrée de l'immeuble était à côté du magasin. Alors qu'il montait quatre à quatre, il sentit le souffle lui manquer. Il comprit que le feu avait endommagé son corps mais l'adrénaline était si fortement pompée qu'il n'avait pas le temps de chercher où il était blessé. En courant dans les couloirs, il enfonçait les portes, l'une après l'autre, en criant « Au feu ! ». Quand il arriva au dernier étage, les familles étaient déjà levées. Il s'assura que tout le monde sortait, poussa son troupeau dans l'escalier, puis il alla voir si tous les logements avaient été vidés. Une fois en bas, il entendit les sirènes des pompiers. Des flammes environnaient maintenant tout l'immeuble, montant du magasin de sport dans les étages.

Remo ne tenait pas à répondre à des questions. Il descendit au deuxième étage, juste au moment où les pompiers entraient au rez-de-chaussée. En les voyant, il tourna les talons et courut dans le couloir vers une fenêtre sur le derrière. Avec un dernier reste d'énergie, il l'enfonça et plongea dans la cour, deux étages plus bas.

Il tomba sur de l'herbe qui amortit sa chute, roula sur lui-même et ne bougea plus. Il n'était plus simplement furieux. Il avait peur aussi.

Au-dessus de sa tête, il entendit des voix.

— Hé ! Y a quelqu'un dans la cour.

— Va voir !

Lentement, Remo se releva et partit en boitant dans la nuit.

CHAPITRE VIII

Remo s'arrêta devant la porte de sa chambre. Pendant un instant fugace, il avait eu l'impression qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur mais, en écoutant, il ne perçut pas le moindre son. Il n'entendit ni respiration ni le bruissement des vêtements quand une poitrine se soulève pour respirer. Il effleura la porte du bout des doigts pour chercher à capter des vibrations. Il n'y en avait pas.

Rassuré, il ouvrit et entra. Il était dans un sale état et le savait. Le chauffeur de taxi n'avait pas voulu le prendre en charge. En général, Remo savait convaincre les chauffeurs de taxi en cassant leurs serrures et en tordant leurs oreilles. Ce soir, il était trop faible pour ça. Il avait payé deux cents dollars d'avance pour que le taxi le conduise à son hôtel.

Instinctivement, il savait qu'il devait prendre une douche et réfléchir à tout ça. Il avait vu ce soir quelque chose d'inexplicable, de jamais vu, d'inconnu et, s'il voulait y survivre, il devait le comprendre.

Il referma la porte et marcha sans bruit sur la moquette vers la salle de bains. Il s'arrêta en entendant une voix derrière lui.

— Une honte.

Remo se retourna d'un bloc. Chiun était assis au milieu de la chambre, par terre sur un coussin du canapé, et regardait Remo en secouant la tête avec commisération.

— Regarde-toi. Tu as l'air d'une crotte de chien, tu te conduis comme un lapin. C'est à ça qu'a abouti tout mon enseignement ?

Remo hésita. Chiun était-il envoyé par Smith ? Serait-ce la fin du pauvre Remo ? Il resta en position, immobile, aux aguets, et puis il ne trouva pas chez Chiun cette intensité particulière qu'il lui avait si souvent vue quand il était chargé d'une mission. Le vieux Coréen était assis, les mains jointes sur ses genoux, et secouait tristement la tête devant l'allure de Remo.

— J'ai eu des ennuis ce soir, dit Remo.

— Ah ? Tu as eu des ennuis. J'étais pourtant sûr que tout allait à merveille pour toi. Tu as si bonne mine.

— Ça va comme ça, Chiun. Ça n'a pas été une soirée facile.

— Et elle ne deviendra pas plus facile. Un poisson hors de l'eau n'aime pas les quelques premières minutes, mais il peut être certain que les suivantes seront encore pires.

— Je vous en prie, murmura Remo.

Son corps, qui avait résisté aux brûlures, à la chaleur et aux

flammes, payait maintenant le prix exigé par la tension. Remo était tout faible. Il sentait ses tissus secs et déshydratés. Tous les liquides qu'il avait poussés à la surface de son corps pour le protéger de brûlures graves se dissipaient maintenant et sa peau paraissait se ratatiner. Sa bouche avait besoin d'eau. Il souffrait d'un léger vertige et, pendant un instant, il vacilla vers la droite, faillit tomber mais se retint en s'accrochant à une commode.

Chiun était déjà à côté de lui.

— Crétin, marmonna-t-il. Imbécile. Enfant stupide.

Remo essaya de plaisanter mais aucun mot ne sortit de ses lèvres parcheminées. Il se sentit poussé, presque porté parce qu'il n'avait pas l'impression de bouger des muscles, et il se retrouva dans la salle de bains avec Chiun. Chiun le laissa appuyé contre le lavabo, ouvrit les robinets de la baignoire, puis il l'aida à se dépouiller de ses vêtements calcinés et le souleva comme un bébé pour le déposer dans la baignoire.

— Reste là, grommela-t-il en sortant en courant.

— Je n'irai nulle part, murmura Remo.

Quelques secondes plus tard, Chiun revint avec une petite fiole. Il la déboucha et la vida en partie dans le bain. Un épais liquide bleu tomba goutte à goutte. Chiun remua avec la main et quand Remo sentit le liquide contre son corps il ressentit un léger picotement, une palpitation délicate de la peau, comme si Chiun avait introduit dans l'eau le faible courant électrique d'une pile.

— Pas mal, dit Remo.

— Crétin, crétin, crétin, crétin, dit Chiun.

— Pas maintenant. J'ai mal à la tête.

— Tu auras bien plus qu'un mal de tête si ça continue, menaça Chiun et, comme Remo le craignait, il ne sortit pas de la salle de bains mais resta à côté de la baignoire en contemplant son élève.

— Tu ne sais donc pas que tu as des obligations ? Tu ne peux pas arrêter de tuer les gens simplement parce que tu n'as plus envie de les tuer. Un assassin a des responsabilités.

— Je les laisse à d'autres, grogna Remo.

Il se sentait envahi de fatigue, une vague de sommeil déferlait sur lui.

— Qu'est-ce qui se passerait si tout le monde n'avait plus envie de faire son travail ? insista Chiun.

— Dans ce pays, pas grand-chose.

— Ah non ? Qui est-ce qui ferait griller des marrons sur les trottoirs ? Qui est-ce qui n'enseignerait pas aux enfants américains à lire ou à écrire ou à avoir de bonnes manières si tous les maîtres quittaient demain leurs salles de classe ? Si tu pars, qui s'occupera des assassinats de l'empereur Smith ? Tu veux laisser tout ça à des

amateurs ? C'est ça que tu veux me dire ?

— Oui.

— C'est ça qui ne va pas, dans l'Amérique d'aujourd'hui, déclara Chiun. Personne n'a la fierté de son travail. De piètres semblants d'assassins se promènent et font sauter des gens partout et ça nous donne une mauvaise réputation à tous. Tu n'as donc aucun sens des responsabilités ?

— Si, j'en ai un, riposta Remo. Je me sens responsable de régler leur compte aux types qui allument ces incendies.

— Au moins, c'est un commencement.

— Parce que je le dois à Ruby. Elle était notre amie.

Chiun soupira, cédant momentanément face à une intelligence qui refusait de réagir.

— Faire le bien est quand même bien, dit-il, même si c'est pour de mauvaises raisons.

Remo approuva, sans très bien comprendre ce que Chiun voulait dire. Il était trop fatigué. Il glissa dans la baignoire pour que l'eau le recouvre jusqu'au cou et il ferma les yeux pour s'endormir. Mais avant de s'assoupir, il sentit un gant de toilette humide posé avec douceur sur sa figure et la lotion dont le tissu éponge était imprégné le picota agréablement. Il se dit qu'il serait bien facile à Chiun d'appuyer un peu sur le gant de toilette et de lui pousser la tête sous l'eau, de l'y tenir jusqu'à ce qu'il ne respire plus, mais il chassa cette pensée au moment où il sombrait dans le sommeil.

Chiun contempla son élève endormi et murmura :

— Dors, mon fils, parce qu'il y a encore beaucoup à apprendre.

Puis, pour surveiller Remo, pour s'assurer qu'il allait bien, Chiun s'assit avec précaution sur le carrelage de la salle de bains, croisa les bras et attendit.

CHAPITRE IX

Remo ne savait pas pendant combien de temps il avait dormi. Quand il ouvrit les yeux, Chiun était assis par terre dans la salle de bains.

— Vous êtes resté assis là ? demanda Remo.

— Non. Je suis simplement passé voir si je n'avais pas oublié quelque chose ici.

Remo hocha la tête. Tout à coup, il s'aperçut que toutes ses douleurs avaient disparu. Il sortit de l'eau sa main droite et l'examina. Plus de rougeurs ; plus de cloques ; la peau déshydratée avait retrouvé son humidité et elle était redevenue souple et lisse.

— C'est un bon remède que vous avez versé dans le bain. C'est fait avec quoi ?

— Des yeux de crapaud, répondit Chiun. De la corne de chèvre moulue. Des vésicules de veaux mort-nés. De la fiente de poule d'eau. Des langues de tritons au vinaigre. Des organes de salamandres...

— Assez ! gémit Remo. Vous allez me faire vomir.

— Tu as voulu savoir.

— Si vous étiez charitable, vous ne me l'auriez pas dit.

Remo commença à se hisser hors du bain et Chiun se leva pour lui tourner le dos. Une fois de plus, Remo fut amusé par la pudeur du vieux Coréen. Il s'enveloppa dans une serviette.

— Il y avait vraiment tous ces trucs là-dedans ? demanda-t-il.

— Fais-toi encore brûler et je te forcerai à en boire, répliqua Chiun.

Il sortit de la salle de bains. Une fois rhabillé, Remo le rejoignit dans le salon. Il était sûr que Chiun allait essayer de le persuader de revenir à CURE mais il était prêt à supporter ça, rien que pour être de nouveau avec Chiun. Il ne s'était pas rendu compte que le vieux rouspéteur allait tant lui manquer.

— Je suppose que vous allez chercher à me persuader de retourner travailler pour Smitty ? dit-il.

Chiun était à la fenêtre et contemplait la nuit au-dessus de Saint-Louis. Derrière lui, dans le lointain, Remo distinguait le pont sur le Mississippi. Chiun fit un geste vague.

— Tu fais ce que tu veux.

— Alors pourquoi êtes-vous ici ?

De nouveau, Remo ressentit cette peur que Chiun soit là sur l'ordre de Smith, pour l'éliminer. Mais c'était ridicule. Est-ce que Chiun l'aurait soigné pour le tuer ensuite ? Ridicule ? Peut-être, mais Remo

savait que ce serait bien dans le caractère de Chiun, probablement pour respecter une vieille légende de Sinanju qui était déjà ancienne avant la Muraille de Chine. On ne savait jamais.

— Pourquoi, Chiun ? répéta-t-il.

— Je veux en savoir plus long sur ces incendies.

— Quelqu'un met le feu partout dans ce pays. Ils ont tué Ruby. Je veux la venger.

— Je le sais, grommela Chiun d'un air dégoûté. Mais parle-moi de ces incendies. Qui les déclenche ?

— Un homme nommé Solly et un petit gosse. J'ai rencontré le gamin ce soir, Chiun. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Chiun se retourna. Ses yeux parurent brûler Remo.

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

— J'ai découvert un magasin qu'ils allaient incendier. J'y suis allé et j'ai surpris le gosse en flagrant délit. J'ai essayé de m'emparer de lui... Il s'est mis à étinceler, Chiun... comme si de l'électricité le traversait. C'était un lance-flammes humain. Il était de l'autre côté du magasin mais il a simplement pointé ses mains et des foyers d'incendie ont éclaté tout autour de nous. Partout où je me retournais, il y avait le feu. Je ne pouvais pas m'approcher de lui. Quand j'ai fini par sortir, il était parti. Je l'ai manqué.

— Tu as de la chance, dit Chiun.

Remo s'assit sur le canapé. C'était un bon hôtel, mais le canapé était recouvert de ce tissu en fil de fer câblé insensible à tout sauf à la saleté qui sert à recouvrir tous les canapés d'hôtel.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Je poursuis ces gars dans tout le pays, et ils m'échappent.

— C'est pourquoi tu as de la chance, insista Chiun.

Ses mains sortirent des larges manches de son kimono pour virevolter dans les airs. Remo l'avait rarement vu aussi agité.

— Est-ce que tu m'écoutes ? demanda Chiun.

— Naturellement, mais j'espère que ça ne va pas être une de vos histoires interminables, dites ?

— Je puis raconter celle-ci en moins d'une heure. Cela devrait être assez bref même pour ta faculté d'attention limitée. Ensuite, nous irons voir cet endroit où il y a eu ce feu.

— J'ai une idée épatante, dit Remo.

— L'épatant, c'est que tu aies une idée.

— Vous me la raconterez dans le taxi.

Chiun essaya. Malheureusement, le chauffeur de taxi voulait parler aussi, savoir pourquoi deux messieurs corrects allaient dans ce quartier, même si l'un d'eux était, vous savez, quoi, pas américain.

— Est-ce que cette personne s'entraîne à être un coupeur de cheveux ? demanda Chiun à Remo.

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Alors pourquoi est-ce qu'il ne se tait pas ?

— Il va se taire, promit Remo.

Il se pencha et chuchota quelques mots à l'oreille du chauffeur, qui s'interrompit au milieu d'une phrase.

Remo se rassit.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Chiun.

— Je lui ai dit que vous étiez un fou homicide qui se vengerait sur sept générations de sa famille s'il ne la bouclait pas.

Chiun hocha la tête d'un air satisfait.

— C'est une histoire terrible que je vais te raconter.

Remo regarda défiler Saint-Louis par la portière.

— Elles le sont toutes, grommela-t-il.

— Celle-ci est encore plus tragique que toutes les autres, assura Chiun. C'est l'histoire de Tung-Si le Petit.

— À ne pas confondre avec Tung-Si le Grand, je suppose ?

— Tu l'as dit, mais j'aimerais autant que tu n'interrompes pas cette histoire avec des suppositions, même si elles sont exactes.

— Oui, petit père, dit Remo.

— Tung-Si le Petit fut l'unique Maître de Sinanju à essayer un échec.

— Il a accepté un chèque en bois ?

— Plaît-il ?

— Il a été victime de mauvais payeurs ? Quelqu'un ne l'a pas payé ?

— Tu es d'une bassesse révoltante. Tu ne penses qu'à l'argent. Tais-toi et écoute !

— Oui, Chiun.

— Tung-Si le Petit a échoué. Il a entrepris, pour le bien de son village, une mission, et il n'a pas pu la mener à bien. C'est pour cette raison que son nom a été effacé des archives de Sinanju. Ah, l'échec !

— Alors comment savez-vous tout ça ? demanda Remo.

— Les Maîtres ont accès à d'autres archives. Autrement, nous n'apprendrions jamais rien. D'ailleurs, ça s'est passé dans un pays très loin de la Corée, que tu appelles aujourd'hui la Mongolie.

— Aujourd'hui, nous l'appelons la Russie.

— Oui. Les temps étaient très difficiles pour le village de Sinanju. Depuis bien des mois, les villageois envoyaient les enfants dans leur berceau de la mer, parce qu'ils n'avaient rien à leur donner à manger. Et il n'y avait pas non plus de missions pour Tung-Si le Petit car, à la vérité, c'était un homme paresseux et sans initiative. Comme un Américain.

Remo grogna.

— Et voilà qu'une mission lui est venue, d'au-delà de la mer, de

Mongolie, et bien qu'il eût préféré rester au village, Tung-Si le Petit partit pour cette mission. Et il ne revint jamais.

Remo pianotait sur la vitre du taxi. Saint-Louis était moche. Quand il était jeune flic, à Newark, il était assez bon buveur et depuis lors, dans toutes les villes du monde, il se demandait si les citadins buvaient plus que les gens de la campagne. Est-ce que la boisson vous aidait à supporter la laideur d'une ville ? Alors à Saint-Louis il leur faudrait de l'alcool au tonneau. À 50°. Et à Newark ? Son Newark ? Un océan d'alcool. De l'alcool de grain. Pour y nager.

— Et il n'est jamais revenu, marmonna Remo.

— Il est parti loin, loin, en Mongolie, dit Chiun.

Remo soupira.

— Et là, il a rencontré des gens qui vivaient avec le feu et le feu l'a consumé et il n'est jamais revenu et ce fut la fin de Tung-Si le Petit, à ne pas confondre avec Tung-Si le Grand. Ni même avec Tung-Si le Moyen.

— Rien de ce que tu dis n'est drôle. Quand tu crépiteras et grésilleras et que tes gouttes de sueur s'écraseront par terre, tu regretteras de ne pas avoir écouté.

— Pardon, bougonna Remo.

— Quoi qu'il en soit, en Mongolie, Tung-Si le Petit rencontra des gens qui vivaient avec le feu et le feu le consuma et il ne revint pas. Mais un message arriva à Sinanju, racontant une bataille entre le Maître et un jeune garçon qui pouvait créer du feu dans l'air, sans flamme, sans combustible, sans briquet. Et ce jeune garçon ravageait les campagnes, parce que qu'est-ce qu'il y a d'autre à faire en Mongolie ? Et quand le Maître alla pour l'arrêter, comme sa mission le voulait, il fut brûlé par le garçon. Mais il savait quel danger l'enfant ferait courir au peuple de Sinanju, alors malgré sa douleur il prit le temps d'écrire un message au village et au Maître qui lui succéderait.

Le chauffeur de taxi s'arrêta.

— Mince, c'est une belle histoire, ça, dit-il.

— Chiun, vous devriez vous asseoir à côté de lui, dit Remo. Moi, je peux aller à pied.

— Nous sommes arrivés, annonça le taxi.

Il désigna les barricades de la police, au coin de la rue près de Barlin Sports.

— Donne un bon pourboire à cet homme ! ordonna Chiun. Je terminerai cette histoire plus tard.

L'incendie était éteint et, tout inondé et dévasté qu'il soit, l'immeuble tenait encore debout. L'intervention de Remo avait empêché Sparky de tout réduire à néant.

Des agents de police montaient la garde tout autour. De l'eau ruisselait encore des fenêtres des étages et coulait sous les portes.

Remo conduisit Chiun dans une ruelle et ils passèrent par-derrière où ils entrèrent par une porte ouverte.

— Où se tenait-il ? chuchota Chiun.

— Là, répondit Remo.

Il montrait un endroit sur le vieux plancher. Chiun se pencha et tâta le bois du bout des doigts. Remo n'avait pas eu le temps de le remarquer plus tôt, mais il voyait maintenant deux empreintes de pieds, pyrogravés sur le plancher comme avec un fer rouge.

— Et où étais-tu ? demanda Chiun.

Remo recula d'une dizaine de pas.

— Ici.

Chiun pivota, comme s'il calculait la distance entre Remo et lui.

— Et il a produit des flammes à cette distance ?

— Oui.

En baissant les yeux, Remo vit le cercle presque parfait, l'anneau de feu autour de l'endroit où il s'était trouvé quand Sparky avait déclenché un foyer après l'autre. Au-dessus de lui, les poutres du plafond étaient visibles, noires, calcinées, du charbon de bois.

— Partons, dit Chiun.

Sans attendre Remo, il sortit par la porte vitrée brisée du magasin. Remo le suivit.

Deux agents en faction les virent et se retournèrent vivement, la main droite à la hanche, les doigts glissant vers la crosse de leur pistolet.

Remo se frotta les yeux.

— Hé, vous, cria le premier flic. Où avez-vous été ?

— Nous dormions, répondit Remo. Il y a eu le feu, ici ?

— Et comment ! Où vous étiez ?

— Dans l'appartement du fond, sur le derrière. Faut croire que nous avons dormi pendant tout l'incendie.

Pendant ce temps, Chiun et lui continuaient de marcher, passaient devant les agents, et allaient jusqu'au coin de la rue où Remo avait garé sa voiture de location au début de la soirée.

— Vous avez de la chance de ne pas avoir été blessés, dit un des agents.

— Vous pouvez le dire ! répliqua Remo. Dès demain, je m'en vais voir un avocat. Je m'en vais faire un sacré procès au propriétaire. Vous deux, vous serez mes témoins.

La suggestion de Remo fit l'effet escompté. Les deux flics tournèrent les talons en se voyant menacés d'une journée entière dans un tribunal, comme témoins, sans être payés.

— Naaah, fit l'un d'eux.

— Faites pas de procès, allez, conseilla l'autre.

Remo et Chiun tournèrent le coin de la rue. Derrière eux, les flics

se regardèrent. Au bout de quelques secondes, le petit gros dit à son camarade :

— Ils n'ont pas pu rester là sans avoir été trouvés. Les pompiers ont visité tous les appartements.

Son collègue hocha la tête.

— Et s'ils étaient dans un appartement, comment ça se fait qu'ils sont sortis par la porte du magasin ? C'est peut-être eux qui ont foutu le feu... ?

Le petit gros claqua des doigts.

— Tu sais, pour changer, t'as peut-être bien raison.

Ils coururent vers le coin de la rue. Remo et Chiun étaient déjà partis. Les agents entendirent le moteur et la voiture qui accélérât à cent mètres. Ils se mirent à courir mais bientôt ils n'entendirent plus rien.

Chiun était assis à côté de Remo, les bras croisés.

— Alors ? Qu'est-ce que vous avez appris ?

— C'est ce que je craignais, murmura Chiun. Un jeune garçon. Le pouvoir de créer des flammes de son propre corps. Intouchable. Impossible à atteindre. C'est très grave.

— Et d'après vous, ça a un rapport avec Tung-Si ?

— Le Petit. Oui. Le message qu'il a envoyé à notre peuple alors qu'il mourait parlait d'un garçon comme cela. Le Maître expliquait comment, alors qu'il était brûlé, il avait jeté sur le garçon la malédiction de Sinanju. Et le garçon avait ri en disant à Tung-Si le Petit : « Et sur tous les Maîtres de Sinanju je fais peser ma malédiction et les enfants de mes enfants feront peser leur malédiction. »

— Allons donc, Chiun, vous n'allez pas croire ça ! Vous ne croyez pas aux malédictions.

— Je crois à l'Histoire, déclara Chiun.

— Et alors ? Qu'est-ce qui est historique ?

— Le reste du message du Maître est historique. Il a parlé de la malédiction du gamin. Et le gamin a dit qu'un jour, un jeune garçon de là lignée du peuple du feu rencontrerait le plus jeune Maître de Sinanju. Ce serait un combat à mort. Et la lignée de Sinanju serait à jamais éteinte.

Remo quitta un instant la chaussée des yeux pour regarder Chiun.

— Ce n'est qu'un gosse.

— Et tu es le plus jeune Maître de Sinanju, répliqua Chiun, en regardant fixement devant lui.

CHAPITRE X

Remo fit bien savoir à Smith que cela ne voulait pas dire qu'il revenait travailler pour CURE. Cette partie de sa vie était passée, elle datait du temps où il ne savait pas qu'il était gentil ; mais, simplement pour prouver sa gentillesse, il allait offrir à Smith l'occasion de faire quelque chose de bien pour l'Amérique en lui permettant de l'aider à éliminer les pyromanes Solly et Sparky.

— Autrement dit, vous êtes coincé, dit Smith.

— J'ai besoin d'un peu de ressources, avoua Remo, irrité d'être aussi transparent.

— À quel sujet ?

— À propos de gens qui peuvent se mettre le corps en feu et puis s'en servir pour mettre le feu à des trucs.

En disant cela, Remo se rendit compte lui-même que c'était parfaitement incroyable. Smith confirma son jugement.

— C'est incroyable, dit-il.

— Mais vrai, assura Remo. Il y a plus de choses au ciel et sur la terre auxquelles vous n'avez jamais pensé...

— Horace, compléta Smith. Et vous le citez de travers. Vous parlez sérieusement ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieusement. Je l'ai vu de mes yeux. J'ai été brûlé moi-même.

— Je ne sais pas... Je vais essayer de trouver quelque chose. Où puis-je vous joindre ? demanda Smith.

Remo se méfia soudain. Smith tergiversait, il cherchait à savoir où il était.

— Je vous rappellerai, dit-il.

— Ce n'est pas raisonnable. Vous êtes pressé, si je comprends bien ?

— Oui.

— Eh bien, je pense avoir plusieurs personnes plus ou moins au courant de ça. Laissez-moi au moins choisir celle qui se trouve le plus près de là où vous êtes.

— C'est ça.

— Je ne peux pas. Je ne sais pas où vous êtes.

— Essayez le Middle-West, dit Remo, ravi de son habileté.

— Où êtes-vous au juste, à Saint-Louis ? demanda Smith.

— Bon Dieu, Smitty, comment est-ce que vous savez ça ?

— J'ai lu les rapports des journaux sur les incendies. Il y en a eu un

hier soir à Saint-Louis qui concorde avec les autres.

Remo donna le nom de son hôtel.

— Je vous rappellerai dès que je pourrai, promit Smith.

*

* *

En attendant la parapsychologue à l'université de Saint-Louis, Remo se sentait vaguement idiot. Il avait toujours considéré la parapsychologie comme un jeu d'enfant pour gens cultivés. En Amérique, les parapsychologues universitaires, après ce qu'ils prétendaient être des tests contrôlés en laboratoire, avaient affirmé que des chevaux étaient capables de lire dans la pensée, que des magiciens israéliens ratés pouvaient tordre des clefs et remettre en marche des montres cassées grâce à des ondes transmises par les postes de télévision, alors que n'importe qui pouvait mettre en marche une montre cassée en la portant au poste de télévision. Il suffisait de les secouer en les transportant pour les remettre en marche, puisque la plupart n'étaient pas vraiment cassées mais avaient simplement été trop remontées.

Remo ne voyait guère de différence entre la parapsychologie et la psychiatrie, sinon que lorsqu'on se trompait, personne ne se suicidait.

Il s'attendait à une petite vieille dame en talons plats, armée d'un jeu de tarots, d'une baguette de coudrier et d'une paire d'écouteurs pour entendre les voix célestes. À la place, il obtint une grande rousse séduisante, avec un visage qui ferait faire la queue aux voix célestes pour le plaisir de s'entretenir avec elle.

Elle lui sourit chaleureusement et l'emmena dans son bureau.

— Asseyez-vous, je vous en prie, roucoula-t-elle.

Elle portait une robe de jersey violet qui se moulait sur elle comme si elle était amoureuse de son corps, ce qui, jugea Remo, était bien facile à comprendre. La jeune femme avait une voix douce, mélodieuse et gaie.

— Je suis le docteur Ledore, dit-elle. Une institution scientifique de New York, qui finance nos recherches, m'a dit que je dois vous aider. Je ne dois pas poser de questions. Telles sont mes instructions. Alors, naturellement, je les négligerai. Je suis curieuse de savoir qui vous êtes.

— Votre boule de cristal vous le dira peut-être.

Remo s'aperçut, à la brusque disparition du sourire, que ce propos n'était pas particulièrement spirituel.

— Simple plaisanterie, bredouilla-t-il.

— Oui. Alors ? Qu'est-ce qui vous intéresse ?

Ce qui intéressait Remo, c'était le tour de poitrine du Dr Ledore. Il

hésita un moment, avant de se rappeler ce qu'il voulait dire.

— Je suis intéressé par des gens capables de mettre le feu à leur corps et de s'en servir pour mettre le feu à d'autres objets.

— Avez-vous entendu parler de la CHS ? demanda la belle rousse en s'asseyant à son bureau.

— Oui, c'est un truc qu'on installe sur sa voiture pour consommer moins d'huile.

— Pas précisément. CHS signifie combustion humaine spontanée, expliqua-t-elle.

Elle se leva et contourna son bureau. Elle était maintenant assez près de Remo pour qu'il la touche et respire son léger parfum boisé. Il avait la nette impression qu'elle se livrait à une combustion spontanée de son corps à lui. Il regarda sa poitrine, moulée dans le jersey.

— Faites attention à ce que je dis !

Remo leva vivement les yeux. Elle parlait sèchement mais elle avait retrouvé le sourire.

— La CHS est exactement cela. Un corps humain s'embrase sans raison apparente et le feu se nourrit de lui-même.

Remo secoua la tête.

— Ça me paraît invraisemblable.

Elle alla prendre un gros volume sur une étagère.

— Voici un ouvrage sur la médecine légale et la toxicologie. Il a été publié en 1973, pas au Moyen Âge.

Elle le feuilleta et le tendit à Remo. Il y avait trois photos de corps humains brûlés. La légende disait : « Destruction presque totale des tissus avec très peu d'influence sur l'environnement. » Il hocha la tête et regarda la rousse.

— La CHS n'est pas un mythe, Monsieur... Comment vous appelez-vous ?

— Remo.

— Ce n'est pas un mythe, Remo. C'est une réalité scientifique, une chose qui arrive mais personne ne sait pourquoi. Il y a eu un cas en Floride il y a près de trente ans. Quelqu'un est entré chez une femme. L'appartement était surchauffé mais il n'y avait qu'une petite trace de brûlure au plafond. Cependant, juste au-dessous de l'endroit où l'on avait vu une flamme, les pompiers trouvèrent les restes d'un corps. Des cendres, un os ou deux et un crâne réduit. Des journaux à moins de trente centimètres du corps n'étaient même pas jaunis par la chaleur mais dans la salle de bains une brosse à dents en plastique avait fondu. L'enquête a duré deux ans. L'affaire est toujours classée « mort causée par un feu d'origine inconnue ».

Elle reprit le livre et le remit sur l'étagère. Remo prit plaisir à la regarder marcher. Elle avait de longues jambes fuselées et ses cheveux flamboyaient sous l'éclairage fluorescent du plafond.

— Ce n'est pas ridicule, Remo. Cela arrive. C'est arrivé au cours des âges et nous n'en savons pas plus aujourd'hui qu'alors.

Elle revint près de lui et s'accota contre son bureau. Ainsi renversée en arrière, elle avançait le bassin vers Remo. Il dut se forcer pour concentrer sa pensée sur l'affaire en cours.

— C'est intéressant, dit-il, mais ce n'est pas ce que j'ai vu... je veux dire ce que je recherche.

— Qu'est-ce que vous recherchez ?

— Quelqu'un qui est capable d'embraser son propre corps, de s'en servir comme d'un lance-flammes pour mettre le feu à d'autres objets, puis de refroidir son corps et de s'en aller tranquillement, sans dégâts ni blessure.

— Vous avez vu cela ?

— Disons simplement que je suis au courant, dit-il prudemment.

Elle secoua la tête.

— Je n'en ai jamais entendu parler, déclara-t-elle et elle dévisagea Remo d'un air tout à fait intéressé. Jamais.

— Croyez-moi. Ça arrive.

Elle pinça ses lèvres pour mieux réfléchir et Remo eut envie de l'embrasser. Elle regardait dans le vague alors qu'il aurait voulu qu'elle le regarde. Elle leva un doigt, comme si elle cherchait à trouver quelque chose.

— Peut-être... Laissez-moi voir.

Elle retourna rapidement à ses étagères. Alors que Remo admirait les rondeurs pulpeuses de ses hanches et de ses cuisses, elle examina les titres des manuels et des gros volumes sur la longue étagère.

— Ah, voilà !

Elle se retourna. Ses yeux étaient électrisés. Elle tenait un livre ouvert.

— Ceci est un ouvrage de mythologie pseudoscientifique. Des légendes, des rapports bizarres, jamais expliqués par les savants. En voici un. Il concerne un petit groupe appelé les enfants du feu. Une légende orale millénaire. Ils savaient se servir de leur corps comme d'une torche. Apparemment, le pouvoir était transmis de père en fils. Ils ravageaient les campagnes...

— En Mongolie, interrompit Remo.

Elle leva vivement les yeux.

— Oui, c'est exact. Comment le savez-vous ?

— J'ai entendu cette légende. D'une autre source.

— Alors vous en savez autant que moi, dit-elle en refermant brusquement le livre. Vous avez déjà rendu cette journée fort intéressante, Remo.

Elle posa l'ouvrage sur le bureau, derrière elle. Remo se leva pour lui faire face.

— Je pourrais la rendre encore plus intéressante, insinua-t-il avec un sourire.

— À quoi pensiez-vous, au juste ?

— Je connais des tours de passe-passe. Je possède une perception extra-sensorielle. Je peux désigner sans me tromper toutes vos petites cartes ESP. Est-ce que vous m'aimez déjà ?

— Non. Mais ça pourrait venir. Vous pouvez vraiment faire cela avec les cartes de Rhine ?

— Bien sûr, dit Remo qui ne savait pas ce que c'était que les cartes de Rhine.

— Nous allons voir.

Elle prit un paquet de cartes dans son tiroir.

— Je dois vous avertir, dit Remo. Je suis joueur et je ne peux faire ça que si les enjeux en valent la peine. Qu'est-ce que vous êtes prête à risquer ?

Il se permit de regarder encore une fois les seins du Dr Ledore. Elle rit.

— Je suis sûre que vous trouverez quelque chose.

— Oui, je n'en doute pas.

Elle montra le paquet de cartes à Remo. Il y en avait vingt-cinq. Le dos était blanc uni. Sur le côté face, il y avait soit des cercles, soit des croix, des étoiles, des carrés ou des lignes ondulées.

— Regardez-les bien. Il y en a cinq de chaque. Vingt-cinq en tout.

— Bien. Vingt-cinq.

— Si vous devinez, par hasard, ce que représente une carte, vous marquez cinq sur vingt-cinq. Si votre marque est nettement plus élevée, alors vous possédez peut-être, je dis peut-être, l'ESP. Vous voulez essayer ?

— D'accord. Allez-y.

Elle battit les cartes, tourna le dos à Remo et les aligna sur le bureau, toutes les vingt-cinq. Elle se retourna vers lui.

— Avant de commencer, dit Remo, un mot.

— Oui ?

— Fermez la porte à clef et dites à votre secrétaire de ne pas vous déranger.

Le Dr Ledore rit encore. Elle avait un rire facile, léger, qui paraissait trouver de l'amusement là où il n'y avait pas d'humour. Remo avait toujours pensé que c'était la caractéristique d'une personne heureuse.

Mais elle fit ce que demandait Remo et revint s'asseoir derrière le bureau. Elle prit un crayon et du papier.

— Bien. Commencez par la gauche, et tâchez de deviner les cartes.

— Est-ce que j'ai le droit de toucher le dos ?

— Si vous voulez mais j'aimerais mieux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que vous pourriez vous livrer à un tour de prestidigitateur. Toucher une carte et en regarder une autre. En détournant mon attention.

— Est-ce que j'en ai l'air capable ? demanda Remo.

— Oui.

— Bon, alors je ne toucherai rien.

Ce serait facile quand même. Si Remo avait pu les toucher, il aurait senti du bout des doigts les très légères impressions que le processus d'imprimerie faisait sur le carton épais. Sans aucun contact, il devrait se contenter de l'œil nu.

Il rapprocha sa chaise de l'extrémité de la rangée, afin de pouvoir la regarder dans toute sa longueur. Il rétrécit son champ visuel, jusqu'à ce que son regard soit pratiquement canalisé dans un tube étroit se terminant sur le dos des cartes. Il fit le vide dans son esprit pour éviter toute influence extérieure, même s'il avait bien du mal à vider sa tête du parfum du Dr Ledore.

Une par une, il désigna les cartes.

— Croix, croix, carré, cercle, étoile, étoile, ondulations, carré, étoile, cercle... Et il termina en punctuant distinctement, étoile, ondulations, étoile.

À mesure qu'il les désignait, la parapsychologue notait ce qu'il disait sur son bloc-notes.

— Ça y est ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Vous ne voulez pas changer d'avis sur l'une d'elles ?

— Non. Mais je ne suis pas certain des deux dernières, dit-il. Votre parfum me brouillait la vue.

Elle rit encore et retourna les cartes, en lisant tout haut la prédiction de Remo.

— Croix, dit-elle et elle retourna la première, qui représentait une croix. Croix, lut-elle encore et c'en était une.

Elle se mit à lire plus vite.

— Carré, cercle, étoile, étoile...

À chaque fois, la désignation était la bonne. Elle regarda Remo avec stupeur. Les vingt-trois premières étaient exactes. Elle ne put maîtriser sa surexcitation.

— Vingt-quatre et vingt-cinq, ondulations et étoile, dit-elle.

— Je vous l'ai dit, je n'en suis pas sûr, dit Remo.

Elle retourna les cartes. Ondulations et étoile.

— Vous auriez dû l'être. Vous avez raison.

Elle dévisagea de nouveau Remo, avec une expression tout à fait éberluée, en secouant la tête.

— Vingt-cinq sur vingt-cinq. Je ne peux pas le croire. Je n'ai jamais

vu ça !

— Ça va être votre journée des surprises, dit Remo en se levant.

Il prit le Dr Ledore dans ses bras et l'embrassa sur la bouche.

Elle résista un instant, comme étonnée, et puis ses lèvres s'entrouvrirent et sa langue se darda pour chercher celle de Remo. En la soutenant, il la guida vers le canapé contre le mur du fond. Elle écarta sa bouche. Il la déposa avec précaution et, aussitôt, elle commença à déboutonner sa robe.

— Vingt-cinq sur vingt-cinq, murmura-t-elle.

— Oubliez ça.

— Je ne peux pas. C'est tout ce que vous savez faire ?

Ce fut au tour de Remo de rire.

— Non, ce n'est pas tout, dit-il et il se déshabilla vivement.

CHAPITRE XI

Remo et Chiun se trouvaient dans un petit parc aéré, près du pont de Saint-Louis. Le Mississippi coulait non loin de là, ses eaux partiellement propres, les plus gros détritits enlevés, mais c'était quand même un fleuve américain et, par conséquent, un cours d'eau dont le principal ingrédient était les déchets toxiques.

Remo se demandait si, un jour, une rivière d'Amérique s'autodétruirait et prendrait feu simplement parce que son contenu chimique avait dépassé le point de non-retour. Il espérait que, dans ce cas, ce petit salaud d'incendiaire serait au milieu en train de pêcher, dans une barque.

— Pourquoi soupirez-tu ? demanda Chiun.

Le vieux Coréen lançait des coups de pied, de ses pieds chaussés de pantoufles de soie, sur des pigeons qui s'approchaient de lui en espérant des miettes de pain ou des cacahuètes.

— Parce que j'ai échoué, répondit Remo.

Ces cinglés du feu se sont échappés et maintenant je ne sais pas du tout où ils sont. Et ils savent à présent que quelqu'un est à leurs trousses, alors ils vont se terrer dans un coin quelque part, bien cachés. Comment diable est-ce que je vais les retrouver ?

— Tu as peut-être raison, dit Chiun en donnant un coup de pied à un pigeon. Je ne peux pas discuter avec ta parfaite connaissance de l'esprit criminel. Alors tu devrais peut-être abandonner cette chasse.

— Vous oubliez Ruby ! Celle-là, c'est pour elle.

— Ruby ne voudrait pas que tu te tues pour elle.

— Ah non ? C'est vous qui le dites ! Cette fille voulait la vengeance et je la lui donne. Affaire classée.

Remo pinça les lèvres et contempla le parc.

— Tu as simplement des remords parce que tu as folâtré avec cette femme, cet après-midi, répliqua Chiun.

— Non, pas du tout, protesta Remo qui en avait. Et d'abord, comment le savez-vous ?

— Tu crois qu'après toutes ces années je ne sais pas ce que tu fais ?

— Oui, enfin bref, je continue de traquer ces types. La seule question, c'est comment les retrouver.

— Si tu insistes, marmonna Chiun.

— J'insiste.

— Tu supposes qu'ils se cachent. Mais ils ne savent pas forcément qui tu es. Ils peuvent simplement penser que tu es quelqu'un qui est

tombé par hasard sur leur numéro. Tu n'as peut-être été qu'un agacement qu'ils ont déjà complètement oublié.

Chiun visa du pied un autre pigeon qui tournait autour de lui en roucoulant.

— Vous avez peut-être raison, petit père.

— J'ai généralement raison. Alors nous devons continuer de les guetter dans les endroits où l'on peut s'attendre à ce qu'ils se livrent à leur métier.

— Nous ? s'étonna Remo.

— Oui, nous. Tu n'as jamais pris le temps de réfléchir, Remo, que maintenant, après la mort de Ruby, tu veux faire quelque chose pour elle et que ce que tu veux faire c'est éliminer ses tueurs ?

— Si, j'y ai pensé.

— Et ça ne te dit rien ?

— Quoi par exemple ?

— Par exemple, ceci. Que tu remplis ton rôle d'assassin. Que c'est le seul moyen, dans ta vie, de trouver de la fierté, en faisant ce que tu sais le mieux faire.

— J'y ai pensé aussi, avoua Remo. J'y pense encore. Mais simplement, je pense vraiment que je suis quelqu'un de gentil...

Il s'interrompt, attendant que Chiun s'esclaffe, mais le Maître de Sinanju n'eut aucune réaction.

— Je pense que je suis quelqu'un de gentil et que je peux très bien être à la fois quelqu'un de gentil et un assassin. Mais que vont en penser les autres ? Vous croyez que les gens me prendront pour quelqu'un de gentil si je leur dis que je suis un assassin ?

— Tu veux me dire que ces autres personnes, quelles qu'elles soient... que leur opinion a de l'importance pour toi ?

Chiun flanqua un coup de pied à un autre pigeon qui s'aventurait trop près de son kimono.

— Sans doute, marmonna Remo.

— C'est une attitude puérile. Il faut bien que quelqu'un soit un assassin. Tu as eu la chance d'être choisi, c'est tout. Pense à tous les amateurs qui tentent d'être des assassins et qui donnent à cet art une mauvaise réputation. Et pourtant toi, entre tous, tu as eu de la chance.

— Certaines personnes ne considéreraient pas ça comme de la chance.

— Et certaines personnes croient que la terre est plate, rétorqua Chiun. Tu te soucies de ces gens-là ?

Remo secoua la tête.

— Je ne sais pas, petit père. Je n'en sais rien.

— Vraiment, Remo, il faudrait faire quelque chose de tous ces pigeons. Ils ne valent rien, ce sont de sales bêtes qui ne savent pas chanter ni embellir le monde et pourtant vous, les Américains, vous

les engraissez.

Un pigeon frôlait le kimono. Chiun trouva une cacahuète sous le banc et la poussa du bout de sa pantoufle. Quand le pigeon vit la cacahuète, il se précipita dessus.

— Quant aux assassins gentils, dit Chiun, pourquoi pas ? Je suis fier d'être un assassin. Et pourtant, y a-t-il quelqu'un au monde de plus gentil que moi ?

Chiun se leva du banc et son pied droit s'abaissa vers le pigeon. Les longs replis de son kimono de jour cachèrent l'oiseau mais Remo avait surpris son dernier spasme. Il rit, se leva aussi et mit son bras autour des épaules de Chiun.

— Non, petit père, il n'y a personne au monde de plus gentil que vous.

Le gérant adjoint de leur hôtel devait le penser aussi car dès que le vieux Coréen et Remo entrèrent dans le hall, il fit signe à Chiun en lui adressant un large sourire.

Chiun s'approcha de l'homme qui lui chuchota à l'oreille. Quand Chiun revint, Remo lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est personnel, répondit Chiun.

— Personnel ? pouffa Remo. Comment ça, personnel ?

— Mon personnel. Je t'en prie, monte dans la chambre. Je te rejoindrai.

— Je ne comprends pas ça.

— « Ça » n'est pas tout seul. Il y a tant de choses que tu ne comprends pas.

Chiun plaqua une main entre les omoplates de Remo et le poussa vers l'ascenseur.

Remo entra dans la cabine. Alors que la porte se refermait automatiquement, il appuya sur le bouton d'ouverture. La porte se rouvrit et Remo vit Chiun se diriger vers les cabines téléphoniques dans le fond du hall.

Il monta en se demandant quel message était capable d'amener Chiun à se servir du téléphone.

Quand Chiun arriva dans la chambre, Remo était allongé sur le canapé.

— Pourquoi es-tu couché là, paresseux ? demanda Chiun.

— Où voulez-vous que je me couche ?

— Je voudrais te voir sur tes pieds et faire les bagages parce que nous partons.

— Ah ! Et où allons-nous comme ça ?

— À New York.

— C'est parfait. New York est superbe en été. La chaleur des trottoirs cuit les ordures et baigne d'effluves parfumés les voleurs à

main armée qui tiennent un congrès à chaque coin de rue.

— Nous y allons quand même, déclara Chiun.

— Pourquoi ?

— Parce que les pompiers vont se mettre... Comment appelles-tu ça ?

— Je ne sais pas. De quoi parlez-vous ?

— Comment appelles-tu les gens qui ne veulent plus travailler ?

— Des fonctionnaires.

— Non. Autre chose.

— Des grévistes ? hasarda Remo.

— C'est ça. Ils sont grevés.

— Grévistes, rectifia Remo. Comment le savez-vous ?

— Je prends soin de me renseigner sur ce genre de choses. Quoi qu'il en soit, si les pompiers sont grevés, alors où est-ce que...

— ... nos incendiaires iraient ? conclut Remo.

— Exact.

— Filons à New York !

CHAPITRE XII

Si on n'avait pas mis trop d'origan dans la sauce des spaghettis, il n'y aurait peut-être pas eu de grève des pompiers à New York.

Le pompier de Première classe Anthony Ziggata s'apprêtait à quitter une caserne de l'Upper East Side de Manhattan pour aller à l'Hôtel de Ville serrer des mains en conclusion de négociations de contrats. Il avait pris une douche à la caserne et se préparait à endosser son uniforme de parade.

Ziggata était pompier depuis vingt-deux ans. La dernière fois qu'il avait vu l'intérieur d'une caserne, en qualité de combattant du feu, c'était dix-neuf ans plus tôt quand il avait été élu délégué syndical. Il avait ensuite gravi les échelons pour devenir membre de l'équipe de négociations des contrats et, finalement, président du Consortium Uni des Combattants du Feu.

Il était dans cette caserne uniquement parce que c'était la saison des négociations ; au moins une fois, dans ces périodes de marchandage, un des quotidiens de New York avait l'idée originale d'envoyer un photographe pour accompagner le président du syndicat à son travail et le regarder combattre un incendie.

Cette année, c'était le *New York Post* qui avait eu l'idée originale. Heureusement, il n'y avait eu aucune alerte à l'incendie dans ce secteur, alors on se contenta d'une photo de Ziggata en train de nettoyer des lances. Ziggata avait horreur des incendies. Ils l'effrayaient et, quand il avait peur, ça lui donnait de l'urticaire.

Le contrat qu'il venait de négocier allait régir le corps des sapeurs-pompiers de New York pendant les trois années à venir. Il garantissait que ce corps serait le plus payé du monde. Il ne garantissait pas qu'il serait le plus compétent. Ces suggestions-là n'étaient avancées que rarement et avec hésitation par les négociateurs de la municipalité et promptement abandonnées quand il devenait évident que pour un peu plus d'argent, la ville pourrait continuer de s'offrir la paix sociale. Cela semblait toujours une bonne affaire à la municipalité, d'autant que la ville était maintenant pratiquement en faillite et dépendait de Washington et d'Albany, la capitale de l'État, pour payer ses factures quotidiennes.

Tout aurait donc dû se passer très simplement. Ziggata sifflotait. Il ne restait plus qu'une petite formalité, celle des poignées de mains avec le maire, le sourire aux photographes et puis il pourrait rentrer chez lui. Dans son vrai foyer. Mais quand il ouvrit son casier, il trouva

son pantalon bleu de parade par terre.

— Nom de Dieu ! cria-t-il. Qui diable a fait ça ?

Il souleva le pantalon froissé entre le pouce et l'index, comme si c'était une espèce de poisson particulièrement vile et nauséabonde.

Neuf pompiers étaient vautrés sur des lits de camp, attendant la sonnerie d'alarme. Comme les pompiers partout dans le monde, ils ne causaient guère entre eux, préférant rester allongés et écouter ce que les autres disaient. Comme les autres ne parlaient pas non plus, cela n'était pas très propice à la franche camaraderie verbale.

Mais ils étaient tous d'accord sur une chose. Ils n'aimaient pas avoir Ziggata dans leur caserne. Même si cela n'arrivait que tous les trois ans, à l'époque des négociations de contrats, ils étaient tous persuadés que Ziggata était un espion de la municipalité, prêt à les signaler pour quelque vague infraction au règlement. Cela n'était jamais arrivé depuis dix-neuf ans, mais ça n'avait pas d'importance ; l'important, c'était que ça pouvait toujours arriver.

— Qui a fait ça ? cria de nouveau Ziggata.

— Allez ah, grogna une voix dans le fond de la salle. Si ça ne vous plaît pas, foutez le camp.

— Ouais, fit une autre. Et d'abord, qui c'est qui vous a invité ici, espion ?

— Espion ? rugit Ziggata. Un espion ? Est-ce que je ne suis pas votre représentant électoral légal ? Est-ce que je ne vous rapporte pas un gros contrat ?

— Ouais, c'est vous qui le dites. Et qu'est-ce que ça vous rapporte, à vous ?

— La satisfaction d'un travail bien fait, répliqua vertueusement Ziggata. J'aimerais étrangler celui qui a jeté mon froc par terre.

— Allez vous faire voir ! cria une troisième voix. Mettez un de vos beaux costumes de Rital. Vous en avez plein !

— Ouais, renchérit une autre. Avec notre argent, vous en avez des tas.

— Ooooooh ! gémit un troisième comme s'il souffrait vraiment. Pourquoi est-ce que tout le monde s'engraisse sur notre dos ?

— Vous êtes paranoïaques ! glapit Ziggata.

De foutus paranos !

— Ouais ? Eh bien, ça ne veut pas dire que vous ne profitez pas de nous.

— Allez tous vous faire voir, dit Ziggata. Si jamais je vous revois, ce sera trop tôt.

Il avait fini d'enfiler son uniforme. Il avait l'air d'avoir tout juste reçu la veste de chez le teinturier et d'avoir trouvé le pantalon sur un quai de métro.

— De quoi j'ai l'air, je vous demande un peu ? grogna-t-il.

— Arrêtez de vous soucier de quoi vous avez l'air et tâchez de nous négocier un contrat, cria un pompier.

— Quoi ? hurla Ziggata. Je nous ai obtenu tout ce que nous voulions !

— De la merde, oui ! répliqua un des pompiers.

Il s'assit sur le bord de son lit de camp, en tricot de corps sans manches révélant des tatouages allant des poignets aux épaules.

— J'ai un beau-frère à Skaneateles, dans l'État de New York, dit-il.

— On s'en fout !

— Ouais ? Eh bien il est pompier et ils ont congé le premier jour de l'ouverture de la chasse au cerf. Payé.

— Et c'est quand, le premier jour de l'ouverture de la chasse au cerf ? demanda Ziggata.

— J'en sais rien mais ils ont congé.

— Et ils ont d'autres jours de congé ? ironisa Ziggata. Comme par exemple Noël ou le Quatre Juillet ?

— On s'en fout ! Ils ont l'ouverture du cerf. Un congé payé. Mais eux, probable qu'ils ont un vrai syndicat.

Ziggata comprit qu'il ne servirait à rien d'expliquer aux pompiers que le syndicat du feu avait négocié tant de journées de congés payés pour ses membres que leur année de travail était à peine plus longue que celle des instituteurs. Ça ne servirait à rien. Ses bras commençaient à démanger. Il reconnut le symptôme et s'efforça de se calmer.

Tenant une dernière fois de rétablir un esprit de camaraderie syndicale, il alla à la marmite, sur le fourneau dans le fond de la salle, et se servit une petite portion de spaghetti en sauce. Il s'assit à la table blanche émaillée, devant la cuisinière, porta une cuillerée de spaghetti à sa bouche, la goûta et la cracha. Les pâtes et la sauce éclaboussèrent tout le devant de sa tunique et de son pantalon.

— Nom de Dieu ! rugit Ziggata. Quel est le nom de Dieu de salaud qu'a foutu le nom de Dieu d'origan dans cette sauce ? Regardez-moi, j'ai l'air d'un cochon !

Il essuya sa bouche barbouillée avec un pan de la nappe sale puis il courut au lavabo pour essayer de se nettoyer un peu.

— Vous avez toujours l'air d'un cochon, lui cria un des pompiers.

— Avec notre argent ! lança un autre.

— J'ai horreur de l'origan, gémit Ziggata. Ça me donne de l'urticaire.

— Tout vous donne de l'urticaire. Je m'en vais mettre de l'origan partout ! s'esclaffa quelqu'un dans un coin de la salle.

Ce fut ainsi que, rougeaud, picotant, mal à l'aise, Anthony Ziggata arriva dans le bureau du maire à l'Hôtel de Ville ; il n'était pas d'excellente humeur et quand le maire lui sourit, agita la main et

s'approcha pour l'accueillir en demandant :

— Alors, vous êtes content de moi ?

Ziggata répondit :

— Vous êtes merdeux.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'étonna le maire.

— Y a rien de fait si nous n'avons pas congé le jour de l'ouverture de la chasse au cerf.

— La chasse au quoi ?

— Au cerf. L'ouverture. Le premier jour de la saison.

— C'est quand ? demanda le maire.

— Je ne sais pas. Demandez à un foutu cerf. Je ne suis pas un nom de Dieu de cerf.

— Pourquoi est-ce que vous voulez ce jour de congé ?

Ziggata aspira profondément.

— Il y a une grande agitation parmi les hommes de notre vaillant corps de sapeurs-pompiers, pour réclamer le jour de l'ouverture au cerf. Congés payés. Pour nous mettre à égalité avec l'immense majorité des autres sapeurs-pompiers sur toute la largeur, la longueur et la longitude des États-Unis.

— Vous avez déjà soixante-trois jours de congés payés.

— Eh bien donnez-nous en soixante-quatre. Le jour de l'ouverture au cerf ou c'est la grève.

— C'est la grève, alors, répliqua le maire.

C'était la première fois en vingt ans que l'occupant du bureau du maire, à l'Hôtel de Ville de New York, ne cédait pas à la menace. Le maire fut surpris, en regardant autour de lui, que les pendules ne s'arrêtent pas, que le soleil n'interrompe pas sa course, que les murs de l'immeuble soient encore intacts. Il exultait. Il y avait probablement des maires et des fonctionnaires municipaux, de par tout le pays, qui disaient non une fois, peut-être même deux ou trois fois dans l'année. Il était prêt à parier qu'ils aimaient ça. C'était comme s'ils avaient du pouvoir. Il cria au dos de Ziggata :

— Non, bon Dieu. Je dis non, non, mille fois non. J'aimerais mieux mourir que de dire oui.

Ainsi, Anthony Ziggata, furieux à cause des taches de sauce à l'origan sur son uniforme bleu, la peau en feu à cause de l'urticaire, sortit pour affronter les journalistes et déclara que la municipalité, et le maire en particulier, étaient une bande d'opresseurs fascistes et racistes, des facho-réacs n'ayant qu'une intention, briser l'esprit du véritable syndicalisme en Amérique. Et il déclara que si l'on s'attendait à ce que les pompiers meurent pour la ville, comme tant de gens le pensaient, ils étaient prêts aussi à mourir pour leur honneur et le maire n'avait pas fini d'entendre parler de ça.

Quand les articles parvinrent dans les casernes de pompiers de la

ville, ces propos avaient quelque peu changé. Les pompiers « apprirent » que la police municipale avait exigé dans son prochain contrat que chaque policier soit payé trois fois plus qu'un pompier, puisqu'ils travaillaient trois fois plus. À l'unanimité, toutes les casernes autorisèrent Ziggata à donner l'ordre de grève pour tenir tête aux pillards sans scrupules du syndicat de la police. Ziggata avait maintenant un pantalon propre et un bon bain l'avait débarrassé du plus gros de ses démangeaisons ; il était chez lui à Ozone Park, à Queens, et il ne voulait pas entendre parler de grève. Mais quand il reçut le premier des nombreux coups de téléphone le traitant de traître à la cause des pompiers et l'avertissant qu'il risquait de faire perdre les cent vingt-cinq pour cent de salaire représentant la pension à laquelle tous les pompiers avaient droit après dix ans de service plus ou moins loyal, il fit la seule chose que pouvait faire un syndicaliste qui se respecte.

Il mit les pompiers en grève.

Peu de temps après, Solly et Sparky arrivèrent.

CHAPITRE XIII

Le maire avait installé un quartier général de crise à l'Hôtel de Ville et quand il y arriva, après avoir mangé de la cuisine de Szetchouan à Chinatown, il demanda à une passante :

— Vous êtes contente de moi ?

Elle lui cassa son parapluie sur la tête. Il entra tout secoué dans son centre de crise et fut assez prudent pour demander à son assistant :

— Vous êtes content de vous ?

— C'est terrible, répondit son principal adjoint.

C'était un homme brun, au type latin, en costume fripé et cravate grasseuse, qui voulait rester en fonction juste assez longtemps pour acheter un restaurant.

— Bon Dieu, y a des alertes au feu dans toute la ville et personne ne répond aux appels.

— Qu'est-ce qui flambe ?

— Rien encore. C'est tout des fausses alertes.

— Vous avez l'air d'avoir la situation bien en mains. Je vais sortir me mêler au peuple, dit le maire.

Il avait quitté la mairie depuis quelques minutes seulement quand les incendies éclatèrent.

*

* *

Solly Martin et Sparky McGurl roulaient en voiture par les rues de New York-by-night. Ils se dirigeaient vers l'est le long de la 81^e Rue.

— Ce pâté de maisons flambra en quelques minutes, dit Martin.

Le gosse ne répondit pas et Solly lui jeta un coup d'œil. Il avait une pochette d'allumettes et le sac en papier de leurs sandwiches au pastrami. Posément, il déchirait des bandes du sac, les allumait et les jetait par la vitre baissée.

— Arrête ça, gronda Solly.

Le gosse le regarda, d'abord avec colère, puis en souriant.

— Je m'entraîne, Solly, c'est tout.

— Tu n'as pas besoin d'entraînement.

Le gamin souriait toujours.

— Non, je ne crois pas.

— Et d'abord, tu ne brûles rien sans contrat.

— Vous, peut-être, rectifia le garçon mais il rangea le sac en papier

et les allumettes dans la boîte à gants.

Solly regarda de nouveau la chaussée juste à temps pour braquer et éviter un grand setter-gordon qui cherchait vaillamment à prouver que des rapports sexuels étaient possibles entre un chien et une voiture en stationnement. Le gosse changeait. Il avait collé aux basques de Solly comme à celles d'un père ou d'un grand frère, mais maintenant il avait l'allure de quelqu'un qui s'apprête à déployer ses ailes et à voler tout seul. Le gosse n'était plus le même depuis l'incendie de Saint-Louis.

— Tu penses toujours à ce type ? demanda Martin.

— Ouais... Je ne sais pas. Quand je l'ai vu, j'ai d'abord eu peur ; et puis ça a été comme si je l'avais attendu. Comme si je l'avais toujours attendu.

— Tu l'avais déjà vu ?

Le gosse regarda par la portière et secoua la tête.

— Non. Enfin, pas vraiment. Mais il avait quelque chose de familier, quoi ; comme si je l'avais déjà vu mais sans vraiment le voir, voyez ce que je veux dire ?

— Non.

— C'est comme si j'avais vécu avant et lui aussi et, comme qui dirait, nous étions censés nous rencontrer parce que nous avions rendez-vous. C'était bizarre.

— Eh bien, nous en sommes débarrassés. On ne le verra plus.

Mais Sparky secoua la tête.

— Je ne le crois pas, murmura-t-il. Je ne le crois pas.

Solly était content d'être de retour à New York. Le gosse avait un comportement singulier. Mais cette grève des pompiers était faite sur mesure pour eux. Un gros coup et Solly prendrait sa retraite, et le gosse pourrait passer le reste de ses jours à mettre le feu à des caddies dans les supermarchés, Solly s'en foutait.

*

* *

Les incendies commencèrent à Harlem, où des groupes d'adolescents jugèrent que le meilleur moyen d'améliorer la qualité de leur logement était de vivre dans la rue, alors ils mirent le feu à leurs propres immeubles.

Quelques dizaines de bâtiments flambaient. En l'absence des pompiers, les agents de police tentaient de se servir du matériel et de lutter contre le feu, après avoir d'abord extorqué au maire une promesse de salaire triplé pour les heures supplémentaires. Les mêmes jeunes gens qui avaient déclenché bon nombre de ces incendies leur donnaient un coup de main et essayaient de les éteindre.

Les rapports crépitaient à la station d'information, à la radio de

bord de Solly Martin.

Solly jura.

Sparky et lui suivaient ce qu'il restait de la voie express du West Side. Le problème, quand on empruntait cette artère aérienne à grande vitesse, c'était qu'il fallait la quitter tous les six à huit pâtés de maisons quand on arrivait à une portion de chaussée barrée parce qu'elle tombait en ruine. Solly descendit sur la 11^e Avenue, roula un moment au niveau du sol mais fut heureux de remonter sur la voie express.

Ils roulaient vers le sud le long de l'Hudson, en direction du centre. Solly jura encore et pesta contre la radio.

— Foutus amateurs à la con ! Il ne va rien nous rester à brûler s'ils continuent.

Sparky sourit et montra du doigt par le pare-brise, droit devant eux, le centre de Manhattan.

— Il y a quelque chose qui nous appartient, dit-il.

Solly regarda à son tour. Il sourit aussi, en voyant ce que voulait dire Sparky.

Les tours jumelles du World Trade Center, les plus hauts buildings de New York, se dressaient dans le ciel comme deux paquets de chewing-gum en papier d'argent posés debout.

— Ils sont à l'épreuve du feu, dit Solly.

— Pas pour moi. Je peux faire brûler n'importe quoi.

— Petit, je crois que tu as ce qu'il faut pour ça.

*

* *

Le maire revint très secoué à son état-major de crise. Sa ville flambait. De Harlem au nord à Chinatown au sud, du fleuve au bras de mer, des incendies éclataient partout. Le maire avait fait appel à l'État pour mobiliser et envoyer la Garde Nationale ; il avait autorisé le paiement des heures supplémentaires à la police pour qu'elle remplace les pompiers ; il avait demandé aux habitants de faire la chaîne avec des seaux pour contribuer à la lutte contre le feu. Il avait essayé de faire appel aussi aux éboueurs, mais leur dirigeant syndical lui avait demandé ce qu'il espérait d'un mec qui ne gagnait que vingt-neuf mille dollars par an. Le maire dut promettre des heures supplémentaires quadruplées avant que le dirigeant syndical veuille bien accepter d'en parler à ses hommes et de les laisser décider eux-mêmes.

— Je devrais peut-être faire appel au syndicat des instituteurs ? hasarda le maire.

Son assistant secoua la tête.

— Pourquoi non ?

— Ils ne veulent même pas servir du lait à l'école. Vous croyez qu'ils vont lutter contre les incendies ?

— Ça les changerait un peu de l'enseignement.

— Vous perdez votre temps, déclara l'assistant. Rappelez encore une fois le gouverneur, pour la Garde nationale.

Un directeur de la société qui avait construit et gérait le World Trade Center fit irruption dans ce centre de crise. Le maire l'aperçut et lui sourit.

— Comment allons-nous ?

— Mal, répondit le directeur. Nous tous. Nous devons causer.

— Par ici, dit le maire.

L'assistant vit les deux hommes se retirer dans un coin de la salle. Il s'approcha pour participer à leur conversation.

— Je viens d'avoir un type au téléphone, dit le directeur, un homme aux cheveux clairsemés qui transpirait. Il va incendier le World Trade Center.

— Il y a toujours un « à moins que », dit judicieusement le maire. À moins que quoi ?

— Dix millions de dollars. C'est ce qu'il veut.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Un fou, probablement.

— Je ne sais pas que penser. Je ne crois pas que ce soit un fou.

— Vous voulez le payer ? demanda le maire.

— Où est-ce que je vais trouver dix millions de dollars ?

Le maire rit. Avec le monopole des péages de tous les ponts et tunnels pour entrer ou sortir de New York, l'économie de la World Trade Agency était aussi saine que les réserves de pétrole de l'Arabie Saoudite.

— Augmentez les péages, encore une fois, suggéra-t-il. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

Le directeur n'arrêtait pas de se frotter les mains, comme s'il tentait de les laver de quelque teinture psychique.

— Que vous protégez nos buildings. Ils ne sont pas encore entièrement payés.

— Bien sûr. Qu'est-ce que vous voulez au juste ? J'ai six troupes de boy-scouts que je peux mobiliser. Peut-être la Ligue des Électriciens donnerait un coup de main. Elles peuvent porter de l'eau dans leur sac à main.

Le maire fut interrompu par son assistant.

— Monsieur le maire, je crois que vous devriez prendre cette communication.

Le maire hocha la tête.

— Un instant, dit-il et il alla décrocher le téléphone. Il pressa sur un bouton. Ici le maire, annonça-t-il puis il écouta et s'écria : mais

vous ne pouvez pas faire ça !

Il se tourna vers les deux hommes debout dans le coin et secoua la tête. Puis il regarda le téléphone qui, de toute évidence, venait de se taire avec un déclic.

Il revint en poussant un énorme soupir.

— C'était votre incendiaire, dit-il au directeur. Il dit qu'il sait que je dois maintenant avoir entendu parler de lui. Dix millions de dollars ou les tours jumelles vont fondre.

— En est-il capable ? demanda l'assistant. Je croyais que ces immeubles étaient incombustibles.

— Il dit qu'il peut. Envoyez de la police à l'Eastern Marine Terminal, dans FDR Drive.

— Pourquoi ?

— Il dit que c'est aussi un bâtiment incombustible et qu'il va l'incendier, rien que pour prouver qu'il en est capable.

L'assistant se précipita vers un téléphone, décrocha et se mit à parler.

Le directeur des plus grands buildings de New York soupira.

— Vous devez régler cette histoire de grève, dit-il au maire.

— Tiens donc. Vous voulez que je leur accorde le jour d'ouverture de la chasse au cerf ?

— Accordez-leur tout ce qu'ils veulent, bon Dieu ! C'est trop important.

— Vous allez accorder à vos flics le jour de l'ouverture du cerf ?

— Ils ne l'ont pas demandé. Mais vous devez le faire, vous, insista le directeur en s'épongeant avec un mouchoir mouillé. C'est important.

— Il y a des choses plus importantes, déclara le maire.

Il se tourna du côté de son assistant qui raccrochait lentement, comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il venait d'entendre, et revenait vers eux, blanc comme un linge.

— Le pire ? demanda le maire.

— Oui. Nous arrivons trop tard. La police dit que le Marine Terminal est en ruine. Ça a flambé comme une allumette et le brasier était tel qu'on dirait que les pierres ont fondu. Cinq morts, peut-être six, à l'intérieur.

— Cédez, insista encore le directeur. Cédez. Mettez fin à la grève.

— Fichez-moi le camp, répliqua le maire. Vous me rendez malade !

La nuit s'avavançait et les incendies éclataient dans toute la ville. Alors que l'avion de Remo et de Chiun amorçait sa descente sur l'aéroport Kennedy, ils virent le ciel flamboyer au-dessus de New York.

Dans une voiture de location, en roulant vers Manhattan, Remo écouta les informations à la radio.

« La Garde Nationale arrivait, le gouverneur ayant finalement donné son autorisation, après avoir été retrouvé à l'inauguration de la Beau Monde Disco. »

« Le maire demandait à la population de se mobiliser et d'aider à combattre les incendies en ville. Je sais que les citoyens répondront à mon appel », avait-il proclamé.

« La presse ne savait pas pourquoi, mais les deux tours du World Trade Center avaient été évacuées et bouclées par la police de l'agence. Tous les accès aux immeubles avaient été bloqués, les moyens de transport arrêtés et personne n'avait le droit de s'approcher du secteur où se dressaient les bâtiments géants. »

— Qu'est-ce que nous faisons maintenant ? demanda Chiun.

— Le maire est à l'Hôtel de Ville, répondit Remo. Nous allons là-bas. On dirait que le World Trade Center est le suivant sur la liste de Sparky.

CHAPITRE XIV

Le gosse était devenu dingue. Solly Martin en fut certain quand il dut l'arracher au brasier de l'East Side Marine Terminal. L'immeuble dégringolait tout autour de lui, on entendait les hurlements des brûlés et des mourants mais Sparky McGurl voulait rester là et attendre l'arrivée des flics pour les incinérer. Quand Solly le traîna jusqu'à la voiture, les yeux du gamin pétillaient de surexcitation. De passion de la mort.

Martin prit immédiatement la direction du centre, puis il passa par le tunnel Holland de New York à Jersey City. Ils tournèrent à gauche près du *Holiday Inn*, puis roulèrent vers le sud et le cœur vétuste de la vieille ville.

À l'Hôtel de Ville incendié, ils tournèrent de nouveau à gauche et revinrent vers l'eau, vers l'Hudson et l'horizon de gratte-ciel de New York.

Exchange Place, bourdonnant dans la journée de l'activité d'agents de change honorables et d'une poignée de courtiers marron spécialisés dans la vente d'actions bidons par téléphone à des gens qui n'auraient pas dû avoir le téléphone, pour commencer, était sombre et déserte. Ils garèrent leur voiture contre une vieille palissade destinée à empêcher les autos de plonger dans les eaux noires de l'Hudson, tellement polluées qu'elles auraient rongé la peinture d'une auto avant qu'elle touche la vase du fond.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? demanda Sparky d'une voix irritée et exigeante.

— Laisse-moi faire, dit Solly.

Il prit une torche électrique et un tournevis sous son siège, les fourra dans sa ceinture et descendit avec Sparky.

Un kiosque en bois marquait l'entrée du métro trans-Hudson de l'autorité portuaire, qui passait sous le fleuve de cet endroit du New Jersey jusqu'à New York. La station de métro, conformément à l'engagement de l'autorité portuaire d'être à égalité avec le New Jersey, était sans doute la plus sale et la plus laide de tous les États-Unis. En y descendant, on avait l'impression d'entrer dans une mine de charbon.

La porte du kiosque était verrouillée. Un écriteau annonçait :

Tout trafic suspendu.

Solly regarda à l'intérieur, en collant son nez à la vitre encrassée. Tout était obscur. La vieille porte de métal et de bois s'ouvrit aisément, quand il enfonça son tournevis dans la serrure. Ils entrèrent tous les deux dans le noir.

Ils s'arrêtèrent pour tendre l'oreille et, n'entendant aucun bruit, Solly alluma un instant sa torche. Il vit l'escalier qui descendait, au bout du long hall d'entrée.

— Suis-moi, chuchota-t-il. Et ne fais pas de bruit.

Ils descendirent trois étages, en s'arrêtant à chaque palier pour écouter, et suivirent ensuite un long couloir. À l'extrémité, Solly aperçut les portillons à l'entrée des quais. L'autorité portuaire indiquait sa suprématie en laissant les portillons en fonctionnement ; la faible lueur rouge des systèmes automatiques avaleurs de pièces de monnaie créait un halo surnaturel autour de l'entrée. Solly et le gamin passèrent sous un portillon et, encore une fois, Solly alluma sa torche. Il aperçut un panneau – WORLD TRADE CENTER – et ils tournèrent à droite, dans un autre escalier. Ils aboutirent sur un quai et s'arrêtèrent pour écouter.

Quand Solly fut certain que le quai était désert, il conduisit le gamin tout au bord. Après un éclair de sa torche, ils sautèrent sur les traverses de bois et se mirent en marche vers la gauche.

Solly se pencha vers le petit.

— Prochain arrêt, le World Trade Center, dit-il.

Le gosse pouffa et ils s'enfoncèrent dans le noir du tunnel conduisant, sous l'Hudson, vers les tours jumelles de New York.

*

* *

Une brigade de la police new-yorkaise formée de deux capitaines, trois lieutenants et quatre sergents, ayant sous leur commandement commun un agent, montait la garde devant le QG de crise du maire, à l'Hôtel de Ville.

L'agent se tenait devant la porté. Les neuf supérieurs étaient assis dans des fauteuils et l'observaient attentivement, guettant le moindre signe d'incompétence ou d'insubordination.

L'agent intercepta Remo et Chiun quand ils apparurent à la porte. Remo montra sa carte du FBI.

L'agent la regarda, puis il se tourna vers le groupe de sergents.

— Sergent ?

Le moins ancien des sergents s'approcha.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Cet homme est du FBI. Voilà sa carte.

Le sergent l'examina en la caressant, en hochant plusieurs fois la tête, et la porta aux autres sergents. Il la montra au second moins ancien, qui la caressa, hocha la tête et la repassa au plus ancien. Tous trois débattirent. Chacun à son tour, ils tripotèrent la carte. Finalement, le moins ancien la porta au moins ancien des lieutenants.

— Hé, cria Remo, ça veut dire quoi, tout ça ?

— La procédure, répliqua le plus ancien des sergents. On doit la suivre.

Les lieutenants étaient maintenant plongés dans une discussion animée, pour décider apparemment de celui qui porterait la carte du FBI aux deux capitaines pour avoir leur avis.

Remo s'approcha des lieutenants et reprit la carte. Il fit signe aux quatre sergents de le rejoindre. Il fit signe aux deux capitaines de s'approcher. Quand tout le monde fut rassemblé, il leva la carte.

— Ceci est une carte du FBI. Elle m'appartient. Ce gentleman oriental est avec moi. Nous sommes en mission du gouvernement. Nous allons entrer.

— Avez-vous une approbation ? demanda un des capitaines.

— Maintenant, oui.

Remo remit la carte dans la poche de sa chemise. Ses mains voltigèrent. Par la suite, le factionnaire dirait qu'il n'avait rien vu, mais soudain tous les officiers se tenaient la figure. Ils avaient mal au nez.

— Ce n'est qu'une caresse, dit Remo. Vous le comprenez. Maintenant, j'ai l'approbation, hein ?

— Oui, firent neuf voix.

— Merci.

Remo retourna auprès de Chiun. L'agent s'écarta.

— Nous sommes approuvés, annonça Remo.

L'agent cligna de l'œil.

Dans la salle, le maire était assis, la tête dans les mains, comme s'il essayait d'en arracher une migraine.

— Une autre suite d'incendies, le long de York Avenue, lui annonça son assistant.

Le maire secoua la tête.

— Appelez les pompiers. Dites-leur de reprendre le travail.

— Nous ne pouvons pas faire ça. Ce serait votre suicide politique.

— Et si je ne le fais pas, les cadavres vont s'entasser dans toute cette ville. Dites-leur qu'ils peuvent avoir leur ouverture du cerf. Ils peuvent avoir l'ouverture du canard. Ils peuvent avoir la nom de Dieu de foutue ouverture de la mangouste de mes deux. Je leur tannerai le cul plus tard, mais il faut qu'ils reprennent le travail.

L'assistant voulut protester mais le maire aboya :

— Faites ce que je dis !
Puis il leva les yeux et vit Remo.
— Qu'est-ce que vous voulez ?
— Quelle est la rançon exigée pour le World Trade Center ?
— Dix millions de dollars.
— Vous allez les payer ? demanda Remo.
— Non, j'attends qu'ils deviennent plus raisonnables et ne réclament plus que l'ouverture du cerf. Je peux leur accorder ça.
— Est-ce que l'agence du Trade Center va leur remettre l'argent ?
— Non, dit le maire. Et d'abord, qui êtes-vous ?
— Je suis de Washington. Voici mon assistant, dit Remo en désignant Chiun qui lui jeta un coup d'œil fulgurant.
— Je suis son maître, rectifia Chiun. Tout ce qu'il sait, je le lui ai enseigné. Sauf comment être si laid. Ça lui est venu naturellement.
— Vous parlez comme ma mère, dit le maire.
— Je parie que vous ne lui écrivez jamais, dit Chiun.
— Vous avez fini, tous les deux ? protesta Remo. Nous avons des affaires sérieuses. Les incendiaires doivent-ils rappeler ?
— Oui.
— Quand ces pompiers reprendront le travail, vous aurez quand même un problème.
— Ah oui ?
— Ces incendiaires. Ils peuvent réellement brûler le World Trade Center. Ils peuvent incendier et raser toute la ville.
— Ce qu'il en reste, vous voulez dire.
— C'est ça, ce qu'il en reste. Bref, si vous ne les arrêtez pas, cette ville est dans de sales draps et restera dans de sales draps.
— Contrairement à quoi ? demanda le maire.
— Quand doivent-ils rappeler ?
Le maire regarda la pendule.
— Dans cinq minutes.
L'assistant intervint.
— Monsieur le maire, je viens d'avoir les pompiers.
— Ah ! Et alors ?
— Ils veulent aussi la Saint-Swithin.
— Qu'est-ce que c'est que la Saint-Swithin, bon Dieu ?
— Je ne sais pas, il est question d'un hérisson, il me semble.
— Non, grogna le maire. C'est la pluie. Le Hérisson est l'hiver ou je ne sais quoi... Ah, donnez-le-leur ! Donnez-leur n'importe quoi. On s'en fout. Je vais flanquer ces fumiers à la porte du corps des pompiers, si c'est la dernière chose que je fais ici-bas.
L'assistant hocha la tête et retourna au téléphone.
— C'est bon, monsieur le maire, dit Remo. Quand les incendiaires rappelleront, voilà ce que vous ferez...

CHAPITRE XV

La police du Trade Center entourait toujours le pâté de maisons, mais tous les agents avaient été retirés de l'intérieur du complexe des deux tours lorsque Remo et Chiun arrivèrent. La lumière était éteinte dans le hall, mais quand ils suivirent la galerie marchande reliant les tours, un éclair de torche électrique les éblouit, d'une des boutiques de l'extrémité.

— Qui êtes-vous ? cria quelqu'un.

— Je ne vous entends pas, dit Remo. J'ai une torche électrique dans les yeux.

La lumière s'éteignit.

— Un homme seulement, souffla Chiun à Remo.

— Alors, qui êtes-vous ?

— J'ai votre argent, répondit Remo.

Il souleva l'attaché-case qu'il portait et le brandit avant de comprendre que son interlocuteur ne voyait rien dans le noir. Remo le distinguait. Dans les trente ans, costume voyant, deux bagues en or. Il l'avait déjà vu au volant d'une voiture à Saint-Louis. Solly Martin. Remo fut déçu. Il avait espéré que le jeune Sparky serait là aussi.

Remo et Chiun s'avancèrent. Solly parla d'une voix cassante :

— Ça suffit comme ça !

— Nous sommes à sept mètres. Comment est-ce que vous pouvez prendre votre argent, si nous sommes aussi loin ? Vous le voulez par la poste ?

— L'argent est dans quoi ?

— Un attaché-case.

— Bon. Posez-le par terre et reculez.

La torche s'alluma. Remo posa l'attaché-case par terre et fit signe à Chiun de reculer. Et il en fit autant.

Ils virent le faisceau se braquer sur la mallette et se rapprocher. Il se balançait.

— Reculez encore, cria Solly. Et pas d'histoires. Je vous couvre avec un pistolet.

— Pas de pistolet, souffla Chiun à Remo.

— Comment le savez-vous ?

— Son équilibre quand il marche. Il n'est en déséquilibre que d'une torche électrique. Pas une torche *et* un pistolet.

Remo avait abouti à la même conclusion.

— Il traîne peut-être le pistolet au bout d'une ficelle ?

— Non, répondit sérieusement Chiun. Je l'entendrais.
La lumière était sur l'attaché-case. Solly se baissa pour l'ouvrir.
— Où est le bon petit assistant de Papa Noël ? demanda Remo.
— Sparky ? Il est là-haut tout prêt à mettre le feu s'il y a une entourloupe.

Brusquement, Solly se rendit compte que personne n'aurait dû être au courant de son jeune complice. Il leva les yeux vers Remo, tout en tâtonnant sur les serrures.

— Qu'est-ce que vous savez de...
— Vous allumez beaucoup de feux ? interrompit Remo.
— Assez pour savoir ce que nous faisons, répliqua Solly. Qui êtes-vous ?

— Vous avez allumé celui de Newark ? Le vieil immeuble délabré ? Pour le révérend Witherspool ?

— Ouais. C'était un des nôtres. Un chouette feu.
Dans l'obscurité, Remo hocha la tête.
— Une de nos amies est morte dans ce feu.
— Ah, je suis navré. Mais c'est la vie, hein ?
— Je suis heureux que vous adoptiez cette philosophie, dit Remo.

Solly oubliait la question qu'il avait posée, dans sa hâte d'ouvrir la mallette de la rançon. Il souleva le couvercle, jeta un coup d'œil aux billets puis il haussa la torche vers Remo, en plein dans les yeux. Remo surprit le mouvement de la torche et contracta ses pupilles avant d'être ébloui ; lorsque le faisceau l'atteignit, ses pupilles n'étaient que de minuscules pointes d'épingle noires.

— On se connaît ? Je vous ai vu quelque part ? demanda Solly.
— Nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais nous avons failli. À Saint-Louis. Le magasin d'articles de sport.

— C'était vous ?
— Ouais.
— Vous avez fait peur au gosse.
— Rien à côté de ce que je vais faire, dit Remo.
— Qu'est-ce que ça veut dire ?
— Ça veut dire que vous êtes le numéro un, ensuite c'est lui. C'est bidon, ce qu'il y a dans l'attaché-case. Quelques billets sur le dessus et puis des journaux découpés. Des liasses bidons.

La torche bascula vers la mallette mais avant que Solly Martin puisse seulement y jeter un coup d'œil, Remo fut sur lui, avec la main droite comme une serre sur sa nuque.

— Où est le gosse ? demanda Remo.
— Je ne sais pas. Ouillouillouille ! Je ne sais pas !
— Comment ça, vous ne savez pas ?
— Il est là-haut, quelque part. Dans ce building.
— Et comment est-ce qu'il va savoir que vous avez l'argent ?

— Il va m'appeler, sur ce téléphone là-bas.

Solly essaya, gauchement, de montrer un taxiphone contre le mur.

— C'est bien vrai, ça ? demanda Remo qui n'en doutait pas.

La douleur par petites doses, judicieusement appliquées, faisait toujours surgir la vérité et Remo était passé maître dans l'art de mesurer les doses de souffrance.

— Oui, oui, c'est vrai, bredouilla Solly. C'est vraiment une affaire merdeuse.

— Vous devriez peut-être changer de métier, jugea Remo.

— Je me suis toujours trompé de métier. Et là, finalement, je croyais tenir le gros coup. Et maintenant... la foutue prison.

Remo secoua la tête. À la lumière de la torche électrique, oubliée par terre, Solly voyait la figure de Remo, les yeux noirs profondément enfoncés, les pommettes saillantes, et un long frisson le parcourut.

— Comment ça, non ? demanda-t-il. Vous êtes un flic, pas vrai ?

— Désolé, petit. Pas un flic. Un assassin.

— Enfin ! s'exclama Chiun. C'est pas trop tôt.

— Et maintenant, quoi ? demanda nerveusement Solly d'une voix chevrotante.

— Vous. Adieu, Solly, dit Remo.

— Vous allez me tuer ?

— Pour une amie nommée Ruby.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Vous allez voir.

Comme Remo achevait Solly, le téléphone sonna. Avant que Remo fasse un geste, Chiun alla décrocher.

— Chiun ! protesta Remo. Je vais m'occuper de ça.

— Un instant, dit Chiun au téléphone. Remo veut vous parler.

Il tendit l'appareil à Remo, qui lui fit les gros yeux.

— Petit ? dit Remo.

— Ouais ? répondit Sparky.

— Solly est là. Il a l'argent.

— Bon. Laissez-moi lui parler.

— Il vous fait dire de vous dépêcher de descendre.

— Si je ne peux pas lui parler, je me mets au travail.

Remo colla sa bouche sur le téléphone, comme s'il chuchotait.

— Écoute, petit, tu ferais mieux de descendre. Je crois qu'il a l'intention de foutre le camp avec le fric.

Sparky rit, d'un rire glacial, sinistre, qui fut un baume pour les oreilles de Remo.

— Et alors ? dit le gosse. Qu'il garde son fric, je m'en fous. Je veux simplement incendier.

— Tu ne vas rien incendier, tu vas griller.

Le gamin hésita, puis il déclara :

— Je vous connais.

— Saint-Louis, dit Remo.

Le garçon rit encore.

— Je savais que vous rappliqueriez. Ça arrange tout, comme qui dirait.

— Tu crois ça ?

— Ouais. C'est comme si j'avais attendu toute ma vie. Comme si on avait une affaire en train, quoi, comme qui dirait.

— On a une affaire tous les deux, petit, répliqua Remo. Elle dure depuis trente siècles.

— Quatre-vingt-douzième étage. Je vous attends.

— D'accord.

Remo attendit que le gosse raccroche puis il se tourna vers Chiun, l'air ironique.

— Il dit qu'il nous attend.

— J'ai entendu ce qu'il a dit, grogna Chiun qui se tenait à plus de six mètres. Tu crois que je suis sourd ?

— Il connaît la légende aussi.

— Tout le monde la connaît et y croit, sauf toi.

Remo posa une main sur l'épaule de Chiun.

— Petit père, dit-il, j'y crois aussi.

Il se dirigea avec Chiun vers la rangée d'ascenseurs et il examina les indications, dans le hall. Il n'y avait aucun ascenseur pour le 92^e étage. Ils n'allaient que jusqu'au 60^e. Chiun et Remo en prirent un et montèrent dans la tour silencieuse.

— J'ai horreur de ça, dit Remo.

— De quoi donc ?

— On devine qu'un pays se désagrège quand les gens commencent à faire les cons avec les ascenseurs.

— Il me semble que celui-ci marche bien, dit Chiun.

— Allons donc ! Vous savez, dans le temps, les ascenseurs montaient du rez-de-chaussée jusqu'au dernier étage. Zoum. Tout droit. Maintenant, ils ont des cours dans les écoles d'ingénieurs, des cours de conception créative d'ascenseurs... Ils ne montent plus qu'à mi-hauteur. Et d'autres à seulement un quart. Quand on arrive là, on doit consulter l'horaire et changer d'ascenseur comme on change de train. Arriver au dernier étage, c'est aussi compliqué que d'aller voir la tante Alice à Altoona. Stupide.

— Je ne savais pas que tu étais si instruit sur les ascenseurs, dit Chiun.

— C'est comme ça que je suis. Je sais un tas de choses sur un tas de choses.

— Alors il y a une chose que tu devrais savoir, dit Chiun.

Il fut interrompu par l'ouverture des portes. Ils sortirent de la

cabine et prirent un autre ascenseur. Celui-là les transporta jusqu'au 92^e.

— Quoi ? demanda Remo.

— Tu n'as pas le droit de tuer un enfant.

Remo regarda fixement Chiun.

— Quoi ?

— C'est un enfant. À Sinanju, la vie d'un enfant est sacrée. Un maître ne peut pas accepter de prendre la vie d'un enfant.

— À Sinanju, contredit Remo. Nous sommes à New York.

— Mais tu es un maître. Tu es lié par la tradition.

— Des clous, maugréa Remo. Vous vous imaginez que je vais laisser ce petit morveux de briquet m'incinérer, comme Tungstène le Demi ?

— Tung-Si le Petit, rectifia Chiun. Les principes sont les principes.

— Tant mieux pour vous. Ne les violez pas. Et n'essayez pas de m'en donner. Ce petit fumier a tué Ruby et j'annule sa carte de bibliothèque.

La porte de l'ascenseur coulisssa. Remo sortit.

— Je vais rester ici, dit Chiun.

Il appuya sur le bouton de fermeture.

Dans le couloir, Remo s'arrêta puis il entendit un bruit. Un très léger crépitement. Il respira profondément et une âcre odeur de bois brûlé picota ses narines ultra-sensibles.

Remo courut sans bruit sur la moquette, en dressant la tête comme un chien flairant le gibier. À un croisement de couloirs, il bifurqua vers le son et l'odeur de feu, au coin sud-est du gratte-ciel. Il découvrit les bureaux de la compagnie d'assurances Prudence-d'Abord Grandchlem. À travers le verre dépoli de la porte, il vit des langues de feu. « La compagnie d'assurances Prudence-d'Abord Grandchlem ». Il se demanda où il avait entendu ce nom-là.

La porte était fermée à clef. Il la poussa. Bien sûr. C'était la compagnie qui débitait ces polices d'assurance-vie avec lesquelles le révérend Witherspool espérait s'enrichir.

Le bureau brûlait. Des classeurs flambaient, des étagères se calcinaient et, sous les yeux de Remo, la fumée sortant d'armoires ouvertes devint rouge et explosa en flammes. Un grand ordinateur couvrait toute la longueur d'un mur. De la fumée et des étincelles jaillissaient de ses fentes comme d'une machine à sous distribuant de l'incendie en guise de jackpot.

Négligeant les flammes, Remo s'introduisit dans les bureaux communicants. Sparky n'y était pas.

Il revint dans l'antichambre et contempla l'ordinateur en combustion. Il se rappela les polices distribuées à ces familles pauvres de Newark. Il regarda l'extincteur, au mur, puis l'ordinateur.

— Qu'ils aillent se faire foutre, grommela-t-il et il ressortit dans le couloir.

Où était le gosse ?

Remo courut dans tout l'étage, en s'arrêtant de temps en temps pour écouter, mais il n'entendait plus rien, pas de crépitements, pas de grésillement, pas de respiration ni de pas.

Le gosse avait quitté l'étage. Où était-il passé ?

Remo réfléchit un instant. Le même avait dû descendre ; il cherchait peut-être à mettre le feu d'étage en étage, jusqu'en bas. Il n'était certainement pas monté parce qu'un incendie sur un étage inférieur risquait de le prendre au piège en haut. Donc, il était descendu.

Quand Remo atteignit les ascenseurs, les murs et la peinture couvrant les portes métalliques brûlaient. La moquette se consumait aussi. Le gosse avait attendu, et tenté de coincer Remo au 92^e en feu. Remo repartit en courant dans le couloir, trouva une porte de sortie et dévala l'escalier jusqu'au 91^e. Poussant la porte du couloir, il écouta. Silence total. Aucun son humain, aucun bruit d'incendie.

Il continua de descendre. 90^e. 89^e. 88^e. Le gosse pouvait être n'importe où. Il y avait encore des foyers allumés au 80^e, et jusqu'au 74^e. Remo les laissa se propager. C'était l'affaire des pompiers, en supposant qu'ils n'étaient pas en vacances tous les mois de plus de vingt-sept jours. Mais il n'y avait pas la moindre trace de Sparky.

Tous les étages. En fouillant toujours plus bas.

Remo poussa la porte du 67^e. Au même instant, une voix lui cria :

— Vous avez mis le temps, pigeon !

Cela venait d'un couloir sur la gauche. Remo s'y précipita. Tout au bout, il regarda à droite et à gauche. Il y avait une porte ouverte, dans un corridor transversal. Il y marcha lentement.

Ça y était.

Remo entra dans un bureau et vit le gosse qui attendait, debout près d'une fenêtre. Le Même Brasier regarda Remo.

— Solly est mort ?

— Tout comme tu vas l'être, répliqua Remo.

Le gamin éclata de rire.

— Pourquoi as-tu allumé ces feux en haut ?

Le petit secoua la tête.

— C'est rien, ça. Histoire de soutenir votre intérêt.

— J'ai bien vu qu'ils n'étaient pas assez importants pour faire grand mal.

— C'est ça. Mais à partir d'ici, jusqu'en bas, je m'en vais réduire ce building en cendres, déclara Sparky.

— Pour faire ça, faudra d'abord que tu passes par cette porte derrière moi.

— Eh bien, j'y passerai.

Le gosse s'interrompit et prit le temps de dévisager Remo avec attention.

— On dirait que nous avons déjà fait ça, dit-il.

— Tu ne peux pas le savoir, mais nos ancêtres l'ont fait, il y a longtemps.

— Sans blague ? Qui c'est qu'a gagné ?

— Ton équipe, dit Remo.

— Va falloir que je conserve le record. D'abord, vous. Et ensuite, cet immeuble. Après ça, qui sait ? Je suis prêt à passer à des trucs plus importants. La Maison-Blanche ou le Congrès, peut-être. Ou le Pentagone. Allez savoir. Tout ce que je sais, c'est que j'ai pas besoin de Solly pour me retenir chaque fois que je veux m'amuser.

— Cette femme que tu as tuée à Newark. C'était rigolo ?

— Vous parlez ! Et vous allez être marrant aussi. Les gens dans la rue. Les chiens, les chats, les voitures qui passent. Tout est marrant.

— Tu n'es qu'un petit monstre cinglé, dit Remo. Dis-moi bonne nuit, dingue.

Il avança dans la pièce au moment où Sparky levait les bras. Alors que Remo arrivait à la hauteur de la rangée de bureaux devant le gosse, ils s'embrasèrent. À travers les flammes, il vit le jeune garçon dans un halo bleu, avec des éclairs crépitant de ses doigts comme de l'électricité. Les bureaux se consumaient. De grandes plaques de bois explosaient en flammes et sautaient dans les airs, retombaient autour de Remo. Il recula.

Sentant de la chaleur derrière lui, il pivota et vit le plancher se calciner derrière lui. Des flammes en jaillissaient tout droit, comme un mur, une cascade de feu sans dessus dessous. Et puis le feu le cerna. Le plancher, les murs, les bureaux, les classeurs, tout brûlait...

Dans le rugissement et le crépitement de l'incendie, il entendit le rire aigu de Sparky McGurl.

— Vous êtes foutu, pigeon ! Dites bonne nuit !

Le sol fléchissait sous les pieds de Remo. Autour de lui, l'anneau de feu se resserrait. Entre les flammes dansantes, il apercevait Sparky près de la fenêtre et, le cœur serré, il le voyait étinceler de plus en plus intensément. Remo sentait que le plancher cédait sous son poids. Bientôt, il s'écroulerait. Les flammes s'approchaient, léchaient ses bras nus. Il abaissa sa température pour résister au brasier mais il savait que cela diminuait gravement son énergie. S'il voulait agir, il faudrait que ce soit tout de suite.

Remo se ramassa sur lui-même, les genoux fléchis, puis il sauta en l'air, les doigts raidis devant lui comme les pointes de petites lances. Il les enfonça de toutes ses forces dans le plâtre du plafond. Ses mains le traversèrent et saisirent une poutrelle métallique. Il s'y cramponna des

deux mains, se balançait et sauta hors de l'anneau de feu.

Sparky gronda de rage. Il pointa ses mains vers Remo qui bondissait vers le grand rafraîchissoir. Il en arracha la bonbonne d'eau géante et, du tranchant de la main, cassa le goulot. Il projeta l'eau sur Sparky au moment où le gosse lui lançait deux éclairs flamboyants. Remo se baissa sous le jet de flamme. Les quarante litres d'eau inondèrent le gamin. Il grésilla. Pendant un instant, il disparut dans un nuage de vapeur. Remo vit son aura de feu changer presque immédiatement, passer du jaune-blanc aveuglant au rouge, au bleu puis à une couleur normale.

Il se secoua comme un chien qui a vagabondé par les rues en plein orage, l'air triste et dépenaillé. Le reste serait facile. Remo s'empara d'un porte-stylo en marbre, sur un bureau. Il n'avait qu'à le lancer à la tête du gamin avant qu'il ait le temps de se recharger et de ranimer des foyers.

Remo rejeta son bras en arrière pour lancer l'arme improvisée, pour porter le coup mortel. Mais il en fut incapable. Lentement, il laissa retomber son bras. Il secoua la tête, en se disant qu'un de ces jours Chiun et ses foutues légendes allaient le tuer. Il n'avait qu'à lancer le sacré bout de marbre ! Mais il ne le pouvait pas.

Si jamais quelqu'un méritait la mort, c'était bien ce sale petit animal vicieux, ce produit dément de trop de torts, cet assassin de Ruby Gonzales, oui, il méritait la mort et Remo était incapable de l'infliger.

Sparky glapissait :

— Ça ne vous sauvera pas ! Je n'en ai pas encore fini !

Remo le vit grimacer sous l'effort, pour retrouver son incandescence surnaturelle. Il lui fit signe, en le raillant.

— Allez, viens donc, morveux ! Viens donc me tuer ! Ou bien tu ne tues que les femmes et les enfants ? Allez, viens, crétin !

Sparky redevenait bleu. Ses feux internes se régénéraient.

— Je m'en vais vous serrer les mains autour du cou, cria-t-il, et serrer jusqu'à ce qu'elles le brûlent et passent au travers !

— Qu'est-ce que tu attends ? lui lança Remo. Viens donc ! Je te tends mon cou, tu vois ? Viens le chercher, bougre de petit fumier malade !

Avec un grondement d'animal, alors que son aura passait du bleu au rouge vif, Sparky se rua sur Remo. Remo attendit qu'il soit presque sur lui, jusqu'à ce qu'il sente la chaleur des mains.

Et puis il fit un bond de côté. L'élan de Sparky l'entraîna derrière Remo, dans le cercle de feu d'où il s'était échappé, et son poids fit enfin céder le plancher. Remo se retourna pour le regarder plonger vers les pièces du dessous. Il s'attendait à entendre le bruit de la chute du corps. Mais il n'y eut aucun bruit. Rien qu'une sorte d'éclaboussure

suivie d'un cri affreux, pitoyable qui se tut brusquement, comme si le crieur était à bout de souffle et ne pouvait plus respirer.

Avec précaution, Remo contourna le brasier et regarda dans le trou béant. Sparky McGurl était tombé à plat et s'était empalé sur un portemanteau de bois au bout pointu, placé au milieu de la pièce, juste sous le trou. Chiun se tenait à côté du portemanteau. Il leva les yeux vers Remo et écarta les bras, en disant simplement :

— Un horrible accident.

Puis il se retourna pour contempler le gamin, dont le corps avait repris une couleur humaine mais dont le visage conservait dans la mort une expression de douleur et de panique inhumaine.

— Un sacré accident, marmonna Remo.

— Les gens devraient faire attention, au lieu de laisser traîner leur portemanteau n'importe où, dit paisiblement Chiun.

CHAPITRE XVI

Un compromis mit fin à la grève des pompiers : ceux qui voulaient aller à la chasse au cerf auraient le jour de l'ouverture et ceux qui n'aimaient pas ça, auraient congé pour la Saint-Swithin.

Il y avait des incendies dans tout New York ; les tours jumelles du World Trade Center n'avaient pas subi beaucoup de dégâts, à part les bureaux de la compagnie d'assurances Prudence-d'Abord Grandchlem, qui étaient totalement détruits.

Remo et Chiun étaient de retour dans leur chambre d'hôtel donnant sur Central Park.

Remo s'estimait satisfait.

— Nous avons égalisé la marque pour Ruby, déclara-t-il.

— Oui. Tu as égalisé par la mort, parce que c'est ta façon, comme c'est la mienne. Est-ce que tu as fini par comprendre que tu es un assassin, un marchand de mort ? Quand un châtiment s'impose, nous n'écrivons pas aux journaux. Nous ne manifestons pas. Nous traitons d'une manière beaucoup plus fondamentale ceux qui menacent l'essence de notre société civilisée. Tu dois être un assassin parce que tu ne peux pas être autre chose. Tu ne peux pas être un pêcheur ou un homme qui fait à la télévision la démonstration d'appareils à couper les carottes. Tu as essayé tout ça. Tu ne peux pas le faire. Ce que tu peux faire, c'est ce que tu as appris. Être un assassin. Comme moi, tu dois tuer pour vivre.

Remo était allongé sur le canapé. Il regardait par la fenêtre le ciel sans fumée.

— C'est un métier merdeux, Chiun, dit-il.

— C'est celui que le destin t'a choisi.

— Je sais, marmonna Remo. Je sais.

Un peu plus tard, il demanda à Chiun la médaille de Ruby.

— Je l'ai jetée, répliqua Chiun. C'était de la camelote bon marché et si tu la portais, elle te verdrait le cou.

Remo s'étonna.

— Vous avez fait cadeau de camelote à Ruby ?

— Est-ce que tu me crois capable de faire ça ? riposta Chiun.

Dans la soirée, Smith leur rendit visite. Il portait non seulement sa serviette grise mais une petite boîte enveloppée dans du papier gris.

Smith dit à Remo qu'il avait fait du bon travail, avec les deux incendiaires.

— Même si, techniquement, ce n'était pas une mission pour CURE,

dit-il, c'était une bonne chose à faire.

— Je suis content que ça vous ait plu, dit Remo. Mais je ne l'ai pas fait pour vous ni pour votre foutue organisation merdeuse.

— Je sais. Pour Ruby..

Smith garda le silence un moment, puis il avoua :

— Écoutez, Remo, je regrette autant que vous ce qui lui est arrivé. J'aimais vraiment Ruby.

— Mais pas assez pour ne pas me demander de la tuer !

Smith hocha la tête.

— C'est exact. Je ne l'aimais pas au point de compromettre notre organisation et notre pays. Vous savez que nous dépendons du secret et que, si nous étions dénoncés, tout notre gouvernement risquerait de s'effondrer.

— Vous savez, Smitty, je m'en fous comme d'un cul de rat.

Smith s'excusa et puis il s'arrêta à la porte et répara un oubli. Il lança son paquet à Remo.

— L'employé de la réception m'a prié de vous porter ça, dit-il, et il s'en alla.

Il n'y avait pas de nom d'expéditeur sur la boîte.

Remo défit le papier. Il découvrit une boîte en carton argenté. Sur le dessus, une inscription en lettres dorées proclamait : PERRUQUES RUBY, NORFOLK, VIRGINIE.

Décontenancé, Remo regarda Chiun. Le vieux Coréen était impassible.

Remo ouvrit la boîte. Elle contenait une perruque d'homme, blonde et bouclée, d'un style rendu célèbre par les catcheurs professionnels.

Il la sortit de la boîte comme si c'était une souris morte, l'examina et regarda au fond du carton. Il y avait un bout de papier sous la perruque.

Il jeta la moumoute par terre et déplia le papier.

« C'est pour votre petite tête pointue, dindon », lut-il.

Le billet n'était pas signé mais, par la pensée, Remo entendait presque Ruby Gonzales lui crier après, de loin.

Il se tourna vers Chiun et surprit un des rares sourires du vieux Maître de Sinanju. Soudain, il comprit tout. Ruby n'était pas morte et Chiun le savait.

Remo sourit.

— La médaille ? demanda-t-il.

— Une copie bon marché qu'elle a fait faire d'après celle que je lui ai donnée. Elle attendait simplement l'occasion de la laisser quelque part pour prouver sa mort. Quand elle a découvert le cadavre dans l'incendie, c'était son occasion.

— C'est elle qui vous a téléphoné à Saint-Louis et nous a dit de venir à New York ? demanda Remo.

— Naturellement.

— Et Smith ?

— Il croit que Ruby est morte.

— Qu'est-ce que nous devons faire ?

— Nous ne devons pas réveiller les mensonges qui dorment, déclara Chiun. Ce que les empereurs ne savent pas ne peut pas faire de mal à leurs tueurs à gages.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

Achevé d'imprimer en septembre 1984
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

N° d'édit. 11214. – N° d'imp. 1495. –
Dépôt légal : septembre 1984
Imprimé en France